

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**FNA 758 -
Miroirs
d'univers -
Maurice Limat**

Maurice Limat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

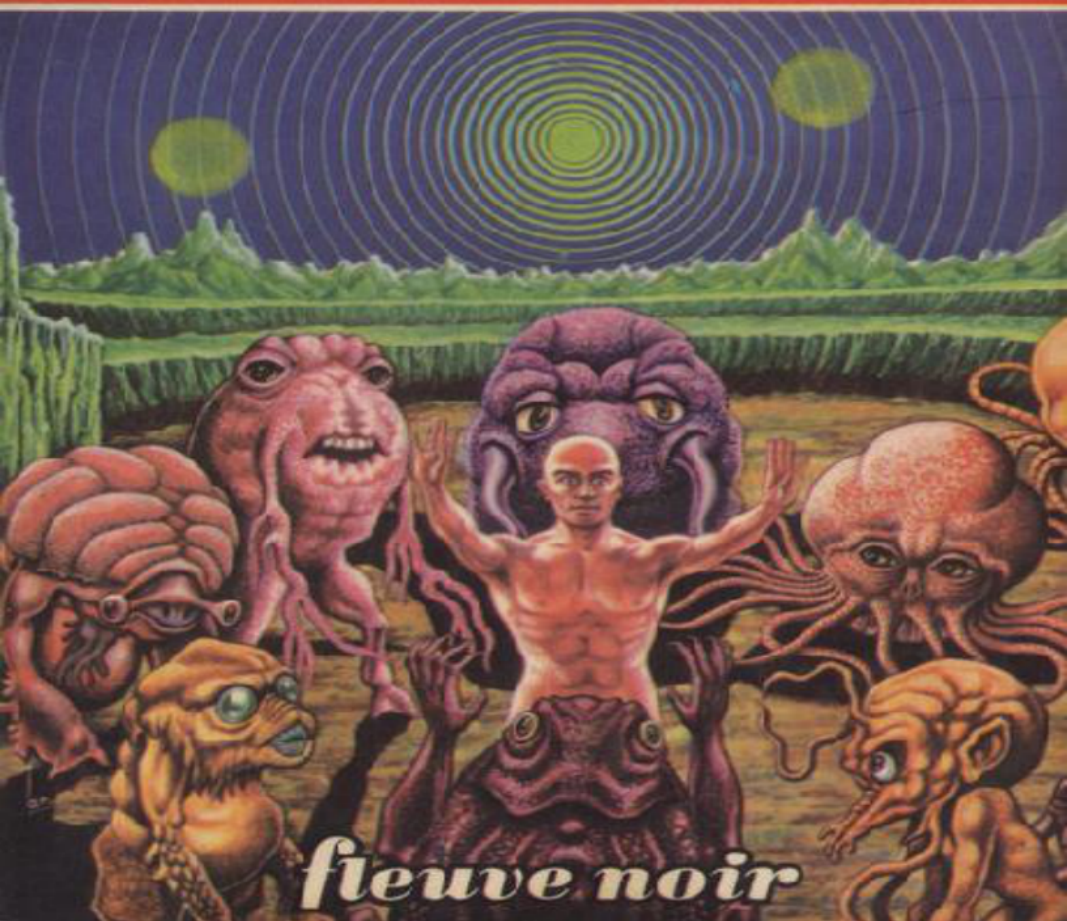
ANTICIPATION



FICTION

Maurice LIMAT

MIROIRS D'UNIVERS



MAURICE LIMAT

MIROIRS D'UNIVERS

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bd Saint-Marcel – Paris-XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1976 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN : 2-265-00222-4

PREMIÈRE PARTIE

LES PSYCHONAUTES

CHAPITRE PREMIER

— Une veine qu'on soit en plein été ! dit le pilote. Vous vous rendez compte ? Un vent pareil... en plein hiver... avec une tempête de neige... On serait ratatinés en moins de deux !

Ken Erwin se mit à rire :

— Hé ! dis donc ! Tâche de mériter ton surnom !

Le mécano prit fort bien la chose :

— Tu vas voir ! Pas pour rien qu'on m'appelle Pince Vent !

Gilda, emmitouflée dans une couverture (c'était juillet mais dans l'hélico il faisait plus que frais) s'amusait de la conversation :

— Je pense, dit-elle, que nous ne sommes plus loin ?

— On va voir l'observatoire avant trois minutes, assura Pince Vent.

L'hélico survolait les Alpilles et la grande chaîne barrait l'horizon.

La jeune envoyée de « Télé-Cosmos », avec son hypercaméra 3 D. plus un espérait bien un reportage hors série. Elle avait obtenu (moyennant quelques sourires et même un peu plus) d'accompagner Ken Erwin. Le navigant interplanétaire, qui avait déjà effectué trois aller et retour Terre-Lune, avait dû, de son côté, convaincre Pince Vent, un copain mécano depuis peu reconverti dans une curieuse occupation.

Tous trois, à bord de l'hélico, piquaient sur le domaine du Docteur Arton installé dans un observatoire désaffecté des Alpes.

L'office de la Recherche Scientifique subventionnait encore Arton, bien que plus d'un de ses collègues aient commencé à le traiter d'illuminé, farfelu, et autres épithètes condescendantes.

Alors que les premières liaisons interplanètes commençaient à être réalité, en cette fin du XX^e siècle des Terriens, ne prétendait-il pas établir des contacts, lui, avec les humanités des Galaxies lointaines, quasars, pulsars et autres objets célestes sur lesquels on continuait à ne pas être d'accord, c'est-à-dire à tout ignorer ?

— On va dans la Lune... des astronefs se sont posés sur Titan... Formidable ! Arton ? Il retarde !... Ce qu'il fait ? Du spiritisme !

Depuis deux ans, Arton disposait de l'ex-observatoire, tombé en désuétude depuis que les fameuses soucoupes volantes ne sillonnaient plus l'atmosphère terrestre, sans que nul n'ait d'ailleurs jamais pu expliquer leur disparition.

L'accoutumance administrative le servait. On l'avait à peu près oublié, mais on continuait à lui verser les subsides nécessaires à ses recherches. Il se délectait d'un tel oubli. Ses collègues avaient d'autres chats à fouetter et ce physicien, contesté ou non, avait pu continuer à

œuvrer tranquillement dans cette espèce de nid d'aigle perdu.

Plusieurs de ses collaborateurs avaient déserté, renonçant à la fois en raison de l'inanité des recherches, réputées insensées, et du caractère d'Arton, encore jeune, mais déjà aigri et misanthrope.

Finalement, il fût demeuré seul dans son aire, sans Jo Fernat, plus connu dans le monde aéronautique et astronautique sous le sobriquet de Pince Vent, eu égard à son habileté à manœuvrer les engins volants dans les courants aériens, trous d'air et autres accidents de vol.

Pince Vent était d'un naturel optimiste. Arton le payait bien. Il lui tenait lieu de factotum et avait fini par s'intéresser aux étranges expériences du physicien.

C'est alors que Ken Erwin, qui connaissait de longue date Arton et également Jo Fernat, avait été appelé par celui qu'on appelait l'ours des Alpes.

— Viens... je veux te montrer des résultats étonnants... Je sais qu'on me considère comme un dingue... mais toi qui n'es pas un imbécile, tu en jugeras peut-être autrement.

Pince Vent avait donc été dépêché à l'astrodrome de Roissy pour véhiculer Ken, jeune et déjà vétéran des vols spatiaux, sportif et téméraire comme son père américain, sensible et gai comme sa mère française.

Il flirtait présentement avec Gilda Moor. Gilda avait vingt-cinq ans et représentait l'Europe en sa charmante personne, yeux bleus et cheveux blonds d'une mère allemande, mais teint curieusement bronzé d'un père méditerranéen. Tenaillée du démon journalistique, elle faisait carrière à « Télé-Cosmos » et avait sauté sur l'occasion :

— Ken... vous m'emmenez chez l'ours des Alpes !

— Vous n'avez pas peur qu'il vous mange... au moins qu'il vous griffe ?

— Avec un gars comme vous, sûrement pas !

— Il n'est pas d'abord facile, mon ami Arton. Et tenez-vous bien, Gilda, non seulement il est misanthrope mais... c'est affreux à dire, bien pis encore, il est misogyne !

— J'ai des armes ! avait-elle dit avec une flamme dans ses jolis yeux azurés.

Pince Vent avait un peu fait la moue. Non qu'il trouvât ennuyeux de convoier l'exquise journaliste, mais il ne connaissait que trop son patron.

— Tu comprends, avait-il dit à Ken, toi, il t'attend... Mais une femme dans sa turne... Enfin ! Tant pis ! Il va me houspiller mais j'ai le dos large !

Tous trois se retrouvaient donc en survol du massif alpin.

C'était sur un pic isolé, entre la France et l'Italie, en un lieu à peu près désert et difficilement accessible qu'on avait élevé, dans les

années 70, une coupole abritant un télescope qui avait par la suite fort peu servi. En principe, Arton, considéré comme employé de l'État, continuait à faire des rapports sur les mouvements éventuels d'objets dans le ciel (identifiés ou non). Mais tout cela ne masquait que ses travaux personnels.

Une rafale faillit plaquer l'hélico contre une paroi rocheuse et Ken, comme Gilda, purent admirer une fois de plus la dextérité d'un Pince Vent qui n'avait pas volé son surnom.

Mais déjà la petite coupole apparaissait, surplombant les vallons irradiés de lavande et de romarin, les aimables bois où croissent les derniers pins parasols qui semblent prolonger jusque-là les charmes de la côte bleue.

Tout avait été prévu à l'origine afin d'accéder par air à ce nid de rapaces, comme on le disait d'autant plus plaisamment en faisant allusion au caractère difficile du docteur Arton.

Gilda et Ken ne furent pas surpris de constater qu'il suffisait à Pince Vent de braquer vers le bâtiment un tube projetant un invisible rayon pour qu'une sorte de sas se pratiquât de lui-même, permettant l'entrée de l'engin aérien.

Arton les attendait. On pouvait voir que le savant était dans un certain état de fébrilité, ce qui ne surprenait ni Pince Vent qui vivait pratiquement près de lui, ni Ken qui le connaissait depuis la Fac.

Jeune, mais à peu près chauve, tout en angles, le grand et maigre physicien paraissait attendre son visiteur avec impatience.

Il avait, à l'intention de son ancien camarade d'études, quelque chose qui ressemblait à un sourire. Mais tout se figea quand il vit Gilda.

Aidée de Ken, la jeune femme sautait au sol :

— Bonjour, docteur Arton... Télé-Cosmos... Je suppose que vous ne refuserez pas une interview ? La réputation de vos passionnants travaux...

Elle était tout sourire, tout charme. Et accentuait ses œillades tandis que lui, sans chercher à dissimuler le moins du monde, grinçait des dents :

— Bonjour, Mademoiselle. Je crains de vous décevoir. Je ne suis pas de ceux qui font de leur travail un numéro de cirque !

Et se tournant vers Ken :

— Non seulement tu m'amènes une femme... Mais encore une journaliste !

— Bon, dit Ken en riant, si on se disait bonjour ?

Déjà, Arton foudroyait Pince Vent :

— Quant à vous, maître Fernat, vous voudrez bien me rendre compte des raisons qui vous ont amené à introduire ici une personne étrangère, et ce sans mon autorisation formelle !

— Bien, patron, fit Pince Vent, qui s'affairait déjà autour de l'hélico.
Le ton rieur de l'un, le calme de l'autre, au lieu d'exaspérer l'insupportable physicien, parurent le doucher.

— Bon, fit-il, changeant soudain de ton, excusez-moi... Vous êtes la bienvenue, mademoiselle... Mademoiselle ?

— Gilda Moor !

— Accepterez-vous un whisky ?

Ken se mordait les lèvres pour ne pas rire. L'autodéfense tombait, et la délicieuse créature était déjà en train d'apprivoiser l'ours des Alpes.

Sans doute eussent-ils eu tous droit à un Cutty Sark bien tassé sans une sonnerie qui résonna quelque part dans l'observatoire, et eut pour effet sur Arton de le faire bondir sur place :

— Eux... les voilà... Ken... viens vite !... Fernat... Vous entendez ?

— Oui, patron... je dois reconnaître...

— Mais hâtez-vous donc, voyons !

D'un seul coup, tout était changé. Il les bousculait, il les entraînait.

Ken riait. Pince Vent semblait parfaitement accoutumé à ce genre de virevolte. Quant à Gilda, naturellement, après avoir opposé le rempart de charme à l'irascibilité de l'hôte, elle prévoyait que les suites de l'entrevue seraient très certainement passionnantes.

Un instant plus tard, après avoir franchi quelques paliers, deux ou trois couloirs, été emportée par un ascenseur et précipitée avec ses trois compagnons dans une vaste pièce construite immédiatement au-dessous de la salle d'observation, Gilda pouvait filmer à loisirs, en 3 D. plus Un (système permettant le relief absolu) ce qu'elle savait déjà s'appeler le cosmoscaphé.

Un bloc formidable, de trois mètres de haut environ, affectant la forme d'un hexagone dont les angles étaient coupés par des panneaux auxquels on avait en quelque sorte greffé des parallélépipedes de même hauteur que l'ensemble, le tout étant placé sur un socle fait d'une matière que Gilda ne pouvait parvenir à déterminer.

D'ailleurs le cosmoscaphé lui-même, avec ses parois dépolies et luisantes, avait quelque chose de bizarre, d'onirique plus que réellement scientifique.

S'il était relié d'une part à un oscillographe horizontal indiquant les fréquences sur un écran adéquat et d'autre part à un ensemble d'instruments de physique, il contrastait avec la dynamo, les condensateurs, transformateurs et autres générateurs et exploitants de l'électromagnétisme qui semblaient accumulés dans un angle du labo, comme n'ayant d'autre raison d'être que de vitaliser l'étrange appareil.

Gilda songeait, non sans ironie, qu'un de ses confrères, moins indulgent qu'elle-même, eût eu beau jeu d'écrire un article fulgurant contre ce savant appointé, en principe chargé d'observations célestes et qui devait engloutir les subsides empruntés à l'argent des

contribuables dans des réalisations parfaitement aberrantes et stériles.

Arton était toujours aussi hypervolté.

— Regarde, Ken, regarde ! Tu comprends ? « Ils » nous appellent... « Ils » répondent ! Je suis sur la bonne voie !

Ken sollicitait des explications mais Arton était tellement excité qu'il devait croire que l'univers entier était au courant de ses recherches et ne pouvait faire autrement que de partager son exaltation.

Les appels sonores se faisaient encore entendre. Mais, sur l'écran, on ne distinguait pas le serpent capricieux, ondulant et esméraldin qui indique généralement les vibrations inhérentes à quelque machine.

C'étaient des lueurs pourpres, sous forme de points, de traits, de figures variées qui semblaient, non pas traverser l'écran (circulaire et disposé à plat comme une table d'orientation devant les quatre observateurs) mais plus exactement monter du fond d'un gouffre d'un noir total.

C'était en effet fascinant autant qu'insolite.

— Vois, disait Arton, s'adressant toujours à Ken, puisque après tout c'était à son ex-condisciple qu'il avait fait appel, vois, ne dirait-on pas un océan de néant ? Cet abîme... c'est l'infini du cosmos, c'est l'éternité, le continuum espace-temps que nous embrassons d'un coup d'œil... Or ces feux étranges, inconnus, d'où viennent-ils ? Qui sont-ils ? Quel témoignage prodigieux nous apportent-ils ? Je t'expliquerai, Ken... J'ai cherché à communiquer avec... je pourrais dire : l'incommunicable... Plus loin que notre Galaxie... Plus loin que tout... Et ce que tu vois là, c'est la réponse, tu entends bien, LA RÉPONSE !

Son mince visage, généralement blême, brûlait d'une flamme inquiétante. Pince Vent paraissait toujours serein. Ken pensait même qu'une vague ironie flottait sur les lèvres du mécano. Mais il se contenait.

Gilda, en bon reporter qu'elle était, tentait de voir, de découvrir au maximum.

Non seulement elle s'intéressait à ce que reflétait l'écran du cosmoscaphe, mais en même temps elle essayait de détailler l'appareil, tout en filmant sans discontinuer.

Elle remarquait que l'appareil, dans sa masse, ne présentait ni manette, ni boulon, ni jointure d'aucune sorte.

Le cosmoscaphe paraissait un tout. Comme s'il eût été taillé dans un bloc minéral. Ou coulé monolithiquement dans quelque four géant.

Elle voyait vaguement son propre reflet glisser sur les parois, comme sur un miroir déformant.

Si bien que ces fantômes multipliés (Arton, Ken et Pince Vent projetaient eux aussi leurs images sur la surface plane) accentuaient encore le caractère fantastique de cette mécanique d'un style inédit.

Bien qu'accoutumée aux enquêtes dans le monde scientifique, Gilda se laissait petit à petit envoûter par la fascinante et incompréhensible machine.

Toutefois, son rôle ne se bornait pas à admirer.

Elle attendit un petit moment. Arton jouissait du spectacle des signaux pourpres et Ken avait cessé de sourire, intrigué au plus haut point.

Pince Vent, lui aussi, semblait hautement intéressé.

En fait, l'acolyte du physicien constatait pour la première fois un résultat qui pouvait être considéré comme tangible. Jusqu'alors en effet, le miroir sombre avait bien montré quelques lueurs, les sonneries d'alarme avaient quelque peu tinté, mais jamais encore il ne lui avait été donné d'observer un tel déploiement de fulgurances dans ce qu'Arton appelait le miroir d'univers.

Gilda, certes, s'y intéressait. Mais, autant par nature que par profession, elle voulait aller plus avant :

— Je vous demande pardon, professeur, dit-elle à un certain moment, mais pourrais-je savoir comment cela fonctionne ?

Arton leva la tête. Il paraissait toujours aussi égaré. De surcroît, elle constata qu'il ruisselait de sueur.

— Pardon, Mademoiselle... je... vous disiez ?

Elle aperçut alors, dans le dos du maître de céans, Pince Vent qui lui faisait des signes de dénégation. Vraisemblablement, l'assistant d'Arton, connaissant mieux que quiconque le tempérament désagréable du physicien, lui conseillait la discrétion. D'autant que lui-même avait sa part de responsabilité dans la présence à l'observatoire-labo de cette intruse qu'on appelle journaliste.

Et femme, par-dessus le marché.

Arton était-il embarrassé ? Ou furieux de l'indiscrétion cependant bien naturelle de Gilda Moor ?

— Excusez-moi, bredouilla-t-il soudain. J'ai... j'ai très mal à la tête !

Pince Vent s'avancait vers son patron. Il paraissait tout à coup très inquiet.

Ken s'écria :

— Mais tu n'es pas bien, mon vieux... Tu dois être surmené ! Tu travailles un peu trop, sans doute !... C'est crevant, toutes ces expériences...

Arton fit un geste vague, comme pour dire : laissez-moi, ça va aller mieux !

Ils n'osaient insister. Gilda, elle, s'approchait du cosmoscaphe. Elle était très intriguée par ce monolithe, se demandait quel rapport il pouvait bien avoir avec l'écran noir où évoluaient toujours les mystérieux signes pourpres.

Arton sortit soudain de son espèce de torpeur :

— Ne vous approchez pas comme ça !... C'est dangereux !

La jeune femme, cependant, palpait la surface de cette chose surprenante.

— Non !... Non ! hurla soudain Arton.

Il voulait aller vers elle, mais il titubait. Pince Vent le soutenait, et ce fut Ken qui se précipita vers Gilda pour la tirer en arrière.

Dans le mouvement, il buta contre le bord du socle supportant l'ensemble et qui formait comme une sorte de petit trottoir.

Il perdit l'équilibre et alla buter contre un des angles coupés.

Gilda s'était rejetée en arrière. Elle cria en voyant le crâne de son ami qui se cognait rudement.

Alors...

Un grondement monta dans le laboratoire et Gilda fut aveuglée par une gerbe d'étincelles mauves, montant au-dessus de la dynamo la plus proche, tandis que de véritables étincelles, des éclairs pourpres se manifestaient maintenant, non plus sur l'écran, mais au-dessus, comme s'ils en jaillissaient.

Arton hurlait, éructait, s'étranglait, bafouillant des mots que Gilda ne pouvait saisir.

Elle voyait, hallucinée, la masse formidable du cosmoscaph qui s'ébranlait et commençait à tourner, évoquant curieusement quelque manège forain né d'un cauchemar délirant.

Huit panneaux fermant extérieurement les huit parallélépipèdes naquirent sous ses yeux, rompant l'aspect uniforme de la masse totale, s'ouvrirent, ce qui projeta huit portes battantes entraînées dans le puissant mouvement giratoire général.

Échappant à Pince Vent, Arton courait vers des manettes, des tabulateurs, des commandes de toute sorte, cherchant de toute évidence à freiner ce que Gilda pouvait déjà considérer comme un désastre dont elle ne mesurait pas l'envergure.

Elle fut heurtée par une des portes battant dans le vide et précipitée au sol.

Arton réussissait enfin à stopper la machine.

Le grondement diminua, mourut...

Ce fut le silence dans le labo.

Pince Vent aidait Gilda à se relever. Elle n'avait aucun mal mais cherchait déjà des yeux sa caméra, sa précieuse caméra.

Seulement, elle n'avait pas réalisé. Et Arton lui montra, sans un mot, l'énorme bloc. Les portes s'étaient refermées et redevenaient invisibles.

Tout à coup, elle comprit. Les yeux agrandis par l'effroi, elle râla :

— Ken !!!

Il avait été englouti par la fantastique machine.

CHAPITRE II

Après le hurlement de Gilda, il y eut un instant de stupeur.

Les trois témoins de ce drame bref demeuraient là, frappés devant l'inexorable, mais avec des réactions diverses.

Gilda s'était effondrée. Elle pleurait. De gros sanglots la déchiraient et elle en avait oublié son métier, elle ne se préoccupait même plus de la caméra.

Pince Vent était blafard. Ce petit homme râblé, jovial, paraissait désormais une chiffre. Peut-être pensait-il à sa part de responsabilité ? C'était lui qui les avait amenés, lui qui, antérieurement, avait hautement participé à la construction du cosmoscaphe, ce faux monolithe dont les éléments avaient été amenés en hélico, avant la juxtaposition effectuée sous la direction d'Arton, avec quelques techniciens.

Et puis Arton lui-même.

Il tremblait. Il transpirait à grosses gouttes. Il hoquetait, cherchant à parler, à expliquer le sens de ses expériences, peut-être pour soulager sa conscience, se justifier, puisque lui, plus que quiconque, était en mesure d'estimer la réelle portée de l'accident qui venait de se produire.

Il parlait. Pince Vent, dans la vague, n'écoutait pas. Quant à Gilda, il est certain qu'elle entendait, comme dans un brouillard. Mais, écrasée de chagrin et de terreur, d'angoisse en ce qui concernait le sort de Ken, elle n'avait pu encore s'arracher à son attitude de désespoir.

— ... Je voulais atteindre... plus loin... je connais la question des particules. Je suis familiarisé avec le méson, le quark, le proton, le straton, tous les autres éléments de l'infiniment micro. Et puis j'ai songé au photon, base de la lumière. Au tachyon, dont on pense qu'il commence, lui, à ce mur luminique longtemps réputé stade indépassable de vitesse absolue. Et j'ai trouvé... j'ai trouvé...

Gilda se dressa soudain.

Griffes en avant, elle fonça sur le physicien :

— Dément que vous êtes ! Est-ce le moment de faire un cours de physique nucléaire... Ken ? Où est Ken ?

— Mais... mais, bredouilla Arton, plus épileptique d'apparence que jamais, je voulais vous dire... vous expliquer... j'ai trouvé...

— Je me fous de ce que vous avez trouvé ! Vous avez tué Ken !

Elle acheva la phrase dans un râle affreux, se mit à trépigner.

Elle sentit sur son bras une main douce, fraternelle. Elle crut tout d'abord que c'était Arton et allait le repousser, mais elle vit le

mécano :

— Écoutez-moi, dit gentiment Pince Vent. Le docteur Arton ne se trompe pas. Ken n'est pas mort... certainement pas...

Affolée, elle cessa brusquement de pleurer, leva les yeux, se jeta soudain contre la machine et tenta de la frapper de ses poings :

— Il est là !... Alors ouvrez ! Ouvrez ! Je veux qu'on ouvre, je...

— Non. Il n'est pas mort... Mais il n'est pas là !

Elle le regarda, sans comprendre. Arton intervint, d'une voix hachée :

— Vous refusez d'écouter... Il le faut pourtant... Je vous disais : j'avais découvert... des particules extraordinaires... Jamais soupçonnées des physiciens... Et je les ai appelées « métachyon »... parce qu'elles vont plus loin... plus loin... Et parce que, plus promptes encore que le tachyon, elles sont... du moins je le crois, voisines de l'infini...

Gilda cria :

— Mais qu'est-ce que ça peut me faire ?... Ken...

— Ken est emporté par les métachyons...

Elle resta stupide, regardant alternativement les deux hommes.

— Emporté par...

Alors, tant bien que mal, Arton parla.

Il avait découvert la particule fantastique par hasard, ou presque, comme il en est des grandes « inventions » de la science. Travaillant sur les essais de contacts avec les mondes les plus lointains, inaccessibles du moins en principe, il avait buté sur le métachyon. Il pouvait croire qu'un tel élément était pratiquement omniprésent dans l'univers, eu égard à ses possibilités de translation. Selon Arton, le métachyon allait PLUS VITE QUE LA PENSEE.

Plusieurs de ses collaborateurs avaient nié la découverte, abandonné les expériences, et on lui faisait une réputation de savant de science-fiction.

Pourtant, le cosmoscaphé était presque terminé. Pince Vent lui avait été précieux, amenant sur le mont perdu des travailleurs engagés à prix d'or, mais très efficaces.

Arton avait alors songé à l'utilisation de ce corpuscule inédit.

Partant du principe que le métachyon se trouvait « presque » partout à la fois, il devenait idéalement possible de se translater, par son truchement, en n'importe quel point du cosmos, en défiant toute idée de distance et d'allure.

Modifiant son appareil, primitivement prévu pour des communications purement audibles au départ et peut-être visuelles par la suite, si toutefois quelque humanité lointaine répondait et permettait le duplex, Arton s'était évertué à tenter un mode translatif pouvant agir sur n'importe quel corps, inanimé ou non.

Voire un vivant. Voire un humain.

Seulement un objet ou même un animal n'étaient pas en la matière d'une telle utilité. Ce qu'il fallait, c'était la pensée, l'observation, le témoignage...

Seul, l'humain pouvait faire l'affaire. Le cosmoscaphe était à peine au point, sans cela, il est bien évident qu'un homme passionné, tel que le docteur Arton, eût été capable de jouer ses propres cobayes et de faire de lui-même l'expérience initiale. Le geste de Gilda et de Ken avait précipité les événements.

Gilda l'avait laissé parler.

Elle enregistrait plus ou moins subconsciemment ces explications, d'ailleurs assez schématiques mais qui donnaient une idée certainement exacte de la découverte d'Arton.

Et un travail se faisait dans l'esprit de la jeune femme. Elle ne lui fit aucun compliment, ce n'était pas l'heure de s'extasier sur ce génie, si génie il y avait.

Elle ne voyait qu'une chose : la disparition de Ken pouvait n'être que momentanée, et elle ne se heurtait plus à l'irréparable.

Relevant la tête, elle le fixa de ses yeux clairs :

— Docteur Arton... Ken est... ailleurs, ainsi que vous le dites. Et sans doute, si j'ai bien compris, en un lieu indéterminé et indéterminable.

Il se contenta de hocher affirmativement la tête. Il avait fait visiblement un grand effort pour parler, pour s'expliquer, autant pour renseigner la jeune envoyée de « Télé-Cosmos » que pour se justifier à ses propres yeux, sans doute.

— Dans ce cas, poursuivit Gilda, rien ne vous interdit de tenter de le rappeler, de le ramener ici... Si vous agissez à volonté sur les métachyons, du moins d'après ce que vous prétendez...

Les mots, le ton, indiquaient un certain scepticisme malgré tout et, inévitablement, une hostilité déclarée.

Arton s'en rendit parfaitement compte.

— Vous me haïssez, dit-il. Je l'admets. Je n'y puis rien. Il y a eu un accident et il est arbitraire de me juger responsable. Passons ! Vous vous demandez évidemment pourquoi je n'ai pas encore tenté le rappel de notre ami Ken ? Si vous avez suivi mon raisonnement, vous devez savoir que le cosmoscaphe n'a pas encore fonctionné. Il était seulement en état de marche et les essais sont demeurés au stade de l'expérimentation plus théorique que pratique. Vérification du mouvement corpusculaire, oui, sur quelques éléments de base, cailloux, feuillage...

Gilda bondit :

— Mais ces éléments, vous les avez projetés dans l'univers subatomique ? Et ensuite, les avez-vous ramenés ? Et ramenés

intacts ?

Pince Vent intervint vivement :

— Oui... oui... Rassurez-vous... Tenez !

Il bondissait, ouvrait une armoire, en extirpait plusieurs choses qu'il amenait sous le nez de la journaliste :

— Cette branche feuillue... ces fragments de gypse et de silex...

Elle les caressa machinalement entre les paumes de Jo Fernat, puis :

— Vous me jurez que ces objets ont bel et bien été translatés en aller et retour dans le cosmoscaphe ?

— Oui, firent les deux hommes, avec ensemble.

— Alors ? Est-il plus difficile...

— ... d'agir sur un homme ? Certainement, Mademoiselle Moor. Parce que l'être humain n'est ni un objet sans âme et sans mouvement, ni même un simple animal n'obéissant qu'à son instinct, voire à certaine sentimentalité indéniable. Mais il s'agit d'un homme. Avec son comportement intrinsèque. Je ne sais ce qu'il est advenu de Ken...

Le visage de Gilda se crispa atrocement. Arton enchaîna :

— Non ! Non ! je veux vous rassurer. Pourquoi ce voyage serait-il périlleux ?

— Puisqu'on ne peut savoir, me dites-vous...

— Mais il agit désormais de son propre chef.

Elle le coupa du geste, dévorée d'une question :

— Est-il... encore en son corps ? Ce n'est pas seulement son esprit que votre... votre machine a ainsi précipité vers je ne sais quel inconnu ?

— Assurément. Ce n'est pas seulement un voyage psychique, mais bel et bien un mouvement intéressant TOUS les atomes d'un corps, vêtements compris.

— Les métachyons servent donc de vecteurs ?

— Vous saisissez parfaitement. Chaque particule translate une des particules constituant l'organisme entier de Ken Erwin.

Il la vit devenir plus pâle que jamais :

— La dissociation atomique ainsi obtenue... Ah ! mais c'est la mort !

— Non ! Non !

Soudain, Arton hurlait presque et ses grands bras griffaient l'air, et il protestait désespérément de sa bonne foi, de sa confiance dans le cosmoscaphe.

— Non ! puisqu'il n'y a pas DISSOCIATION, comme vous le croyez. Il y a simplement (si je puis dire) le transfert absolu de cette hypermosaïque de corpuscules qui s'agglomèrent subtilement pour constituer un être, voilà tout. C'est Ken, intégralement Ken, qui a été transféré...

Il se tut. Lui-même était accablé par la grandeur de sa découverte.

Pince Vent, depuis un instant, s'était de nouveau penché sur le miroir.

— Où peut-il être ? murmura Gilda, d'une voix blanche.

Arton soupira :

— Très près... ou très loin... À quelques minutes d'ici, ou à un milliard d'années-lumière... aux confins de la Galaxie... Ou bien...

— Patron ! Patron !

Il oublia tout et se précipita. La sonnerie tintait.

Mais Gilda, comprenant que Jo venait de distinguer quelque chose d'intéressant, avait devancé le physicien auprès du mécano.

Et tous trois, penchés sur le miroir oscillographique, commencèrent à apercevoir ce nouvel appel, montant vers eux des arcanes insondables du monde...

CHAPITRE III

Une fois encore, les signaux paraissaient déborder le miroir. Les lueurs, voire les étincelles, jaillissaient bien au-delà de la surface de ce qui n'était qu'en principe un oscillographe mais bien plutôt, Gilda en avait conscience, un mystérieux miroir qui reflétait on ne savait quel univers.

Tous trois étaient singulièrement éclairés par la clarté dansante, capricieuse, perpétuellement mouvante. De quelle couleur ? Il était difficile de le déterminer. Tout cela, chatoyant, charmeur, séduisant au possible, n'en laissait pas moins chez les observateurs une indéfinissable angoisse.

Cependant l'étrange appareil, on ne pouvait plus le nier, fonctionnait, et ces essais brusqués par la maladresse et la curiosité de Gilda et de Ken ne faisaient qu'avancer l'heure des révélations.

Mais Ken avait disparu, happé par la machine comme par la gueule de quelque monstre de technique.

Que voyaient-ils, tous les trois, retenant leur souffle, incapables pour l'instant de parler, de communiquer entre eux ?

Des traits, des points, comme cela s'était déjà produit. Des formes fugaces, des ombres colorées aux contours difficilement saisissables. Et toujours ces sortes d'éclairs aux tons vifs, parfois quelques étincelles qui montaient jusque sous leur nez et les astreignaient à reculer.

Pourtant, le physicien reprenait le pas sur l'homme Arton :

— Nous ne risquons rien, dit-il. Ces étincelles...

— Eh bien ?

— Elles ne sont qu'apparentes. Elles n'existent pas !

— Que voulez-vous dire, docteur ?

— Je pense... le cosmoscaphé... les métachyons...

Il cherchait les mots, les idées demeurant imprécises dans son esprit, dérouté qu'il était par la rapidité avec laquelle il avait été amené à éprouver les possibilités de sa propre invention :

— Tout demeure d'ordre psychique... Oui... Nous voyons... ce que nous croyons voir...

Gilda le toisa :

— Pensez-vous que votre mécanique ne réagit qu'à la pensée, que nous l'influencions ?

Il la regarda, semblant frappé de ce raisonnement qui devait subtilement rejoindre ses propres conceptions :

— Oui, Mademoiselle Moor, il y a de ça !

— Mais vous m'avez bien dit qu'un corps, un objet... que Ken (sa

voix s'altérait en prononçant le nom du navigateur) étaient projetés virtuellement et non seulement de façon spéculative !

— C'est vrai. Mais je ne puis encore parvenir à savoir si réellement les sujets demeurent passifs, lors de ce qu'il pourrait être appelé leur voyage, ou s'ils gardent une personnalité intrinsèque, parallèlement avec liberté de mouvement... Des êtres transportés... ou seulement disons des... des psychonautes !

Gilda ne pouvait plus guère en douter : le docteur Arton était de ces apprentis sorciers qui, à un certain degré, sont dépassés par les forces qu'ils ont déchaînées de façon plus ou moins imprudente.

Malgré tout, si elle réfléchissait, elle demeurerait axée sur un but bien précis : le salut de Ken Erwin.

Elle le lui rappela et il hocha la tête :

— Oui... Je vais tenter de le... récupérer...

Il voyait que la jeune femme se crispait. Il tenta encore de l'apaiser :

— En principe, il ne devrait pas y avoir de danger...

— Que de réticences, docteur, de ratiocination !

Il eut un geste las. Pince Vent crut bon d'intervenir :

— Patron, moi j'ai confiance. Je sais après tout comment elle marche, la machine, j'y ai assez travaillé...

Lentement, Arton murmurait :

— Vous vous demandiez pourquoi je n'ai pas immédiatement fait fonctionner le dispositif rétroactif ? Par prudence avant tout. Je pensais que Ken, si tout allait bien, se manifesterait. Parce que, normalement, celui qui est translaté par le cosmoscaphe doit pouvoir s'exprimer... d'où il est !

L'œil de Gilda jeta un éclair :

— Ces lueurs... ces étincelles... Vous penseriez que... ?

— Il en est à l'origine, pourquoi pas ?

— Mais, auparavant, nous avons pu constater le même phénomène, alors que ni Ken, ni à ma connaissance aucun être humain ne s'y trouvait précipité ! N'y aurait-il pas confusion ? Qui vous permet d'affirmer que ces signaux émanent bien de Ken ? Et pourquoi, dans ce cas, s'il veut communiquer avec nous, aurait-il choisi ce mode bizarre ?

Arton allait répondre mais ils furent tous trois sollicités par une certaine évolution des fluorescences qui se formaient toujours dans le miroir.

Ils retenaient leur souffle. Subitement, ils comprenaient qu'une entité, une volonté, une force inconnue tentait quelque chose.

« On », un « on » auquel ils auraient peut-être souhaité accoler un nom, était en train d'essayer de donner une forme aux volutes fantaisistes évoluant toujours dans l'oscillographe.

Tendus, muets, haletants, ils voyaient...

Certaines lignes courbes et tremblotantes cherchaient à se stabiliser, c'était indéniable. Parfois, on pouvait croire que la stase était atteinte mais presque aussitôt cela recommençait à flotter, voire à se diluer.

Un peu plus loin, d'autres formes s'amenuisaient jusqu'à engendrer de ces sillons verdâtres, puis plus accentués dans le coloris, montant vers ces brillances de l'esmeraldin qui caractérisent justement les données des oscillographes.

Encore une fois, on sentait l'effort, les tentatives avortant presque immédiatement. Et la pensée mystérieuse récidivait, s'acharnait.

Ce fut Pince Vent qui le premier rompit le silence, exprimant tout haut ce que pensaient Gilda et le docteur Arton :

— On dirait un gosse qui tente d'écrire sur du sable, avec un vent qui efface tout quand il a presque terminé une lettre !

Le physicien et la journaliste furent frappés de la justesse de cette image.

Oui, c'était bien cela. « ON » voulait écrire quelque chose. « ON » s'évertuait à dessiner des caractères. Dans quelle langue ? On ne le savait pas encore.

Mais il était bien évident que l'inconnu voulait communiquer avec ceux qui s'intéressaient aux images du miroir.

Gilda avait l'impression que celui qui agissait ainsi devait souffrir mille morts, constatant sans doute que le sort s'acharnait à détruire les lettres au fur et à mesure qu'il les traçait.

Et puis, cela se stabilisa quelque peu. Plusieurs traits, maintenant d'un joli vert étincelant, analogues aux lignes dansantes d'une émission ordinaire de recherche de fréquences, esquisaient les caractères.

Ils en virent naître deux ou trois. Il y eut encore quelques difficultés et cela s'effaça un peu. Puis renaquit. Enfin, ils épelèrent :

— Ce sont des lettres normales... le début d'un mot...

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Sosz...

— Zosz... Il y a bien un « O ». Les autres...

— Oui, des « z » ou des « s »...

Arton bondit soudain, dans un de ces mouvements frénétiques qui semblaient lui être communs :

— Je crois comprendre... Ce sont des « s »... Et alors !

— S.O.S... C'est Ken !!

— Et qui d'autre ? Voyez... La dernière lettre...

Non un « Z », comme je l'ai cru tout d'abord... mais bien un « k »...

— Ken... Son initiale... C'est bien lui !

— Un S.O.S. de Ken !... Ah ! hurla Gilda, je le savais bien. Il est en péril... il nous appelle... Docteur Arton ! Docteur Arton !...

Arton cessa brusquement son tremblement agaçant. Il était toujours blême, mais son visage en lame de couteau exprimait soudain une

résolution farouche qui le transformait complètement :

— Il faut... je vais tenter... Oui, oui, il le faut...

Gilda, folle d'espoir et d'angoisse à la fois, le regardait. Instinctivement, elle quêtait un encouragement, une approbation, de la part du seul témoin, ce Pince Vent qui lui était d'ailleurs infiniment sympathique.

Et le mécano approuva de la tête. Il le fallait, il en était convaincu lui aussi. On tenterait tout pour sauver Ken, perdu dans on ne savait quel abîme, on n'osait imaginer quel gouffre.

Arton manipulait des boutons, des manettes, sur un cadran situé en dehors du cosmodisque, lequel, Gilda l'avait constaté, ne présentait aucun objet pouvant s'assimiler à une commande quelconque.

Fraternellement, Pince Vent avait ouvert les bras à la jeune femme. Tremblante, elle s'appuyait sur cette épaule solide. Et tous deux, maintenant silencieux, observaient ce que faisait Arton.

C'était familier à Pince Vent, c'était de l'hébreu pour Gilda, mais ils savaient l'un comme l'autre qu'il allait faire l'impossible.

Sans doute, d'ailleurs, la manœuvre n'était-elle nullement compliquée.

Seulement on ignorait encore (et l'inventeur surtout l'ignorait) quels pouvaient en être les résultats.

Ils entendaient le physicien qui marmonnait entre ses dents : « il le faut », « il le faut ». Sans doute voulait-il achever de se convaincre de l'impérieuse nécessité de l'essai, en dépit du péril qui planait sur Ken Erwin.

Longuement, il se pencha sur ses tableaux, parut calculer.

Il revint vers le miroir et naturellement les deux jeunes gens firent comme lui.

On voyait encore les quatre lettres, tremblotantes, déformées comme vues à travers les ondes humides. Mais c'était bien un S.O.S. signé K, initiale de Ken, il n'y avait pas à en douter.

— Je pense... je crois (il appuya sur le mot) qu'il n'y a réellement pas de danger, puisque le transfert a lieu de façon parfaitement homogène quant à la texture du sujet et qu'en la circonstance c'est sa personne intégrale qui est en cause, sans le moindre risque de dispersion atomale. De plus, et les signaux me semblent le prouver, notre ami reste intégralement lui-même puisqu'il cherche la communication... Or, j'ajouterai que – je vous l'ai déjà dit – l'apport psychique est certainement très important et tel – je ne suis pas en mesure de l'estimer – qu'il joue non seulement sur lui, MAIS AUSSI SUR NOUS.

Gilda était agacée par tant de discours. Mais le scrupuleux Arton voulait absolument mettre les choses au point :

— Si ces éclairs, ces étincelles, ces lettres sont intangibles et

seulement inhérentes à une sorte de duplex entre son cerveau et les nôtres, je vais le vérifier devant vous...

Gilda et Jo Fernat étaient fortement intrigués. Le mécano lui-même ne comprenait pas où le patron voulait en venir.

Arton montra les feux d'émeraude qui débordaient le miroir et paraissaient pétiller au-dessus :

— Voyez... Des étincelles tangibles doivent brûler...

Il s'avança, étendit la main. Les deux assistants bondirent :

— Prenez garde ! !

Mais, bravement, le savant offrait sa main à la flamme verte, qui ne cessait de crépiter (silencieusement d'ailleurs).

Le cœur battant, ils regardèrent quelques secondes. Et puis ils furent soulagés. Arton ne bronchait pas et on pouvait constater que son épiderme demeurerait parfaitement indemne.

— Psychisme... psychisme, répéta-t-il. Il y a transfert, oui... Mais... que se passe-t-il ? Y a-t-il à ce moment un développement cérébral intense ?...

Gilda comprit qu'il allait se laisser aller à la méditation scientifique, emporté qu'il était par sa passion :

— Docteur... Je vous en prie... Vous venez de prouver l'immatérialité de ce que nous voyons cependant tous trois, et avec autant d'ensemble que de netteté... Pensez à Ken !

Arton lui décocha un fantôme de sourire, marcha d'un pas rigide vers le tableau qu'il avait déjà longuement compulsé.

Gilda eut à peine le temps de se rendre compte qu'il avait appuyé sur un tabulateur. Le cosmoscaph recommençait à vrombir.

Les huit portes naquirent, paraissant se pratiquer dans cette masse où il était quasi impossible de discerner les jointures quand tout demeurait clos.

Ils aperçurent Ken, projeté sur le sol, à l'intérieur du cosmoscaph, dont Arton stoppait le mouvement.

Le jeune homme semblait évanoui les vêtements en désordre. En moins d'une seconde, ils furent tous les trois auprès de lui :

— Ken... Ken... mon chéri...

— Il vit... Il respire...

Alors le grand gars ouvrit les yeux, parut s'illuminer en reconnaissant Gilda.

Mais, presque tout de suite, alors qu'ils unissaient leurs efforts pour le relever, chancelant entre leurs bras, il hoqueta soudain comme saisi d'une terreur incommensurable :

— La Terre... Prévenez... le monde... Péril... Une menace... Nous sommes menacés... Tous !... Tous !... Toute la planète...

CHAPITRE IV

Vertige...

Ken avait été saisi dans un vertige et avait eu l'impression, autant qu'il pouvait analyser ce qu'il ressentait, qu'il partait à une vitesse incommensurable à travers un espace parfaitement indéterminé.

Cependant, il continuait à être lucide. Il pensa, sans doute à une allure analogue à celle avec laquelle il se déplaçait (ou croyait se déplacer) qu'il était dans le cas d'un homme qui a subi un violent traumatisme, qui a été victime d'un accident ou d'une agression.

Seulement, à cette différence qu'il n'avait pas besoin de faire effort pour se souvenir de l'événement qui l'avait ainsi projeté. Où ? Il ne savait.

Mais il se rappelait parfaitement le voyage à l'observatoire d'Arton et l'incident du cosmoscaphe. Il savait tout jusqu'à l'instant où il avait buté contre le socle formant trottoir.

Ensuite ?

La il devait y avoir un trou. Un instant bref qui lui échappait. Et puis, tout de suite, c'était cette inconcevable lancée.

Ken n'était pas de ceux qui fuient leurs responsabilités et demandent une évasion (masque de leur faiblesse, de leur lâcheté) aux paradis artificiels. Réaliste, il leur préférait les joies saines et vraies d'un corps et d'un esprit qui font face à la vie. Aussi ne s'était-il jamais drogué.

Il se disait cependant que, d'après de nombreux témoignages, il pouvait être en train de vivre la sensation illusoire des malheureux qui sombrent dans les lacs de l'opium et de ses innombrables dérivés, de la fumée vénéneuse des herbes.

Plus de corps. Du moins il ne le sentait pas. Il était incroyablement léger, ne ressentait aucune souffrance et, en vérité, ne ressentait rien.

Il ne SENTAIT pas qu'il voyageait spatialement, il le SAVAIT.

Il se croyait donc parfaitement conscient. Et avec cette surprenante clarté de pensée, il se posa la question :

— Est-ce que je suis mort ?

La réponse lui parut négative. Certes, il avait longuement potassé des livres traitant de ces problèmes, et n'était pas de ces naïfs qui croient que le monde s'arrête au bout de leur nez. L'infini l'effrayait et l'attirait à la fois. Certains récits de personnes violemment choquées, frôlant réellement la mort, lui revenaient en mémoire. Oui, il y avait cette impression de libération, cette envolée au-dessus de toute contingence.

Mais aussi, dans la majorité des cas, on attestait avoir revu un film incroyablement rapide de son existence. Ce n'était pas ce que Ken avait constaté. Il était précipité d'un état en un autre état, mais il était à peu près convaincu qu'il n'était pas mort.

D'autant que, gardant le sens de l'humour, ce qui lui prouvait son appartenance au monde des vivants, il se disait que, s'il n'était pas mort, c'est qu'il était bel et bien en vie.

Fort d'une telle lapalissade, Ken commença à chercher à observer dans quel univers il pouvait bien être projeté.

Il constata, non sans ravissement, qu'il se trouvait incontestablement dans le cosmos, mais non plus sur la Terre, et d'ailleurs sur aucune planète.

Il était devenu spatial. Il voyait, nettement, des milliards d'astres, flambeaux d'éternité semés sur l'indéfinissable écran qui, justement, n'en est pas un et n'a pas de fin.

Il avait cru tout d'abord progresser à vitesse fantastique. À présent, il s'interrogeait. N'était-il pas immobile ?

Il se posa également une autre drôle de question : était-il réellement au sein de l'univers, ou plus exactement dans la dimension moléculaire ?

Après tout, l'atome est construit à l'instar d'un système solaire, ce qui lui permettait de croire qu'il pouvait aussi bien évoluer dans le domaine insondable des électrons.

Restait à savoir si l'œil humain, ainsi micronisé, était capable d'apprécier les particules comme on voit des soleils, raisonnement qui astreignit Ken à opter pour la négative.

Non ! Il voyait bel et bien des étoiles, des étoiles en nombre considérable, mais il demeurait intrinsèque, autonome, hors de tout.

Pourtant, s'analysant plus subtilement encore, il constata qu'il n'éprouvait aucune gêne, aucune crainte. Il n'avait pas peur, sans doute parce que, délivré du moins provisoirement de la servitude corporelle, il estimait n'avoir absolument rien à redouter.

Ce que Ken ne pouvait cependant apprécier, c'était que tout cela se déroulait pratiquement dans l'instant, à l'exclusion de tout développement du fleuve temps, et qu'il n'y avait pas plus d'un dixième de seconde qu'il avait été victime de la mise en marche intempestive du cosmoscaphe précipitée par lui-même alors qu'il cherchait à venir au secours de Gilda.

Si bien que le voyageur psychique s'aperçut tout à coup qu'il « abordait », si ce terme peut convenir.

Il reprenait conscience d'être, et non plus seulement en pensée. Un air vif le fouettait. Ses poumons, jusque-là aussi inexistantes que le reste de son organisme, se mettaient à fonctionner et il sentait sur tout son corps la chaleur bien caractéristique d'un astre montant au zénith.

Ken ouvrit les yeux et à ce moment il tomba.

Il ne se fit pas très mal, parce qu'un lit de sable avait amorti sa chute. Il se gratta le crâne en se redressant, demeura un instant sur son séant, papillonnant des paupières, cherchant à comprendre...

— Voyons... j'étais sur une montagne... Il faisait un vent formidable, assez frais il faut le dire... Oui... La turne de ce vieil abruti d'Arton... ce brave Pince Vent... Gilda... Ah !...

Il se leva. Il se frottait encore les yeux, le front, se donnait des tapes sur le visage et sur les bras, le torse, se palpa les jambes :

— Enfin, je suis là... je suis MOI. Je porte encore mes vêtements, je...

Mais le paysage lui paraissait tout drôle. Il faisait bon, au bord de ce lac, ou de cet océan, il ne savait. Il était sur une plage et l'eau venait mourir à très courte distance. Il se tourna, vit une végétation ardente, touffue et suivit du regard un oiseau (du moins il crut tout d'abord à un oiseau) qui prenait son vol.

Ahuri, il avait à peine pu constater que le soi-disant oiseau était squameux et s'élevait grâce à des ailes vibratiles analogues à celles des libellules, qu'il commençait à comprendre pourquoi, en dépit du vent, il faisait si chaud.

Parce qu'il voyait, à la fois, TROIS soleils.

L'un, énorme, flottant sur l'horizon, rutilant comme à son déclin, le second piqué très haut, irradiant comme l'astre tutélaire des Terriens en plein midi. Un troisième, enfin, beaucoup plus modeste en magnitude, évoquait plutôt une grosse étoile, ce qui indiquait que cette planète en était très éloignée et qu'à lui seul il l'eût difficilement réchauffée et fécondée.

Mais ce déroulement de pensée provoqua un choc dans l'esprit de Ken et le jeune homme fit un véritable saut sur place.

Cela tenait au mot : planète.

Il avait encore du mal à réaliser. Il raisonnait mieux, pensait-il, au moment où il se baladait à travers l'espace, et peut-être aussi le temps.

Planète...

— Je suis donc sur une planète... Une planète éclairée par trois astres ? Et je ne suis plus sur la Terre... Le cosmoscaphe m'a expédié... Où ? Par le Dieu du Cosmos, c'était donc cela, l'invention de cette buse ?

Son cœur s'était mis à battre. L'émotion intense le prenait à la gorge.

Jamais il n'avait entendu parler d'une planète soumise à trois soleils. Et de toute façon, il n'existait, à sa connaissance, aucun astronef capable de s'élancer hors du système solaire. De cela, au moins, il avait conscience, il n'avait effectué aucun voyage interplanétaire.

Et cependant, à moins de se croire halluciné, il était bel et bien dans un monde autre que le sien, encore que les conditions climatiques lui parussent parfaitement philo-humaines. Il y avait de l'air et de l'eau, un ciel bleu quelque peu ombré de vert, des végétaux en abondance, des animaux...

La vie.

Une autre vie.

Il resta un instant stupide, murmurant le nom de Gilda.

Le flirt prenait des proportions et, à présent, mesurant tout ce qui le séparait d'elle, une certaine horreur s'emparait de son âme.

Ne plus se revoir... jamais !

Ce fut en lui un déchaînement de folie. Très bref. Ultra-bref.

L'horreur même de la chose le dépassait. Non, il ne voulait pas, il refusait. Jamais il n'admettrait cette situation démente : être coupé de tout, de la Terre, de ce qui avait fait sa vie, des siens, de ses amis, de son passionnant métier.

De Gilda.

Il se dit que ce n'était qu'illusoire. Il se souvint du miroir d'univers et des signaux incompréhensibles. Il pensa qu'il était encore bel et bien dans le cosmoscaphe, et qu'il ne s'agissait que d'une illusion, d'une fantasmagorie scientifique, ultra-perfectionnée sans doute, invention hypergéniale et tout ce qu'on voulait, mais sans rien de réel, de tangible.

— Un cauchemar... Un cauchemar provoqué techniquement, voilà tout !

Il haussa les épaules, il se moqua de lui-même, il se mit à rire, d'un grand rire de gorge, sonore et presque vulgaire, pour tourner en dérision ces aberrantes pensées. Lui hors de la planète Terre par le seul truchement d'une machine ? Allons donc !

Mais les trois soleils dardaient. Mais le vent soufflait, un vent à la fois salin et presque brûlant par instant. Mais il y avait cette mer, ce sable, cette lisière de forêt, ces animaux...

Il apercevait des clapotis, indiquant des habitants aquatiques. Il distingua ça et là des vols d'êtres dont il n'osait affirmer qu'ils étaient empennés, se souvenant de l'étrange bête écailleuse qui s'était élancée.

Il en vit d'autres, grouillant sur la plage, assez loin, si bien qu'il lui était difficile de les identifier.

Identifier ? Qu'eût-il pu identifier ?

Un monde à trois soleils, des bêtes et des plantes inconnues de lui, ignorées des catalogues d'histoire naturelle.

Ken se sentit de nouveau pâlir.

— Par la nébuleuse du crabe, je saurai si je suis vivant ou non, fou ou non !

Il se martela les flancs et la poitrine, il se mordit les poignets, il tapa du pied avec colère, jusqu'à sentir la douleur, ça et là. Et la douleur le renseigna. Il souffrait. Il pensait. Il était.

Et il était dans un monde parfaitement inconnu. C'était tout.

Devait-il pleurer ? Crier ? Appeler au secours ?

Des larmes lui auraient fait du bien. Mais il n'y avait, dans sa gorge, qu'une grosse boule...

Il vit une bête horrible se traîner sur le sable, et il crut discerner qu'il s'agissait d'un spécimen de ceux qu'il venait d'entrevoir, un peu plus loin, formant un groupe.

Une sorte de crustacé, mais porteur de tentacules. Un grand tourteau qui eût été mâtiné de poulpe. Avec des yeux, une véritable rangée de petits yeux rouges, multiples, qui paraissaient regarder Ken.

Araignée fantastique, démon craché par le pinceau d'on ne savait quel surréalisme en mal d'invention...

Ken se détourna avec l'envie de vomir.

Il fit quelques pas, titubant. Non parce qu'il était fatigué, mais le chagrin le submergeait. Il commençait à réaliser son effarante situation.

Et puis naturellement, il pensa à Gilda, à Pince Vent. Mais aussi à Arton.

— Si son damné appareil m'a lancé ici... Pourquoi ne me ramènerait-il pas ?

C'était peut-être simpliste, mais pas absolument idiot.

Ken regarda autour de lui. Plage immense, s'étendant à perte de vue. L'horizon aquatique n'indiquait aucune île, aucune autre côte. S'il s'agissait d'un lac, il était immense.

D'autre part, il y avait cette forêt. Des végétaux médiocrement élevés, des branchages feuillus, de grandes plantes arborescentes. Malgré leurs petites tailles tous étaient proliférants, touffus, formant un amas vert difficilement pénétrable.

Des arbustes... Il voyait aussi d'étranges fleurs et par association d'idées évoqua les fruits.

Des fruits, ça se mange.

Soif, aussi. Mais il y avait de l'eau. Était-elle saline ?

Il constata que oui, un instant après. Du moins, put-il se rafraîchir un peu. Si bien que la chaleur paraissant augmenter, il se dévêtit, se baigna, tira sa coupe pendant quelques instants.

Ces eaux inconnues pouvaient receler quelque péril, mais Ken n'en était plus à cela près.

Il s'écarta avec dégoût en voyant nager trois crabes-pieuvres, ainsi qu'il les baptisa spontanément. D'autant que les immondes animaux semblaient en veine de vouloir lier connaissance.

Le bain lui fit du bien et il revint se sécher sur le sable.

Il se sentait seul et ne risquait de blesser la pudeur de personne.

Surtout, il voulait réfléchir, tenter de classer des idées qui déferlaient en lui comme une marée abusive, perturbant l'équilibre de son psychisme.

Il ferma un instant les yeux.

Sous l'ombre rougeoyante des paupières, il prenait plus que jamais conscience du monde ambiant. Il n'y avait pas d'erreur : souffle d'air, approche de l'eau, chaleur triplement solaire, sans compter des effluves pimentés, opiacés peut-être, qui lui parvenaient des buissons les plus proches.

Et il entendait des cris, des stridulences, des gazouillis, voire la basse plus sombre de quelque fauve mystérieux.

Un univers, une planète. AUTRES.

Le murmure, il devait le percevoir depuis un instant sans s'en rendre compte comme lorsqu'un véhicule approche et que le moteur ne se manifeste que petit à petit, commençant comme un souffle qui ne perturbe pas l'ouïe.

Il sentit que cela augmentait d'intensité, que cela venait, que ce devait être très haut dans le ciel.

Il ouvrit les yeux, bondit sur ses pieds.

Des engins passaient en effet au firmament, produisant ce vrombissement consécutif plus au déchirement des couches atmosphériques qu'à un véritable bruit de réacteurs.

C'était fantastique, toutes ces nefs (comment les dénommer autrement !). Il y en avait toute une escadre, passant à vitesse apparemment supersonique (ce que confirmèrent quelques instants après diverses explosions qui étaient des bang-bang).

Leurs formes ? Assez aérodynamiques dans l'ensemble, façonnées dans une matière que Ken était bien incapable de déterminer, et bizarrement ornées à la façon des jonques ancestrales des Sino-Terriens.

Ainsi, on eût aisément admis qu'il s'agissait de quelque vol de dragons échappés d'on ne savait quelle féerie cosmique.

Mais Ken avait au moins une certitude ; ce monde était habité.

Alors, nu, il courut sur la plage, il gesticula, il hurla, il tenta de se faire remarquer.

Était-il dans une région habitée ? Ou parfaitement sauvage ? Il risquait de demeurer là longtemps, inconnu des autochtones. Comme un naufragé de l'espace-temps qu'il était, le navigateur faisait tout pour attirer l'attention.

Mais, déjà, en quelques secondes, les nefs avaient disparu, englouties dans cet azur flamboyant.

Il s'arrêta net, se retourna. Il avait entendu des voix.

Et il les vit.

CHAPITRE V

Ils lui faisaient, de très loin encore, de grands gestes, et ils criaient, et naturellement, encore que Ken eût la certitude que c'était à lui que cela s'adressait, tout portait à croire qu'il était bien incapable de comprendre la langue utilisée, telle qu'on ne devait pas encore l'enseigner dans les universités de la Terre.

Il s'habillait en vitesse, moins par pudibonderie que pour avoir liberté de manœuvre. Il se disait en effet que ces gens ne seraient peut-être pas absolument animés de bonnes intentions à son égard et que de toute façon il lui faudrait entamer des pourparlers qui risquaient de s'avérer difficiles.

Les inconnus approchaient.

Ken qui avait de bons yeux voyait qu'ils portaient de curieux costumes, évoquant l'antiquité de sa planète patrie, mais une sorte de cuirassement assoupli, et sans doute adapté à la vie d'individus capables d'avoir construit les étranges nefs volantes aperçues un instant plus tôt.

Toutefois, le naufragé du cosmoscaphe n'eut guère le temps de détailler plus avant la tenue de ceux qui continuaient à lui crier des choses qu'il ne saisissait pas et s'étaient mis à courir vers lui.

Deux ou trois d'entre eux, au pas de course, faisaient de grands gestes qui tous indiquaient la mer.

Si bien que Ken se retourna, intrigué, comprenant tout à coup qu'on lui montrait quelque chose.

Il vit. Il pâlit.

De la surface des eaux, des bêtes s'extirpaient et venaient vers lui.

Ces horribles créatures dont il avait déjà aperçu des spécimens.

Seulement cette fois il ne s'agissait pas d'un individu isolé comme à sa première rencontre, ni de deux ou trois animaux évoluant entre les ondes. C'était un véritable commando qui surgissait de la mer et fonçait sur Ken.

Il fut stupéfait de la vitesse des bêtes. Tout en agitant leurs étranges tentacules, elles progressaient très vite sur leurs pattes annelées, et il voyait dardés vers lui des milliers de petits yeux rouges et méchants, pédonculés comme ceux de certains crustacés, s'agitant frénétiquement, ce qui, dans le miroitement du triple soleil lui donnait l'ahurissante impression de voir scintiller d'innombrables escarboucles, mais des escarboucles reflétant la haine, la férocité.

De plus, alors qu'il achevait de se chausser, il perçut des lueurs vives, sortes de flashes qui paraissaient émaner du troupeau des petits

monstres.

Il réalisa rapidement que ces hybrides devaient posséder, outre leur morphologie de chimères, un potentiel analogue à celui des torpilles, si bien que cette particularité achevait d'en faire des animaux remarquablement redoutables.

Ken était prêt. Il cherchait à s'éloigner du rivage, à foncer au-devant des individus qui arrivaient. Des hommes, même de loin il n'en pouvait douter.

Seulement, la harde vomie par l'océan ne l'entendait pas ainsi et un groupe d'araignées-pieuvres, envahissant la plage, exécutait une adroite manœuvre d'encercllement dont naturellement Ken faisait les frais.

Un instant, il demeura là, sur place, figé d'horreur.

Cent mille petits yeux-escarboucles le regardaient, rendus plus horribles encore d'aspect par ce mouvement incessant qui les faisait s'agiter au bout des pédondules.

Les éclairs continuaient et Ken pouvait voir qu'à coup sûr ils étaient bien émis par certains individus, plus gros, plus pesants que les autres, sans doute les plus vieux mâles de l'espèce.

Et il y avait tous ces tentacules qui oscillaient, fouettaient l'air, frappaient sur le sable, indiquant assurément le degré de colère et d'excitation qui paraissait animer le troupeau tout entier.

Que voulaient-ils ? Tuer Ken ? Le dévorer ?

Il entendait nettement les inconnus qui se rapprochaient et jetaient un grand cri, un mot, un nom peut-être, quelque chose comme :

— Lakkii... Lakkiiiiiii...

Il ne savait plus que faire. Il avait songé, étant passablement doué pour le saut, tenter de franchir d'un bond cette sorte de cercle infernal que formait petit à petit autour de lui la harde dont les éléments grossissaient sans cesse, mais il se rendait déjà compte qu'il ne ferait que retomber sur cette masse grouillante.

Ces tentacules multiples, mais surtout ces étincelles, cette électricité animale commençaient à lui faire très peur.

— Lakkkiii... Laaaakkkkkiiiiiii...

Ils hurlaient, se rapprochant mais, Ken s'en rendit compte, ralentissant à présent le mouvement.

Il n'était pas malaisé de comprendre. Ils venaient vers lui, ils lui signalaient le péril depuis un bon moment, mais ils devaient connaître ces fantastiques créatures et s'en méfier fortement.

Laakkii, le nom de la bête, probablement, dans leur langage.

Ken tournait sur place, littéralement encerclé par des myriades d'yeux-escarboucles, par une multitude de tentacules, dont certains devaient atteindre au moins un mètre, et qui s'agitaient autour de lui comme autant de reptiles.

Ils allaient attaquer, les petits monstres, mais qu'attendaient-ils ?

Il y eut, ce fut très bref mais impressionnant, un instant de silence, de ce calme effrayant qui précède les instants tragiques.

Toutes les bêtes s'immobilisaient à la fois. Le grouillement des pattes annelées sur le sable s'interrompait et le balancement des multiples pseudopodes suivait le rythme.

Ken eut froid au cœur, devinant quelque trahison dont il ne pouvait avoir nulle idée, imaginant les petits démons se jetant tous sur lui à la fois.

Et les autres ? Les hommes ?

Il les distinguait cependant. Mais ils s'étaient immobilisés. Sous les trois soleils, il voyait rutiler les combinaisons-cuirasses qui évoquaient les antiques de sa planète, des antiques qui se seraient convertis dans l'équipement interplanétaire.

Ils paraissaient se concerter, observant la scène et Ken se demanda si ces gens, en un incroyable sadisme, n'étaient pas là pour le regarder succomber dans l'étreinte horrible de mille tentacules.

Un éclair. Un éclair immense, jailli à la fois de tous les plus gros éléments de la harde des Laakkis.

Ken comprenait très vite que ces individus, avec leur instinct grégaire, unissaient leurs efforts, joignaient les métabolismes personnels en un potentiel unique, formant ainsi une génératrice, une véritable dynamo.

Il se vit environné d'une sorte d'aura bleutée, alors qu'il sentait, dans tout son corps, le fourmillement caractéristique de l'électrocution. La fréquence était encore relativement faible, mais les picotements multiples, l'impression de fièvre dominante sa propre volonté, tout cela indiquait qu'il était en quelque sorte saisi dans une cage de Faraday. Hélas ! aucun écran métallique ne s'interposait et en dépit de ses faibles connaissances en physique il sut que la comparaison était scientifiquement ridicule.

Mais son esprit sombrait. Il était captif des Laakkis. Ils le capturaient de cette façon surprenante, engendrant autour de l'homme – pour eux sans doute animal dangereux – en dégageant un champ électrostatique qui le neutralisait.

Car Ken était immobilisé. Aucun de ses muscles ne répondait plus. Il sentait le courant parcourir tout son être, s'emparant de tout son organisme en annihilant toute réaction venue du cerveau.

Un cerveau qui fonctionnait encore, cependant, et qui lui permettait au moins de voir et d'entendre.

On l'entraînait. Il sentait que les monstres, tous tendus, tous braqués en un ensemble hallucinant, glissaient vers l'océan où ils prétendaient engloutir avec eux, contre sa propre volonté.

Mais le courant était impérieux et il constatait non sans horreur que

déjà il formait des pas, bien que résistant de toutes ses forces. Non ! ils étaient les plus forts, ils le dirigeaient à son gré, il allait vers l'océan et il ne doutait plus que tout cela ne dût se terminer par un abominable festin dont il devait tout simplement faire les frais.

Et puis il vit les hommes.

Ils lui avaient crié de se méfier des Laakkis, de fuir. Il ne savait pas et n'avait pas obtempéré. Eux ne l'abandonnaient pas comme il avait pu le croire un bref instant. Ils réagissaient.

Il les vit manipuler des objets qu'il ne pouvait déterminer, et nota avec une lucidité étonnante alors qu'il courait le plus grand des dangers que cinq ou six de ces êtres formaient une sorte de faisceau avec des lames qui étaient celles d'épées (ou armes analogues) faisant partie de leur équipement.

Très vite, Ken réalisa. On avait fabriqué ainsi, empiriquement, ce qui pouvait à la rigueur servir d'antenne, au service d'un petit appareil tenu par un seul des hommes cuirassés.

On braqua cette antenne vers le groupe effarant représenté par le naufragé du cosmoscaphe encerclé des monstres aux yeux d'escarboucles qui entretenaient autour de lui l'aura maléfique paralysant sa volonté, le réduisant à l'état de mannequin passif.

Et Ken, ébloui (à tous les sens du mot) vit soudain, à l'extrémité de cette antenne, dirigée sur lui à moins de dix mètres, se former des étincelles analogues à celles qui apparaissent sur les pointes de paratonnerre quand l'air est fortement ionisé.

Il comprit car il y eut une forte déflagration. Aussitôt bien qu'encore à demi assommé par le choc, il constata deux faits parallèles : lui se sentait soudain délivré, tandis que les Laakkis, brusquement perturbés, cessaient d'émettre et fuyaient en débandade vers la mer où ils s'engloutissaient en se bousculant, se chevauchant, s'enchevêtrant en une panique insensée.

Quelques-uns, d'ailleurs, restaient sur le terrain. Les plus gros, les principaux générateurs sans doute, lesquels, vidés de leur potentiel fluide par l'action du captateur improvisé d'énergie avaient payé la défaite de leur vie.

Deux hommes cuirassés couraient vers Ken, piétinaient les cadavres des démons vidés de leur substance électromagnétique, et soutenaient Ken qui titubait et était sur le point de flancher.

Comme dans un rêve il se laissa emmener. Il sourit vaguement à ses sauveurs, sentit qu'on lui faisait boire quelque chose – une sorte d'alcool probablement – qui lui fit du bien et dont le goût était séduisant.

Il vit un engin polyèdre, luisant sous les trois soleils, un appareil évidemment véhiculaire dans lequel on le fit monter.

Il ne sut jamais s'il avait dormi un moment, quand il se retrouva

dans une sorte de petite salle éclairée par une vaste baie. Au-delà, il apercevait ce qui évoquait une ville et il revit, dans le ciel, une de ces nefs qui lui avaient appris qu'il avait touché une planète civilisée.

Il y avait là trois hommes en cuirasses. Et aussi deux hommes et une femme, à l'aspect sévère, qui l'observaient, et reportaient leurs regards, alternativement dans une autre direction.

Il voulut bouger, se rendit compte que quelque chose pesait sur son front, une sorte de couronne, qui lui parut de fer. Il était assis et on lui avait mis cela sur la tête.

Il y porta instinctivement la main mais un des hommes en cuirasse arrêta son geste.

Ken voulut parler. La femme lui fit signe, impérieusement, de se taire.

Elle n'était pas très jeune, brune, et son œil était dénué d'aménité.

Ken, encore quelque peu dans le brouillard cherchait à analyser dans quel milieu il pouvait bien se trouver.

Sans plus tenter de se délivrer de la couronne de fer, il regarda ce que paraissaient regarder les assistants.

Il vit une sorte d'écran ovale, légèrement convexe, sur lequel les images semblaient jaillir, en un relief impeccable.

Malheureusement, le film qui s'y déroulait n'était, lui, pas très fameux. Très imprécises ces séquences décousues, elles évoquaient les vieux films dit d'avant-garde des années de l'entre-guerres (entre la Seconde et la Troisième de la Terre) que Ken avait pu voir dans les cinémathèques. Même incohérence, même mépris de la chose artistique.

Seulement, petit à petit, il reconnaissait, avec effarement, les clichés.

Il crut voir le visage de Gilda et érupta quelque chose. Puis ce furent Arton et Pince-Vent, le cosmoscaphe, l'hélico qui les avait amenés, des visions de Paris-sur-Terre, de ses randonnées spatiales, de divers événements qu'il avait vécus et qui s'embrouillaient, se chevauchaient en un conglomerat incompréhensible.

Il vit qu'on le regardait, parce qu'il reconnaissait tout cela comme lui étant propre. Six paires d'yeux braqués sur lui, alors que maintenant il voyait, très mal mais il la reconnaissait, la Terre dans le grand vide, le système solaire, le...

Ken hurla.

Il venait de comprendre que, sur cet écran, on ne voyait rien d'autre que le reflet de ce qui se passait dans son propre cerveau.

CHAPITRE VI

Le rythme de ce film saugrenu, exprimant les mille et une images fugaces qui traversent le cerveau humain en une seconde, sur le fond de cette prestigieuse encyclopédie permanente qu'est la mémoire, venait de changer brusquement.

Tout s'embrouillait plus que jamais. On pouvait discerner une perturbation violente dans le déroulement des clichés, et cela évoquait quelque goutte d'eau où d'innombrables bactéries en suspension auraient soudainement été attaquées par une armée de leucocytes.

Les tortionnaires de Ken, ces gens qui devaient avoir quelque habitude d'observer ce cinéma cérébral, avaient très certainement compris que quelque chose venait de se passer en lui, et sans doute même qu'il avait brusquement réalisé le sens véritable de cette curieuse expérience.

Ken comprenait qu'on sondait sa pensée, de la façon la plus intime. N'avait-il pas cru apercevoir, en surimpression, des images lascives, de jolis corps féminins souvenirs d'aventures galantes ? À un certain moment, le visage de Gilda, et Gilda dans une tenue parfaitement sans équivoque, lui avaient également reflété le tréfonds de son psychisme.

C'était un véritable viol mental, une introspection sans délicatesse, la plongée dans le jardin secret de l'homme, la dissection de l'âme, la vivisection des mystères profonds qui forment la personnalité.

Aussi tout cela ayant été compris en moins de cinq secondes, Ken eut-il la plus simple, la plus naturelle des réactions.

Il se débattit et eut un geste précis pour interrompre le processus de l'expérience : il chercha à se débarrasser de cette sorte de carcan qui pesait sur le dessus de son crâne et, incontestablement, servait de truchement entre lui-même et la machine à lire dans les cerveaux.

Tout de suite, les inconnus foncèrent.

Deux solides gaillards étaient sur lui et le maintenaient tandis que le troisième réajustait promptement le casque servant à la captation des images-pensées.

Ken était solide, et le sport l'avait toujours entretenu en bonne forme.

Mais il ne pouvait lutter contre de tels athlètes et en dépit d'une certaine science du karaté, il lui fut impossible de se dégager.

La femme sombre n'avait pas bronché, pas plus que ses deux assesseurs. Ils observaient la scène et dès que les trois sbires eurent maîtrisé Ken, ils reportèrent toute leur attention vers l'écran.

Ken, immobilisé, furieux, éructant et soufflant de rage, dut accepter

la situation, dans l'incapacité qu'il était de faire autrement.

Il dut donc, à son corps défendant, continuer à participer à une entreprise de haute technicité... dont il était en quelque sorte l'élément basal.

Il tentait de mettre de l'ordre dans sa pensée et, parallèlement, les images semblaient déjà moins chaotiques. On recommençait à y voir clair.

Ken, qui reprenait quelque sang-froid, s'en rendit parfaitement compte. Il songea tout de suite à changer de tactique, puisqu'il était, sur le plan musculaire, parfaitement neutralisé.

On lisait dans sa pensée ? Eh bien, il allait reprendre l'avantage et leur en faire voir de belles à ces... après tout, qui étaient-ils ? Ken ne savait même pas dans quel monde il était venu atterrir, propulsé par l'engin diabolique de son ami Arton.

Qu'importait ! On s'infiltrait en lui, on sondait de façon révoltante son intimité la plus secrète. Ken pensait : on va rire !

Il disciplina son esprit, c'est-à-dire que pendant encore une minute ou deux, il vit se projeter ce qu'il pensait, des nuages rouges exprimant sans aucun doute sa fureur, des taches noires correspondant à son désespoir, des blancs attestant sa lutte pour la filtration des clichés.

Seulement, il le savait de longtemps, le déroulement du cerveau se produit toujours sur deux plans principaux, sans préjudice d'une foule de plans seconds, où se révèlent d'innombrables embryons de pensées qui engendrent des clichés enchevêtrés.

Il y a le plan numéro un, le plan raisonné, en quelque sorte voulu, qui donne lieu au raisonnement et constitue au moins la mise en évidence de la personnalité. C'est de là que naissent les paroles et les gestes, autant que l'homme peut demeurer à peu près maître de lui-même.

Mais, en symbiose, l'individu le plus fort, le plus sûr de lui, ne saurait éliminer le plan mémoire, ce gigantesque magasin d'images, d'impressions, né de l'expérience, de l'éducation, de l'étude, et aussi des nombreux incidents qui peuvent jalonner une existence humaine. Fréquemment, de ce plan, des clichés jaillissent, qui s'imposent, impérieux. Un film en surimpression qui noie souvent le plan-raison, et envahit le cerveau de façon abusive, amenant par exemple un souvenir abhorré dont on ne peut se délivrer, scandant quelquefois sur un mode ridicule un vieux rythme cru oublié, correspondant à l'événement originel.

Au-delà, le fatras mnémotechnique du subconscient, sans compter la faculté intuitive, quasi animale, très développée chez certaines espèces et qui, pour une catégorie d'humains, confine à la médiumnité.

Si Ken commençait à évoquer son film « volontaire » il ne pouvait

interdire la surimpression émanant de son formidable potentiel-mémoire.

Ce qui donnait le résultat suivant :

Ken se divertissait aux dépens de ses ennemis, comme il le pouvait. C'est-à-dire qu'il se complaisait dans des lubricités en imaginant la femme brune présidant la séance entre les bras des trois hommes en cuirasse.

Il sentit un certain flottement dans la vaste pièce. Vraisemblablement, au départ, les observateurs avaient simplement pu croire qu'il s'agissait là de quelque souvenir voluptueux personnel.

Mais, petit à petit, ils réalisaient. La sombre créature se reconnaissait, tant Ken s'appliquait à la regarder, reformant en lui son reflet, modifiant l'image de telle sorte qu'on la voyait dans des poses variées et difficilement niables se livrant à des attouchements précis sur des bonshommes en cuirasse, moins nettement définis, Ken se souciant médiocrement de leurs physiologies.

Il sentit monter la colère. La femme et ses assesseurs paraissaient maintenant furieux et, d'un clin d'œil, Ken crut constater que les sbires, eux, ne pouvaient que difficilement maîtriser leur ironie.

Seulement le phénomène cérébral continuait à jouer et, quoiqu'il en eût, Ken était bien obligé de demeurer lui-même. Si bien que la surimpression se manifestait toujours et qu'il y avait des changements brusques de fréquences, que d'autres visions apparaissaient, représentant de nouveau la Terre, ses paysages, diverses scènes correspondant aux événements vécus par le navigateur.

Il vit la femme brune bondir tout à coup, alors que l'écran la montrait se roulant avec ses amants supposés.

Elle se rua sur Ken, la main levée. Lui la défiait du regard, attendant le coup mais un des assesseurs se précipita, s'interposa, arrêta le geste.

L'étrange créature était hors d'elle et quel que fût l'univers auquel elle pouvait appartenir, Ken constatait qu'une femme en colère ressemble partout dans le cosmos à une autre femme en colère, lorsqu'un mâle l'a bafouée.

Celui qui s'était ainsi mis en travers de la gifle parlait à voix basse à la dame outragée. Celle-ci parut l'écouter, l'œil étincelant. Finalement, elle fit un signe d'acquiescement.

Elle regagna sa place, mais elle se mit à invectiver Ken. Évidemment, il lui était impossible de comprendre la langue utilisée. Du moins, le ton, le mouvement, tout démontrait péremptoirement qu'on devait le gratifier de tous les noms d'oiseaux utilisés sur cette planète inconnue pour vilipender les farceurs de mauvais goût.

Ken, qui n'avait pas le choix, se concentra et la transforma de nouveau en sirène lubrique.

Il crut, cette fois, qu'elle allait piquer une crise de nerfs. Mais son

compagnon parlait dans une sorte de micro polyèdre façonné d'une matière brillante inconnue et Ken supposa sans grand effort que, dans cette communication, il n'était pas exclu qu'il ne s'agisse de lui-même.

Que préparait-on ? Il ne savait. Mais tout cet appareil lui semblait suspect. Il avait l'impression d'être entre les mains d'une puissance maléfique. Cette salle servait aux interrogatoires, et plus encore peut-être. Que ne peut-on lire dans la pensée d'un être humain ?

Aussi le jeune homme n'avait-il qu'un désir : brouiller les cartes le plus possible, autrement dit se perdre en fantasmes, en visions farfelues. Et il continuait à s'hypnotiser sur cette femme, au demeurant assez peu sexy de sa personne, en la projetant dans des scènes aussi équivoques, aussi obscènes que possible.

Mais son angoisse transparaisait. Il voyait des flaqes livides, des abîmes s'ouvraient, des tourbillons se créaient, tout cela indiquant son désarroi. Des scènes de désastre se mêlaient aux orgies et la volupté était diluée par l'épouvante.

Il constatait, maintenant presque en état second, que la fantastique machine, homologue peut-être de l'invention d'Arton, reflétait bien curieusement par des représentations réalistes ses pensées les plus secrètes et les plus fugaces.

Cependant, ses bourreaux semblaient vouloir changer de tactique.

Pendant un instant, ils parurent se désintéresser de lui. Il abandonna la tension d'esprit et se relaxa un peu. Sur l'écran des tons pastels dominèrent et les images se firent plus floues, plus aimables aussi.

Entre-temps, Ken distinguait une sorte d'objectif braqué vers l'écran et ne douta pas qu'on en fit un enregistrement kinescopique, afin de conserver le film-pensée.

Il sourit malgré lui en dépit de son exceptionnelle situation : les futurs spectateurs se divertiraient sans doute en voyant de quelle mise en scène lubrique il s'était rendu coupable. Du moins cela lui avait-il permis, non seulement de se moquer de ses hôtes forcés, mais encore d'opposer un refus au sondage dont il était victime.

Maintenant, un des assesseurs de celle qu'il nommait « la présidente » s'installait dans un fauteuil et un des hommes en cuirasse lui posait sur le crâne un carcan analogue à celui qui ceignait le front de Ken.

L'amant de Gilda comprit qu'un duplex allait être tenté. Ce qui ne tarda pas, en effet.

L'homme ferma les yeux, parut se concentrer. Ken était attentif. Maintenant, on allait lui parler. Entamer le dialogue. Ce système cinématographique projeté à partir d'un cerveau présentait évidemment des avantages.

L'homme fit un signe, et on débrancha plusieurs joints. Ken en

éprouva un certain soulagement. On le libérait. Provisoirement sans doute. Ce qu'on allait tenter, c'était de lui communiquer quelque chose.

L'écran s'éclaira. On y vit une nef, exactement semblable à celles observées au-dessus de la plage où il avait failli être victime des Laakkis.

Puis deux nefs. Trois. Et cela alla en nombre croissant.

L'individu devait avoir une grande habitude de ce genre de sport, car les images étaient d'une exceptionnelle netteté. Ken estima qu'il disciplinait parfaitement sa pensée. Il n'y avait pas de bavures, ou presque pas.

Ken vit dix. Vingt nefs. Puis une représentation très reconnaissable de son propre monde solaire. Jupiter et son cortège de satellites, Saturne encerclé de son anneau, les neuf planètes et les astéroïdes, enfin la Terre et la Lune.

Puis la Terre seule.

Et des nefs.

Puis on se tourna vers Ken et on lui montra l'écran. Alors l'homme leva la main montra un, deux, trois, quatre doigts. Cinq. Puis les deux mains et parut interrogateur.

La Terre encore. Une. Deux, trois nefs, etc.

Ken sursauta.

Des astronefs. Sa planète patrie. Que lui demandait-on ?

COMBIEN DE NAVIRES SPATIAUX COMPORTAIT LA FLOTTE TERRIENNE ?

Il sentit son cœur se serrer. Ces gens-là complotaient donc contre la Terre ?

Ce qu'on voulait savoir de lui ? C'était le potentiel spatial des Terriens, c'étaient les forces dont disposaient ses coplanétriotes.

Une trahison pure et simple.

Ken était foudroyé. Il ne savait même pas où il était, dans quel monde, sur quelle planète. Et voilà que, de but en blanc, on savait pertinemment qu'il était un Terrien (alors qu'il ne soupçonnait même pas comment il avait pu arriver jusque-là) et on lui proposait tout bonnement la pire des félonies.

Il chavira un instant. Il vit qu'on retirait le carcan de son « interlocuteur » et que le sien reprenait sa place.

Il était atrocement crispé. Non ! Non ! Bien décidé à ne rien dire.

Dire ? Mais il ne s'agissait pas de parole. De pensée. On sonderait son cerveau, de toute façon.

Et puis il se détendit. Il sourit. Tout cela ne le concernait pas. C'était stupide. Comment, lui, Kenneth Erwin, pouvait-il donner des renseignements d'une pareille importance ? Que connaissait-il des secrets de l'État-Major des Forces Spatiales de la Terre ? Il n'était rien,

rien qu'un petit bonhomme de rien du tout échoué tout à fait par hasard (et par la vertu de cette mécanique abracadabrante inventée par cet idiot de Docteur Arton) sur ce monde dont il ne savait absolument rien, même pas sa position galactique.

Alors, de nouveau interrogé, il projeta des images dûment pensées, choisies. Il se montra en petit mécano, prenant à peu près l'aspect de Pince Vent, en train de fourbir des outils sur un terrain, devant des électrautos, des engins terrestres. Il voulait éviter la vision d'engins spatiaux, mais le seul fait de les évoquer en lui les projetait quand même à l'arrière-plan.

Il lutta ainsi un bon moment. Il transpirait à grosses gouttes et sentait sur lui les yeux ardents de la créature brune et de ses assesseurs, sans compter les trois guerriers, ou miliciens, ou policiers en armes, semblables à ceux qui l'avaient récupéré sur la plage inconnue et délivré des Laakkis.

À un certain moment il vit ses ennemis sourire et eut froid au cœur.

Sa tactique, peut-être, qu'il croyait astucieuse, était la pire des maladresses.

Il avait répondu. Il avait fait savoir qu'il avait COMPRIS la question.

— Quel con je fais ! Si je m'étais simplement conduit comme un brave imbécile, un ignorant, un...

Images tourmentées, rapides, violentes, indiquant sa fureur interne, révélant aussi son trouble à l'adversaire.

On le regardait d'un air convaincu. Oui, ils devaient croire (alors que c'était parfaitement inexact) qu'il avait masqué de son mieux sa personnalité et ses connaissances, et qu'il refusait tout simplement de fournir les renseignements sollicités.

Alors – ce fut très long – on récidiva. Il vit divers éléments, émanant du cerveau d'un second assesseur aussi habile que le premier, enseignant de façon rudimentaire des chiffres, des objets simples, des éléments de base évoquant un langage primaire, mais net. On l'interrogea. Sur la Terre. Sur l'armée de surface, sur la flotte maritime, sur les techniques, les usines, les centrales, etc.

Chaque fois, il s'en tint, autant que ce fut possible, à son cliché initial du petit mécano qui, de toute évidence, n'est pas dans le secret des dirigeants d'un monde planétaire.

Mais on lui riposta qu'il existait un personnage – lui en l'occurrence – qui était navigateur spatial et, partant, devait connaître bien des choses concernant la flotte de l'espace. Ce n'était que très relativement vrai mais Ken n'ignorait pas qu'en matière d'espionnage le moindre détail a son importance et qu'on procède par recoupement.

De plus, il s'avérait que ces gens possédaient déjà bien des éléments concernant la Terre. Et ce n'était sans doute pas par hasard qu'ils l'avaient choisie comme objectif. Après tout, si les hommes

connaissaient encore peu de chose à travers le cosmos, ils étaient au moins sûrs d'un détail : les planètes vertes, riantes, philohumaines, les paradis style « terrestre » n'étaient pas légion.

La femme brune jeta soudain une phrase brève. Une porte s'ouvrit et deux nouveaux miliciens apparurent, portant une sorte de coffret de matière translucide.

On amena cela devant Ken. Tous les assistants s'approchèrent, l'entourèrent.

On lui dit des mots qu'il ne pouvait comprendre mais qui lui paraissaient des plus menaçants. Et un guerrier se pencha sur lui, échancra violemment son vêtement, mettant à nu la poitrine.

— Ils vont me torturer ! pensa Ken, horrifié.

Il le fut plus encore lorsqu'on ouvrit le coffret et qu'il vit l'abominable monstre que celui-ci contenait. Un Laakki.

CHAPITRE VII

Ken en eut le souffle coupé pendant moins de dix secondes. Encore que bien peu familiarisé avec ce monde insolite où il était précipité, il mesurait l'horreur représentée par le petit monstre.

Il voyait la bête frémir, agiter ses tentacules, ses pattes annelées, et déjà il percevait quelques étincelles indiquant qu'il s'agissait bien d'un de ces animaux-torpilles qui avaient tenté de s'emparer de lui en unissant leurs énergies.

Parallèlement, un travail foudroyant se faisait dans son esprit. Il concevait ce que valait un tel peuple. Civilisé ? Disons ayant atteint un très haut niveau de technique, supérieur sans doute à celui des Terriens. Mais, une fois de plus, il trouvait la triste démonstration de ce décalage existant chez l'humain entre la connaissance mécanique et l'élévation spirituelle.

Parce que la situation était claire : on allait le torturer, le livrer, s'il s'obstinait dans son refus de dévoiler les secrets spatio-militaires de sa planète patrie, au contact répugnant et sans doute périlleux de ce Laakki que d'ores et déjà il ne connaissait que trop bien.

Comme il demeurait branché sur l'écran ovale, on pouvait y voir danser des formes, des images, indiquant le trouble dans lequel Ken se trouvait brusquement plongé. Sans doute ses hôtes en furent-ils fort intéressés. En effet, subconsciemment, le jeune homme envoyait des clichés montrant des chambres de torture, des camps de concentration, des fours crématoires, des visions d'horreur attestant tout ce que le peuple terrien a imaginé depuis des millénaires pour asservir, avilir et détruire la dignité humaine chez son prochain.

Ken transpirait à grosses gouttes. Il voyait les yeux multiples du Laakki, les yeux d'escarboucle, braqués vers lui, exprimant une incroyable impression de méchanceté.

Un des assesseurs s'avança, dit quelques mots et se coiffa, aidé des guerriers, d'un carcan. Aussitôt, ce fut lui, ou plutôt son esprit, qui s'empara de l'écran. Il y projeta de nouveau des visions de nefs, des nombres, la Terre, etc., indiquant de façon péremptoire qu'il réitérait la question et que Ken n'avait qu'à y répondre.

Le malheureux garçon se demandait comment indiquer à ces individus qu'il n'était qu'un bien petit personnage et que les arcanes de la défense planétaire lui échappaient.

Il trouva la solution de façon symbolique. On vit, sur l'écran, l'image de Ken, un tout petit Ken toujours affublé de sa combinaison crasseuse de mécano, auprès d'immenses personnages en uniformes

impeccables, chamarrés, galonnés, constellés de décorations.

Son subconscient venait de dicter cette réponse.

Elle parut retenir l'attention des questionneurs. Ils conversèrent entre eux un instant, pendant lequel Ken, qui évidemment ne pouvait s'interdire de penser, voyait non sans désespoir défiler sur l'écran une foule d'images émanant de sa propre personnalité.

Gilda reparaissait, des paysages terrestres, mais aussi des scènes vaguement esquissées d'événements vécus par lui. Des images d'angoisse également, et des planètes apparaissaient, tournant autour de soleils inconnus, et un grand trou spatial se creusait, indiquant nettement sa terreur de ne plus pouvoir franchir ces immensités qui devaient le séparer de son monde d'origine.

Il pensait aussi qu'on devait continuer à filmer et que toute son intimité allait être livrée en pâture à ces gens-là.

Plus tard, ils pourraient, à loisir, décrypter ces hiéroglyphes nés d'un cerveau et qui leur donneraient tant de renseignements sur le monde d'où venait le captif.

Cependant, il était évident qu'on ne croyait guère Ken. On revint vers lui, un des étranges inquisiteurs se coiffa du carcan et projeta des images très nettes.

Ken vit l'espace. Une planète qu'il devina être celle où il était parvenu. Puis un petit bonhomme, lui en l'occurrence, passa dans le vide comme un nageur. Ken, tel qu'il était, sans scaphandre spatial.

Ensuite, une nef effectua le même trajet. Puis ce fut un autre engin, sphéroïde celui-là. Il grossit, vint en premier plan, et à un hublot on reconnut le visage de Ken.

Puis il y eut la Terre et la planète inconnue, située dans un fourmillement d'étoiles que Ken ne pouvait déterminer. Et entre les deux astres un long trait lumineux, venant depuis la Terre, se manifesta.

Plus rien. Et on se pencha vers Ken.

Il avait compris. Ce que ces gens voulaient savoir, c'était comment il avait pu aborder leur monde.

Or, comme de toute évidence ils étaient précisément en train de préparer une expédition contre la Terre (expédition que Ken avait maintenant toutes les raisons du monde de ne pas estimer pacifique), ils doutaient tout naturellement de ce Terrien parachuté chez eux et voulaient à tout prix être renseignés sur le procédé utilisé.

— J'ai dû franchir des années-lumière dont je ne puis connaître le nombre... et ils se demandent comment ! Et moi donc !

Parler du cosmoscaphe ? Ken s'en gardait bien... du moins c'était son intention parce que, justement, il lui suffit de l'évoquer pour voir apparaître sur l'écran ce bloc monolithique, du moins en apparence, avec ses huit pans coupés.

Tous se tournèrent de ce côté, observèrent, mais déjà l'image avait disparu, Ken cherchant de nouveau à noyer sa propre pensée pour ne pas en laisser filtrer le reflet.

Il tenta, une fois encore, la farce lubrique et s'empara en pensée de la femme brune, commença à la dévêtir...

Cette fois, elle se reconnut, hurla, jeta des ordres d'une voix brève.

Tous foncèrent sur Ken et il fut maîtrisé par les guerriers. Un des assesseurs passait maintenant des gants, ou plutôt des sortes de moufles énormes.

Ainsi équipé, il revint vers Ken. Son visage était nettement menaçant et la femme brune continuait à dévider un chapelet de phrases dont le ton indiquait avec netteté la colère qui l'animait.

Ken vit l'homme se pencher sur le coffret, en extirper le Laakki qui se mit à se débattre et revint vers le prisonnier.

Ce dernier était glacé d'épouvante. Araignée ? Crabe ? Pieuvre ? Tout cela à la fois, avec de plus un potentiel électrique de gymnote, voilà avec quoi on allait le mettre en contact, de quelle bête immonde il subirait le baiser.

Il se débattit, hurla, éructa, cracha sur ses geôliers. On lui montra l'écran et lui, exaspéré, vociférait :

— Bande d'abrutis ! Mais je ne sais rien !... Mais je n'y connais rien, moi, à la stratégie spatiale !... Est-ce que je suis amiral de la flotte ? Et le cosmoscaphé ?... Si je savais seulement comment il fonctionne, le bidule à Arton !!!... Cette connerie de machine !... Je suis venu je ne sais comment ! Je ne... Aââââh !

L'impitoyable personnage, tenant le Laakki entre ses mains dûment protégées par les moufles vraisemblablement conçues spécialement à pareil usage, avançait lentement vers Ken, Ken maintenu par deux guerriers, Ken qui voyait avec autant de terreur que de dégoût l'abominable bête se rapprocher de sa poitrine nue.

La femme brune était toute proche.

Ken lut dans ses yeux une haine féroce. Il avait tout pour lui déplaire. Sans doute, ces ennemis jusque-là parfaitement inconnus de la Terre devaient-ils le considérer comme un espion. Mais elle, par surcroît, pouvait-elle lui pardonner les petites plaisanteries qu'il s'était permises à son égard dans le seul but d'essayer de brouiller le film de ses propres pensées ?

Elle eut un geste impérieux, désignant l'écran. Le dernier geste de menace avant l'exécution, c'était indéniable.

Et que dire ? Il eut, brièvement, la tentation de raconter n'importe quoi mais ce faisant, pensa aussi que ce serait quelque chose qui ressemblerait à une trahison vis-à-vis de ses coplanétristes, si tranquilles, et à cent mille années-lumière de supposer qu'une planète quelconque envisageât de les investir.

Alors il recommença à protester avec fureur :

— Mais qu'est-ce que vous voulez que je vous dise !... Tas de cons que vous êtes ! Puisque je ne sais rien... rien... rien...

Les mots se changèrent encore une fois en hurlement. Mais parce que l'inquisiteur, perdant patience, venait de lui appliquer le Laakkis sur les pectoraux.

Ken s'étrangla, submergé d'épouvante et de dégoût.

Le contact était glacé, gluant, hideux. Il sentait les pattes, analogues à celles des crustacés, qui déchiraient sa chair. Et, tout de suite, l'animal entra en transes. Il irradiait cette lueur bleue déjà remarquée par Ken, lequel sentait en lui le picotement caractéristique de l'électrisation, comme sur la plage quand la harde des Laakkis l'avait attaqué.

— Au secours !... Au secours !...

Le mot montait d'instinct à ses lèvres. Il y eut un certain mouvement parmi les questionneurs. Ils se montraient l'écran où des lettres apparaissaient.

Des lettres qui, sans doute, étaient pour eux indéchiffrables, jusqu'à nouvel avis.

Ken, se débattant toujours, horrifié de sentir sur lui le poids du petit monstre, aperçut l'écran et vit s'y inscrire : S...O...S...

Il comprit. Le message désespéré émanait de lui. Il se personnalisait par la lettre « K » presque aussitôt.

Pouvait-il supposer qu'à une incommensurable distance, Arton, Gilda et Pince Vent venaient de le capter sur le miroir d'univers du cosmoscaphe ?

Mais le potentiel électrique augmentait d'intensité. Ken sentait ses membres irradiés de cette énergie qui s'emparait de lui. Le contact direct était atroce et il devina que ce vampire d'un genre inédit devait agir ainsi pour s'emparer d'une proie : la neutraliser petit à petit par cette singulière utilisation de l'électrolyse qui transformait l'adversaire et le mettait à sa merci.

Et il y avait ce poids qui l'étouffait, ces pattes horribles qui déchiquetaient son épiderme, et sans arrêt les ondes de l'influx électrique qui paraissaient s'épandre en lui, le changeant petit à petit en un être totalement différent, livré dans un corps transformé aux sévices de ses ennemis.

Il hurla une dernière fois. Il était au supplice, piqueté de millions d'aiguilles, sentant qu'il était en voie de mutation, pour devenir... quoi ?

Et puis il n'y eut plus rien.

Ni monstre, ni coffret, ni homme ganté, ni guerriers, ni femme brune.

Ni écran, ni appareils, ni grande salle.

Ni planète autre.
Ken roulait sur le sol du cosmoscaphe.

Ken achevait son récit.

Appuyé contre l'épaule de Gilda, qui tenait encore le verre avec lequel on lui avait fait avaler le whisky promis avant l'expérience insolite, le jeune homme, haletant, encore sous le coup de ses émotions, relatait, faisant effort pour classer ses souvenirs, les détails de l'ahurissante aventure.

Gilda écoutait, silencieuse, les yeux brillants. Pince Vent, encore qu'il eût une grande confiance en la science de son patron, devait se demander ce qu'il y avait de réel dans tout cela, et si vraiment le cosmoscaphe était susceptible de permettre de telles lancées interspatiales.

Arton se grattait le menton, hochait la tête par instants. Des mouvements frénétiques, ses tics habituels, l'agitaient à certains moments. Mais lui non plus ne disait rien.

Enfin, Ken crut avoir achevé.

La phrase tomba, comme un verdict, de la bouche du physicien :

— Je suis satisfait. Les métachyons ont emporté l'esprit de notre ami Kenneth Erwin jusqu'en un monde inconnaissable. Peut-être dans un univers parallèle...

— Parallèle !

Ken protestait avec fureur :

— Mais c'était bien réel, bien tangible. J'ai vécu cela, Arton, crois-moi... Tu me crois, Gilda ? Et toi, Pince Vent ?

— Oui, oui, firent-ils avec ensemble.

Arton eut un geste qui était peut-être négatif :

— N'affirmons rien. Je ne puis encore mesurer les possibilités de mon cosmoscaphe... Déplacement intégral de l'homme ? Ou seulement voyage d'un... comment dirais-je ?... d'un psychonaute... Toujours est-il que je ne crois pas une seconde que la Terre soit en péril... Si vous m'en croyez, Ken a voyagé en pensée, et en pensée seulement...

Ken commençait à s'agiter. Gilda le fit taire d'une pression de main et d'un clin d'œil. Mieux valait laisser bavarder le savant dépassé par son œuvre :

— Comment savoir ?... Les métachyons (ce sera ma gloire de les avoir découverts et non seulement découverts : démontrés) translatent l'homme, c'est un fait. Mais ils vont, par définition, plus vite que la lumière puisqu'ils dépassent les déjà classiques tachyons, et aussi plus vite que la pensée. Ken s'est donc en quelque sorte dépassé lui-

même...

— Dis tout de suite que je suis dingue !

— Laisse-moi parler ! Tu n'es qu'un profane et...

— Mais c'est moi qui ai fait le voyage !

— Tu l'as peut-être cru !

— J'aurais voulu te voir à ma place !

— J'espère bien voyager, moi aussi, en tant que psychonaute... un peu plus tard !

— Quand tu auras la certitude que c'est sans danger ! ricana Kenneth, furieux.

Gilda eut la bonne grâce de le faire taire en lui faisant ingurgiter une gorgée de Cutty Sark :

— Illusion sans doute, Ken... Tu as imaginé ce monde, d'après les mystères profonds de ta mémoire. Depuis toujours, les humains de la Terre ont considéré l'étranger en tant qu'ennemi. Une invasion interplanétaire, pour eux, c'est une guerre colonialiste, un investissement, l'asservissement de toute une humanité. Ils ne croient jamais à des amis de l'espace, à des frères cosmiques... Tu es tombé dans ce travers et tu as fabriqué de toutes pièces, d'après je ne sais quels vieux romans de science-fiction écrits par ordinateur, cette abracadabrante histoire de planétaires inconnus cherchant à s'emparer de notre vieille Terre !...

Ken hoquetait de fureur :

— Belle explication ! Rationaliste à la manque ! Savant qui ne connaît même pas les limites de son invention !... Quand vous m'avez ramassé, j'étais... comment ? Je veux dire... habillé normalement ?

— Un peu débraillé, il faut le dire, dit Gilda.

— Alors... vous n'avez pas vu... Je dois avoir des traces... Cela me fait encore mal entre les tétons...

D'un geste brusque, il arrachait veste et chemise, exactement comme cela avait été pratiqué par les inconnus du voyage dans le cosmoscaphe.

Gilda jeta un cri. Pince Vent devint blême et Arton s'agita comme un pantin épileptique.

La poitrine de Ken était marquée. Ecchymoses, vagues traces de brûlure, petites perles de sang.

La signature du Laakki.

— Alors, gronda Ken, tu doutes encore, cette fois ?

CHAPITRE VIII

Il y avait de l'orage dans l'air. Gilda s'affairait à panser les plaies de Ken, aidée de Pince Vent, lequel prenait part le moins possible à la conversation. Mais il était évident qu'il n'en pensait pas moins.

Arton restait près d'eux. Seulement il ne tenait pas en place, ce qui de sa part n'avait rien de surprenant. Il était plus frénétique que jamais et répétait, se frappant le front avec rage :

— Non... c'est le temps... le temps qui ne colle pas... Tout cela ne peut s'être déroulé en si peu de temps... Depuis le moment où le cosmoscaphe s'est mis en route jusqu'à ce que je te rappelle... Non !...

Ken était furieux :

— Je l'admets ! Ce n'est pas possible, puisque vous estimez qu'en tout et pour tout il s'est peut-être écoulé une demi-heure... Moi, c'est une aventure qui s'étend sur plusieurs heures. D'accord ! Mais tu prétends que j'ai rêvé et...

— Je ne dis pas que tu as rêvé. Je dis que tu étais... dans un autre temps, voilà tout... Donc ce n'est pas absolument tangible !

— Mon pauvre Arton, tu ne comprends rien à ta propre invention !

— Je suis un découvreur, un grand inventeur, rugit le physicien. Au début, il est tout à fait normal que je... que je tâtonne...

— Que tu nages !

— Si tu veux !

— Cessez donc de vous asticoter, intervint Gilda. Et toi, Ken, mon chéri, si tu voulais consentir à te tenir tranquille deux minutes...

— Deux minutes de notre temps, murmura Pince Vent entre ses dents, ce qui lui attira un regard fulgurant de la part de son patron.

Ken poussait quelques « äie ». Il grimaça et reprit :

— Parce que, en dépit de ce que Gilda est en train de me faire avec ce brave Pince Vent, tu continues à dire que je n'ai pas vécu tout ça ! Blessures comprises !

Arton pivota sur les talons, revint vers le blessé :

— Il existe, dans tous les hôpitaux psychiatriques, des gens de toute bonne foi qui se prennent pour François d'Assise ou Jeanne d'Arc. Les uns portent les stigmates de la crucifixion... aux paumes parce qu'ils croient (erreur profonde) que Jésus a été cloué ainsi alors qu'il l'a été par la base des mains, les autres exposent des traces de brûlures... Or ils ne sont ni crucifiés, ni brûlés... Ils se contentent de le croire... La psychosomatique explique tout cela !

— Oui, ricana Ken. Comme toutes les sciences. Expliquer, pour les savants, c'est constater et suivre un processus... Mais la raison ? La

raison ?

Arton, écarlate, faillit dire quelque chose, se tut, et reprit sa promenade de fauve encagé.

Il tendit l'oreille parce que Gilda disait :

— En tout cas, Ken nous a envoyé un S.O.S. Et nous l'avons formellement reçu. D'autre part, peut-on oublier qu'AVANT, il y avait déjà eu des appels...

Un silence. Les quatre personnages, perdus dans tout cela, cherchaient à comprendre.

— C'étaient ces gens que Ken a rencontrés, et qui lui ont fait un aussi mauvais sort, prononça Pince Vent.

— Eux... ou d'autres ? fit Arton en haussant les épaules. Le cosmoscaphe est susceptible d'engendrer des métachyons... enfin, disons de les capter, puisque, après tout, nul ne fabrique des particules et que tout est préexistant dans l'univers... Ces métachyons, en tout cas, vont PARTOUT. Alors comment affirmer qu'il s'agit justement du monde où Ken est allé se promener !

— Merci pour la promenade... Ouye ! fit amèrement le pauvre Ken, grimaçant en dépit des précautions de Gilda.

— Mais, observa Gilda, ces gens, dont nous ne savons même pas le nom, ont des intentions concernant notre planète... Rien de surprenant à ce qu'ils aient déjà tenté avec nous un contact, psychique ou autre !

Les trois hommes regardèrent la jeune femme avec intérêt et Ken sourit, tout en disant quelque chose de fort aimable sur la subtilité féminine.

Arton était peu en veine de galanterie, lui :

— Le temps, répétait-il, ce qui agaçait les autres, le temps... tout est là ! Et le temps...

— ... ne colle pas ! lancèrent avec ensemble Gilda, Ken et Pince Vent.

Comme s'il n'avait pas entendu, l'inventeur du cosmoscaphe grinça :

— Un duplex avec eux... Oui. Un voyage virtuel ? Non !

Ken bondit et voulant se relever faillit bousculer Gilda et son infirmier improvisé :

— Tu te fous de moi ! Ils m'ont flanqué un laakki sur le thorax ! C'est du virtuel, ça, ou du psychique ?

Le docteur Arton vint se planter devant lui :

— Laisse-toi donc soigner !... J'admets ta souffrance, mais je viens de t'en donner l'explication, même si pour toi elle ne tient pas debout. Sais-tu que nous avons testé les étincelles jaillissant du miroir ? Or figure-toi qu'elles ne sont qu'apparence. Elles ne brûlent ni n'électrisent ! Vrai, Mademoiselle Gilda ? Vrai, Fernat ?

Là, les deux témoins durent confirmer, en toute bonne foi.

— Je crois donc, reprit Arton qui marquait un point, à une certaine influence de l'esprit humain, de la pensée, sur les métachyons...

— De la télépathie ? ironisa Ken.

— Si tu veux ! Notre cerveau émet des ondes, c'est indéniable. Mais nous ne les connaissons que fort mal. Ce qui expliquerait dans une certaine mesure que, depuis que le cosmoscaph est au point, il a pu être influencé par ceux qui l'ont approché... Fernat et moi par exemple !

— Moi ? s'écria le mécano. Ben ça, alors !

— Pourquoi pas ? Par la suite, alors que, tous les quatre, nous percevions ce qu'il est convenu de considérer comme un appel, un essai de duplex, nous avons influencé l'appareil. Ken, plongé à l'intérieur y est peut-être demeuré corporellement...

Gilda s'écria, avec vivacité :

— Vous avez refusé de vérifier tout de suite !

— Mais je vous ai dit que c'était par prudence ! J'ignorais ce qui se passait et je voulais prendre toute précaution pour la sécurité de Ken...

Le pansement s'achevait.

Ken se leva, remercia Gilda d'un baiser, tapa sur l'épaule de Pince Vent et se rhabilla.

Ce faisant, il vint se planter devant le docteur Arton :

— Est-ce que tu te rends compte que tu ne cesses de te contredire ?

Ce fut encore Gilda qui explosa :

— Alors là, Ken a parfaitement raison. Vous nous avez fait un cours, docteur Arton, alors que, je vous l'ai souligné, ce n'était absolument pas le moment. Et vous m'avez soutenu (Pince Vent peut témoigner là aussi) qu'il s'agissait bien de corpuscules emportant pratiquement TOUTES les particules d'un corps. Ken en la circonstance. Vous avez même précisé « vêtements compris ». Or d'après son récit, il est arrivé dans ce monde habillé comme il l'est à présent. Il s'est déshabillé pour se baigner. Rhabillé quand les guerriers inconnus couraient vers lui et l'ont arraché à la harde des Laakkis. Dans cette sorte de salle de tortures, on a échancré son vêtement pour lui placer la bête hideuse sur la poitrine... Tout cela se passant en imagination ? Ce serait un peu fort !

Arton ouvrait la bouche, sans doute pour dire encore : le temps ! le temps !

Elle ne lui en laissa pas le loisir :

— Pince Vent ! Voulez-vous aller chercher les objets témoins ? La branche et ses feuilles ? Les pierres qui sont venues, le docteur Arton est formel, par le truchement du cosmoscaph !

— Inutile ! trancha Arton. Cela, je le sais, je l'affirme, et Jo Fernat l'atteste. Cela vient d'AILLEURS. Mais ne vous ai-je pas dit aussi qu'en

agissant sur un homme on devait tenir compte de sa nature, si différente du reste de l'univers ?

Il faisait de grands gestes et semblait en chaire, en train de faire un cours :

— Kenneth Erwin, porté en quelque sorte par les métachyons... Plus vite que la lumière, plus vite que la pensée, plus vite que TOI-MÊME. Tu as été, pendant un court laps de temps, EN SUSPENS dans l'univers. Tu nous as dit avoir aperçu l'espace, l'immensité cosmique, l'infini... Un infini où tu touchais. Ainsi, tu as si je puis dire « accroché » un monde. Une de ces planètes que nous ignorons mais que la logique nous permet d'affirmer. Peut-être à l'autre bout de notre Galaxie. Peut-être dans une autre galaxie ou, comme je l'ai déjà préconisé, dans un univers parallèle... Là ton subconscient a fabriqué le reste de l'aventure... Mais en un temps compressé, une sorte de film-digest...

— ... Qui a laissé des traces sur ma peau ! ronchonna Ken.

Il commençait à en avoir assez.

Lui était sûr de son aventure. Il en gardait d'ailleurs le cuisant souvenir sans lequel, il devait se l'avouer, il eût fini par douter de lui-même en face de l'attitude du savant. Mais, comme tous ceux de sa race, Arton, même dépassé par sa propre mécanique, demeurerait d'une évidente mauvaise foi.

Gilda leva son joli petit doigt :

— Je demande la parole !

— Il me semble que vous l'avez déjà prise plusieurs fois, fit aigrement le docteur Arton. Et presque toujours pour me contredire.

— Eh bien, fit-elle avec un sourire suave, j'ai justement une proposition à faire qui pourrait nous mettre d'accord.

— Tu es un ange, dit Ken en l'embrassant. Mais de quoi s'agit-il ?

— Eh bien, dit l'envoyée spéciale de « Télé-Cosmos », si nous allions tout bonnement y faire un tour ?

Une fois encore, elle provoqua un court instant de silence, où les trois hommes devaient réfléchir intensément.

Ensuite, ils voulurent parler tous à la fois. Bien sûr ! Il fallait tenter l'expérience de nouveau. On discuta. Qui devait y aller ? Il faudrait bien qu'un des quatre demeurât là pour faire fonctionner le cosmoscaphe. Ensuite, si on obtenait une certitude, il serait temps d'alerter les autorités de la Terre. Car, après tout Ken était sûr qu'une expédition se préparait, qu'un complot formidable était en gestation.

Pince Vent brûlait d'aller voir, comme il disait. Ken était prêt à y retourner cette fois à condition d'être solidement armé. Arton se débattait, assurant que, jusqu'à nouvel avis, rien ne prouvait qu'on retrouvât les mêmes coordonnées que celles utilisées bien malgré lui par Ken. Et puis, de toute façon, il souhaitait également être du

voyage.

La discussion risquait de dégénérer en dispute, Kenneth Erwin et Arton demeurant l'un et l'autre sur leurs positions initiales, l'un se défendant de n'être qu'un psychonaute, l'autre affirmant que le temps, etc.

Ce qui coupa court à tout ce bavardage, ce fut la sonnerie d'appel du cosmoscaphe qui se remit à tinter.

Ensemble, se bousculant comme des forcenés, ils foncèrent...

CHAPITRE IX

Ils s'étaient précipités. Et à présent, face au cosmoscaphe, tous, même Arton, ils hésitaient.

Ils contemplaient l'énorme masse, si parfaitement conditionnée qu'elle paraissait toujours un bloc monolithique, hermétique, recelant on ne savait quels mystères de ces univers dont elle était en quelque sorte le miroir.

Surtout, ils étaient fascinés par l'oscillographe.

Des étincelles se manifestaient au-dessus de la surface plane. Ils avaient déjà pu le constater, ces étincelles n'existaient virtuellement pas. Elles n'étaient que des images, des illusions. Et peut-être la thèse du psychonaute, défendue par l'inventeur, y trouvait-elle quelque raison de se justifier.

Pourtant, Ken, gardant dans sa chair les cuisants souvenirs de sa randonnée imaginaire ou non, demeurait convaincu de la réalité des communications grâce à la propulsion des métachyons.

Il se pencha le premier sur le miroir. Il vit ces images mouvantes dont il savait à présent qu'elles devaient correspondre à des émanations cérébrales. Par un étrange hasard (mais était-ce bien le hasard ?) les êtres de la planète inconnue utilisaient un procédé, sinon absolument semblable, du moins très apparenté à celui inventé par Arton le Terrien.

Kenneth Erwin cherchait à analyser les visions. Il éructa soudain :

— Regardez !... Mais regardez donc !...

Des formes se précisaient dans le chaos mouvant reflété par le miroir. Gilda et les trois hommes distinguaient des sortes d'appareils, qui se présentèrent bientôt comme des véritables vaisseaux spatiaux.

— Les nefs... Ces nefs avec lesquelles ils veulent envahir la Terre !...

Gilda, qui se séparait rarement de sa caméra en trois D plus un, ne perdait pas l'occasion et filmait, filmait sans relâche, certaine ainsi d'obtenir de ces prestigieux clichés en quatre dimensions, susceptibles d'être observés dans tous les azimuts.

Ken lança vers Arton un regard de triomphe :

— Eh bien, physicien à la manque, diras-tu encore que je rêve ? Et même que je me suis fabriqué moi-même les plaies sur la poitrine ? Mais ça ! ça ! Tu le vois comme je le vois, comme Gilda, comme Pince Vent ! Et ce sont ces nefs-là que j'ai vues évoluer dans le ciel de la planète mystérieuse ! Ce sont ces bougres de navires spatiaux avec lesquels on me faisait passer des tests, on me posait des questions pour

savoir de combien la flotte terrestre disposait d'engins analogues, et je...

Arton desserra les dents soudain et coupa le discours :

— Les métachyons m'échappent encore... Du moins sais-je que leur sensibilité est extrême. Et qu'ils réagissent à l'influx humain. En ce moment, c'est peut-être simplement ton métabolisme qui agit, et qui projette ce que tu as... enfin : ce que tu as précédemment imaginé !

La colère empourpra le visage du jeune homme. Il leva le poing et on put craindre un instant qu'il ne l'aplatît sur la figure d'Arton. Mais il se maîtrisa et baissa le bras, tremblant de fureur.

— On va ouvrir le cosmoscaphe, dit paisiblement Pince Vent.

— Naturellement, dit Gilda sur le même ton, c'est même par là qu'il faut commencer.

Les deux ex-condisciples s'envoyaient mutuellement des regards furibonds, mais Arton n'avait fait aucune objection à la proposition de son assistant. Et le mécano était déjà en train de manœuvrer des commandes qui n'avaient plus guère de secrets pour lui.

— Reculez ! dit seulement Arton.

Le conseil était judicieux. On risquait tout bonnement, à l'ouverture des huit portes, d'être bousculé, voire saisi par le mouvement général, ainsi que cela avait été le cas pour Ken.

Ils étaient angoissés et jusqu'à la dernière seconde se demandèrent ce qu'ils allaient découvrir.

Arton essayait de demeurer en place, mais son grand corps maigre gigotait malgré lui.

Gilda braquait sa caméra. Pince Vent pressa un bouton.

Le monolithe se fissa huit fois et l'intérieur de l'engin apparut, comme lorsqu'ils avaient récupéré Ken.

Quatre cris jaillirent. Surprise. Émerveillement.

Ahurissement. Quelque chose aussi ressemblant à la peur.

Il y avait quelqu'un dans le cosmoscaphe. Un être humain. Une femme.

Ils restèrent figés pendant un très court laps de temps. Ken ricana :

— Si cette créature est tangible, il sera difficile de prétendre que c'est moi qui l'ai fabriquée cérébralement !

Seulement, lui-même était très troublé. La femme, jeune, jolie, brune, était curieusement vêtue. Une combinaison avec cuirasse, comme s'il s'agissait d'une guerrière, ou d'une cosmonaute. Et ce genre de vêtement, une fois encore, celui qui avait voyagé par le cosmoscaphe le reconnaissait. Et les traits de cette fille...

Ils étaient penchés sur elle, ils la relevaient. Elle semblait évanouie, comme Ken à son retour. Ils l'emportèrent hors de la machine, l'étendirent sur un divan, tournoyant, un peu affolés, autour de cette personne qui, il n'y avait aucun doute était bel et bien un être

humanoïde de sexe féminin, et qui venait de cet AILLEURS recherché par Arton, mais dont l'inventeur arrivait à douter lui-même.

Fasciné, Ken se pencha et murmura quelque chose :

— J'ai bien entendu, dit Gilda. Tu as dit : elle lui ressemble ! Tu la connais ?

— Elle, non. Mais c'est le portrait en plus jeune en bien plus joli de cette étrange personne qui paraissait mener l'interrogatoire, là-bas... là où... je me suis retrouvé...

— Celle qui t'a fait torturer, râla Pince Vent. C'est du propre ! Et voilà que ça nous vient jusqu'ici !

Arton frémissait :

— Affolant ! Absolument affolant ! Mais elle vit ! Elle est ! Et... je ne saurais affirmer qu'elle puisse venir de la Terre !

— Oh ! certes non, riposta Ken.

Il expliqua que ce vêtement évoquant le combat spatial semblait être l'uniforme à la mode dans ce monde où on plaçait des monstres sur la poitrine des extra-planétaires.

Alors, au lieu de raisonner, ils la soignèrent. Mais elle ne reprenait pas conscience. Elle paraissait plutôt plongée dans le sommeil qu'évanouie et Arton diagnostiqua une sorte de léthargie.

Pince Vent avait fait remarquer qu'entre-temps le cosmoscaphé était redevenu muet. Aucune clarté n'émanait plus du miroir et la sonnerie avait cessé de tinter.

Ils en conclurent que tout ce tintamarre n'avait été que l'annonce de cette arrivée invraisemblable. Ken s'efforçait d'avoir le triomphe modeste. Arton spéculait peut-être sur la compressibilité du temps et les vertus secrètes des métachyons, mais il s'évertuait, aidé surtout de Gilda, à apporter ses soins à l'inconnue.

Ils eurent presque instinctivement la curiosité de la déshabiller. Elle leur parut très normalement constituée, et la joliesse de ses formes, l'incarnat de sa chair à peine bronzée au visage et aux mains, les seins ciselés, les hanches fines, s'ils n'apportèrent pas aux trois hommes la découverte d'une race inédite, parurent cependant les combler de tout autre façon.

Si bien même que Gilda, après un examen précis des vêtements qui ne présenta aucun objet, aucune arme, rien d'insolite, proposa de la rhabiller promptement.

On se plia à ce conseil, peut-être avec un peu de regret chez l'élément masculin. Mais Gilda commençait à estimer que l'examen avait assez duré.

Pendant deux heures encore ils s'affairèrent autour de l'étrange arrivante.

En vain. Elle dormait. Paisiblement d'ailleurs, et sa respiration demeurait parfaitement régulière. Ainsi, elle offrait un spectacle des

plus agréables. Ken, jeune et galant en dépit de ses attaches avec Gilda, Pince Vent, jeune lui aussi et très porté sur le beau sexe, Arton, en dépit de sa pseudo-mysogynie ne pouvaient demeurer insensibles à son charme.

— Et encore, disait le mécano avec candeur, si on voyait ses yeux !

À tel point que Gilda ne put s'interdire de lui lancer :

— Vous seriez bien déçu, Pince Vent, si elle louchait !

Du temps passait. On finit, après force tergiversations, discussions, émissions d'hypothèses variées, par décider de garder la belle en observation, quitte un peu plus tard à alerter les autorités.

Après tout, Arton était payé par l'État pour surveiller le ciel et signaler tout phénomène insolite. Encore qu'on ne puisse affirmer que cette agréable personne vînt du firmament, il paraissait normal de rendre compte de sa présence.

La nuit venait et elle dormait toujours. Ils décidèrent de la veiller à tour de rôle. Ken, épuisé, qu'on le voulût ou non, par ses étranges aventures, fut envoyé au lit le premier après une collation. Il prendrait le dernier tour de garde, vers l'aube. En attendant, Arton veilla le premier. Puis, vers onze heures du soir il réveilla Pince Vent. Le physicien alla lui aussi se coucher, mais il est possible qu'il ne dormit guère, tiraillé qu'il était entre la conscience d'approcher de la vérité (mais quelle vérité ?) et la crainte de constater que le récit de Ken ne fût que produit de son imagination.

— Mais elle ? se disait-il. Elle ?... Elle est, elle vit...

Le mécano, lui, se posait moins de questions méta-physico-philosophico-spéculatives. Il était chargé de veiller une beauté endormie et il restait là, naïvement extasié, dans une très faible clarté ménagée pour ne pas blesser les regards de celle qui s'éveillerait à un certain moment, du moins l'espérait-on.

Un long moment, ne songeant nullement à dormir lui-même, Pince Vent resta en contemplation devant ce visage à l'ovale bien dessiné, détaillant la bouche fine et charnue, les longs cils ombrant les paupières, les beaux cheveux noirs qui sertissaient si bien ce délicat portrait. Il ne pouvait s'interdire de laisser glisser son regard sur ce corps que les nécessités (?) de l'introspection scientifique l'avaient amené à examiner dans tous les détails.

Il était tellement plongé dans cette sorte de dévotion qu'il ne s'aperçut qu'après un instant du réveil de l'Extra-terrestre.

Le regard noir le brûlait, mais elle lui souriait. Il se rendit compte, sans trop savoir pourquoi, qu'elle devait l'observer depuis un bon moment. Lui, littéralement envoûté, ne comprenait qu'à retardement.

Il eut un mouvement pour se lever, pour appeler. Vivement, elle mit un doigt sur sa bouche, geste qui est éloquent dans toutes les galaxies.

Pince Vent bégaya quelque chose et resta assis, parce qu'elle lui

avait indiqué de le faire.

Et à partir de ce moment, il observa avec autant de plaisir que d'attention le manège de cette fille qu'il ne pouvait s'interdire de trouver exquise, encore qu'elle fût née vraisemblablement à un nombre respectable d'années-lumière de sa propre planète.

Elle lui souriait gentiment. Ni l'un ni l'autre ne cherchait à entamer le dialogue. Un courant d'aménité se créait entre eux. C'était la chose la plus simple du monde. Pince Vent, garçon de la Terre, rencontrait... une fille d'ailleurs, mais une des plus adorables filles qu'il eût jamais vues.

Alors il regardait ce qu'elle faisait, sans comprendre, mais déjà avec une certaine admiration.

Toujours étendue, elle agitait les mains, de jolies mains fines, aux longues phalanges effilées. Elles remuaient, ces phalanges, avec une vélocité qui surprenait l'assistant du docteur Arton. Des mouvements souples, rapides, exécutant dans le vide des mouvements qui demeuraient incompréhensibles pour Pince Vent.

Petit à petit, elle parut absorbée par ce bizarre travail. Elle ne souriait plus et ne paraissait pas se soucier de la présence de celui qui était pour elle l'homme d'une autre planète. Elle paraissait chercher, étudiant certains rythmes, certaines positions des doigts. Elle déplaça ses mains dans l'espace, à plusieurs reprises.

Jo Fernat était hautement intrigué. Mais cela le passionnait tellement qu'il ne songeait plus à ce qui était vraiment sa mission : savoir appeler au plus vite Arton et ses compagnons.

Non ! il ne voyait que ces doigts, ces jolies mains qui paraissaient chercher quelque chose, se livrer dans le vide à des manipulations qui ne correspondaient absolument à rien. Du moins était-ce ce qu'il pouvait supposer.

En fait Pince Vent ne supposait plus grand-chose. Il voyait ces mains, il ne voyait que ces mains et rien d'autre.

Et puis il crut rêver.

Entre les paumes qu'elle avait soudain rapprochées, n'avait-il pas cru entrevoir un petit point lumineux, fugace, aussitôt effacé.

Une étincelle ?

L'idée lui parut saugrenue. Sans doute avait-il rêvé ? Il n'y avait aucune raison valable pour que cela fût. Il était simplement obnubilé par les mouvements vifs, toujours incessants, que cette jolie personne exécutait en permanence.

Mais elle aussi avait paru réagir. Il voyait son beau visage maintenant tendu, exprimant une passion soutenue. Elle recommençait ses arabesques, ses volutes inexplicables, mais avec plus de lenteur, comme si elle pensait toucher au but, comme si elle tentait de capter une chose invisible.

Et cette fois, Pince Vent eut un coup au cœur.

Non, il n'avait pas rêvé, il n'y avait pas d'erreur.

Elle avait rapproché ses deux index, toutefois sans les joindre absolument.

Et il avait vu, à l'extrémité de chaque phalange supérieure, non plus une étincelle, mais deux.

Nées, spontanément, entre ces doigts se rapprochant comme les pôles d'il ne savait quelle mystérieuse installation électrostatique.

À partir de cet instant, la gorge serrée, le mécano assista à l'invraisemblable suite des événements.

Elle agissait comme une personne qui trouve enfin ce qu'elle a longuement cherché. Elle poursuivait son manège, mais avec infiniment plus de prudence, c'était visible. Il semblait qu'autour d'elle il y eût une force, une entité, avec laquelle elle cherchait le contact.

Pince Vent n'était pas particulièrement un as en matière de physique nucléaire, ou de physique tout court. Toutefois, il en revenait à ce qu'il avait pensé un instant plus tôt : cette fille, selon une méthode qui lui échappait totalement, ou au nom d'un métabolisme absolument différent de celui des humanoïdes terrestres, essayait de capter l'électricité ambiante, le fluide statique qui emplit le cosmos tout entier.

Comment cela pouvait-il se faire à partir d'un simple organisme humain, et sans le secours d'aucune machine, sans la moindre antenne, c'est ce qu'il ne se chargeait pas d'expliquer. Il se réservait d'en faire un rapport aussi précis que possible à son éminentissime patron, lequel trouverait sans aucun doute la solution.

En attendant, Pince Vent émerveillé voyait la jeune personne qui poursuivait ses expériences.

Les étincelles n'étaient certes pas illusoires. Elles étaient. Peut-être pas plus virtuelles que celles du miroir d'univers relié au cosmoscaphe, mais enfin il ne pouvait en nier tout au moins la visualité. Elles étaient là, elles se multipliaient à présent entre les mains plus ou moins écartées de la jeune femme d'un autre monde. Colorées en un ravissant arc-en-ciel, elles évoquaient des insectes minuscules, gracieux et vifs, fugaces et sans cesse renaissants. Il voyait des sphères se former, des ovales naître et disparaître, des spirales s'enrouler entre les doigts de l'adroite créature.

Elle le regarda soudain et tendit les mains vers lui.

Les deux paumes à distance constante d'une vingtaine de centimètres. Des mains entre lesquelles Pince Vent voyait maintenant se former une boule brillante, étincelant de mille feux divers, comme un diamant aux facettes innombrables ruisselant d'incroyables prismes.

Cela vint vers lui et il glissa dans l'immobilité sans avoir seulement

cherché à se défendre.

Elle se leva alors, contempla sa victime un instant, avec un indéfinissable sourire.

Pince Vent était étendu au sol. Il n'avait même pas été choqué. Il avait subi la fascination de la sphère étincelante et cela l'avait subitement plongé, sans violence, dans une sorte de paralysie qui n'excluait absolument pas totalement la conscience.

Il était là, incapable d'un mouvement. Il pensait encore, il cherchait à comprendre, mais tout se brouillait en lui.

L'Extra-terrestre paraissait satisfaite. Maintenant, elle devait avoir réalisé ce qu'elle avait tenté pendant un bon moment. Elle s'était levée et continuait à agiter ses doigts, faisant naître sans arrêt de nouvelles formes luminescentes, en milliers, en millions de petites étincelles.

Sans plus se préoccuper de Pince Vent, elle marcha d'abord vers la chambre du docteur Arton.

Celui-ci, bien sûr, ne dormait pas. Penché sur un cahier, il jetait des notes, faisait et refaisait des calculs, se levait, marchait de long en large, revenait à sa table et recommençait. Il cherchait, il voulait comprendre le mystère des métachyons. Il avait nié lui-même la performance de Kenneth Erwin, mais la venue de l'étrangère avait tout remis en question.

Il la vit.

Elle venait vers lui, le sourire aux lèvres, lui offrant, en un geste étonnamment gracieux, une sorte de joyau mouvant, oscillant, fluctuant, qui était la plus belle des gemmes, faite d'un million d'impalpables diamants.

Elle se retira un instant après, laissant un Arton étendu, le nez sur ses calculs, incapable du moindre mouvement, un Arton plus étonné que déçu, Arton qui, dans son désarroi et son atroce impression d'impuissance, cherchait encore à comprendre ce qui se passait quand on jouait trop avec les métachyons.

L'inconnue marchait maintenant vers la chambre où Ken et Gilda reposaient.

Ken et Gilda nus, sur le lit. Ken et Gilda, eux aussi incapables de dormir en dépit de l'épuisement bien naturel du garçon. Il avait retrouvé au contact de sa belle amie ses forces défaillantes et lui avait prouvé qu'un séjour « ailleurs » n'avait pas tellement entamé sa fougue habituelle.

Ils reposaient, enlacés, mais n'avaient pas trouvé le sommeil et ils chuchotaient, eux aussi passionnés par l'étrange aventure, eux aussi bouleversés par l'énigme du cosmoscaphe.

Ils virent soudain la créature d'au-delà de l'univers se dresser devant leur couche.

Elle était charmante, vue ainsi, et ne semblait nullement s'offusquer

de leur tenue, de leur attitude. Après tout, n'était-ce point elle qui violait leur intimité, et eût plutôt à rougir ?

Ils virent l'offrande de la sphère brillantine, jetant ses myriades de feux.

Ils restèrent là, toujours aux bras l'un de l'autre, incapables de bouger.

Elle les contempla un moment, une flamme dans ses beaux yeux sombres, qui rappelaient mais avec infiniment plus de grâce ceux de la créature qui avait interrogé Ken avant de le faire torturer.

L'étrangère quitta alors la chambre et revint vers le laboratoire. Tout lui semblait familier dans l'observatoire. Elle n'hésitait jamais. Elle se dirigea vers le cosmoscaphe.

Là, elle manipula des commandes, avec la maîtrise de quelqu'un qui s'y connaît parfaitement. Il n'y avait plus d'étincelles mouvantes entre ses mains. De ce côté elle avait terminé.

Mais elle agissait sur les commandes. Sans tâtonnements elle provoqua l'ouverture de l'énorme bloc, se reculant un peu pour éviter le rude contact des portes.

Six hommes sortirent alors du cosmoscaphe.

Six personnages portant la combinaison-cuirasse décrite par Ken, costume mi-guerrier mi-spatial qui les faisait ressembler, avait dit le jeune homme, à des Romains antiques ayant frété un astronef.

Ils s'inclinèrent devant la jeune femme. Elle parla, dans cette langue que Ken avait pu percevoir lors de sa fantastique randonnée. Elle donna sans doute de précises indications, car ils n'hésitèrent pas.

Ils s'affairèrent, dans les diverses pièces de l'observatoire. Ils transportèrent d'abord Pince Vent, puis le docteur Arton. Ensuite Ken et Gilda, toujours parfaitement nus et incapables de se défendre.

Les quatre Terriens passèrent dans le cosmoscaphe. La jeune femme restait là et faisait fonctionner la machine. Le couple partit, après Arton et Pince Vent, eux-mêmes flanqués chacun de trois guerriers.

Elle resta seule dans l'observatoire.

Elle chercha un long moment dans la chambre d'Arton, rafla de nombreux papiers, des documents, des diapositives, des films. Puis, près du lit des deux amants, elle s'intéressa à la caméra de Gilda et la passa en bandoulière, en souriant de cet appareil qu'elle ne devait pas connaître.

De retour près du cosmoscaphe elle allait y pénétrer à son tour, mais elle se ravisa.

Elle se dirigea vers une baie vitrée donnant sur les Alpes, dominant les vallées, ouvrant sur le ciel merveilleusement constellé.

Penchée vers le vide, elle sentit monter vers elle toutes les senteurs de la montagne. C'était grisant, cet air tiède où flottaient le romarin, le thym, la lavande, les mille et une fleurs de ce pays adorable, dans le

majestueux décor nocturne.

Longuement, elle regarda cette planète, dont la beauté devait la bouleverser.

Puis, comme à regret, elle se dirigea vers la machine qui recelait le mystère des métachyons translateurs.

Un instant après, il n'y eut plus personne, Terrestres ou Extra-terrestres, dans l'observatoire du docteur Arton.

DEUXIÈME PARTIE

SOUS LES TROIS SOLEILS

CHAPITRE PREMIER

Pince Vent leva le nez, étira un bras, grimaça parce qu'il se sentait moulu, courbaturé. Il se retrouvait à plat ventre sur une surface rude, probablement à même un terrain tourmenté et caillouteux.

Il y voyait fort mal, et un brouillard, autour de lui, estompait toutes les choses.

Pince Vent grogna, essaya de se frotter le nez. Il commençait à avoir l'impression que c'était la sensation de froid qui l'avait réveillé. Ce brouillard...

Une nappe humide, molle, qui pesait partout et estompait le paysage.

Le mécano se mit péniblement debout. Il se prit la tête à deux mains :

— Mais qu'est-ce... ?... qu'est-ce que... qui... qui m'est arrivé ?

Il pivota soudain sur ses talons. Le sol était dur, creusé un peu partout et la brume ambiante le rendait humide et glissant :

— Et d'abord... mais comment suis-je venu ici ? Et puis... ici, qu'est-ce que c'est ?

Des traînées brumeuses flottaient, comme de grands fantômes mornes. Pas moyen de voir où on était.

Pince Vent fit quelques pas et c'est alors qu'il aperçut quelqu'un.

Il est inutile de tenter de décrire le son qui jaillit alors de sa gorge contractée. Hurllement étranglé, gloussement de fureur, éructation indignée. Tout cela à la fois sans doute.

Un homme se relevait, un peu plus loin. Un homme qu'il distinguait de façon assez relative, dans cette brume à couper au couteau. Mais un homme qui, de toute évidence, s'était retrouvé, comme Jo Fernat, le nez au sol dans ce décor indéfinissable, en un lieu inconnu.

Et cet individu portait un costume qu'on est peu accoutumé à rencontrer sur la planète Terre, en cette fin du XX^e siècle. Un costume qui rappelait ces Anciens dont Pince Vent avait souvent vu les représentations dans les manuels, les musées, voire en télécolorelief. Un Ancien mâtiné de cosmonaute.

Alors tout s'éclaira, les voiles de son esprit se déchirèrent et Pince Vent, soudain furieux, se précipita sur ce personnage qui paraissait seulement reprendre ses esprits :

— Salaud !... Triple salopard !... Tu vas voir !...

Le guerrier-cosmonaute parut surpris par l'attaque, mais il était solide et sans doute quelque peu rompu aux sports de combat, car il réagit vivement, et avec assez de vigueur pour expédier Pince Vent de

nouveau au tapis, euphémisme pour désigner ce terrain sans douceur, sur lequel le mécano s'étala.

Il faut dire que cette fois il ne fut pas long à se retrouver debout et, avec un beau sens de la continuité dans l'idée, il se prépara de nouveau à attaquer cet adversaire encore qu'il parût plus fort que lui.

L'étrange bonhomme, il le reconnaissait maintenant, il l'avait vu dans l'observatoire alors que, paralysé par les manigances de la jolie fille brune, incapable de bouger, il avait assisté au rapt d'Arton et du couple Gilda-Ken.

Ensuite... il se rappelait avoir été transporté dans le cosmoscaphe. Et là tout s'arrêtait.

Du moins quant aux souvenirs terrestres. Parce qu'il avait l'impression, une impression qui ressemblait à celle éprouvée au sortir d'un rêve, d'une, randonnée vertigineuse à travers des myriades d'étoiles. Une sensation de libération corporelle, d'euphorie, d'évasion à l'échelle cosmique.

Et voilà qu'il se retrouvait...

L'homme à la cuirasse l'attendait, sans avoir en apparence velléité d'attaquer le premier. Il faisait face, conscient sans doute de sa supériorité physique, devant ce petit mécano de la Terre.

Pince Vent grinçait des dents. Le vertige le prenait. Il se demandait si...

Mais non ! Non ! Il ne voulait pas croire cela ! C'était fou, c'était de la pure démente. Il n'avait pas été transporté...

Alors une idée lui vint. Il leva la tête. Il chercha.

Et il vit.

La brume était épaisse, mais c'était sans doute, en ce monde inconnu, le grand jour.

Qui dit jour dit soleil. Pince Vent cherchait le soleil.

Le ?... Ou « les » ?

Il vit un soleil. Apparent comme tout soleil de brume. Tache luminescente aux contours vagues, noyés par les écharpes déchiquetées et mouvantes qui évoluent capricieusement au gré du moindre vent.

Mais ce flambeau funèbre n'était pas, ne pouvait pas être le seul pour permettre malgré tout une clarté semblable, si relative fût-elle.

Pince Vent claquait des dents. Il en avait oublié le gigantesque combattant qui se tenait à quelques pas de lui et, présentement, semblait tout bonnement partager son curieux sort.

Il cherchait un autre soleil. Il le trouva.

Les jambes molles, ruisselant soudain d'une sueur glacée devant une telle découverte, il chercha encore, avançant en titubant sous l'œil morne mais méfiant de son bizarre compagnon.

Le troisième soleil n'était qu'une vague étoile voilée, sur l'horizon,

mais il était là.

— Le compte y est ! râla Pince Vent. Mais alors... mais alors...

Il regarda le guerrier. Non plus avec autant d'hostilité. Il n'avait même plus envie de se battre. Il était perdu, enlisé dans une réalité totalement effarante :

— Alors... je suis... Nous sommes arrivés... comme Ken... comme Ken... sous les trois soleils...

Il évoqua le récit de son ami : ce monde fantastique, les Laakkis, la terrible femme brune, les questionneurs, tout ce que Ken avait décrit, attestant la véracité de son récit par les atteintes de sa chair.

Pince Vent tenta de reprendre sa respiration. Il était abasourdi et il se posait un millier de questions.

Les autres ? Où étaient les autres ?

Ken ? Gilda ? Arton ? Et l'étrangère, celle qui les avait si bien trahis, en se glissant (Dieu savait comment !) dans le cosmoscaphe, puis en captant l'électricité ambiante pour les foudroyer à sa façon ?

Et les autres guerriers ? Dans son immobilité forcée Pince Vent, demeurant lucide malgré tout, pensait en avoir compté six. Où étaient les cinq manquants ?

Le guerrier lui fit signe de le suivre. Il montra les soleils, fit quelques gestes, et Pince Vent finit par comprendre que l'homme, se retrouvant malgré tout chez lui, devait se baser sur la position des trois astres pour s'orienter et prendre une direction précise.

« Trois soleils, pensa Pince Vent, c'est en effet pratique... Pas besoin de boussole... Mais où va-t-il m'emmener ? »

L'hostilité, entre eux, était tombée. La stupéfaction de Pince Vent et l'effarement qui le gagnaient, en avaient eu promptement raison et l'autre, placide dans sa puissance de colosse, se contentait de lui faire comprendre qu'il n'avait qu'à lui emboîter le pas.

Ce qu'il fit.

La promenade était bizarre. Le terrain était tellement accidenté, parsemé çà et là d'énormes rocs, crevassé de larges lézardes, semé de fondrières, que le mécano commença à se demander s'il ne se trouvait pas sur une montagne, ou tout au moins une colline assez sauvage.

Le brouillard, toujours dense, interdisait de juger l'ensemble du décor, et on ne voyait que les taches pâles des trois soleils dont la lumière se délayait littéralement pour engendrer cette clarté mélancolique qui régnait.

Soudain, le guide s'arrêta, parut prêter l'oreille.

Pince Vent, d'instinct, l'imita. Il devenait affreusement passif, tant il se sentait désemparé, dépassé par l'événement. Se retrouver sur une autre planète...

Parce qu'il n'en pouvait douter : le cosmoscaphe l'avait bel et bien expédié, avec un de ses ravisseurs, dans ce monde précédemment

visité par Kenneth Erwin.

Que guettait donc l'homme ? Pince Vent perçut bientôt une sorte de crépitement confus. Qui dit crépitement suppose feu, étincelles. Des étincelles ? Cela rappelait au mécano un souvenir récent et il revoyait la séduisante créature qui paraissait s'amuser fort en les faisant jaillir entre ses doigts. S'amuser d'autant plus qu'elle se préparait à jouer le pire des tours aux occupants de l'observatoire des Alpes.

Les Alpes ? Elles étaient loin maintenant. Si loin que Pince Vent, les jambes molles, se disait qu'il ne respirerait pas de sitôt l'odeur du romarin et celle de la lavande.

Mais le guerrier semblait inquiet. Il repartit, changeant brusquement d'orientation. Il était évident qu'il ne tenait pas à se diriger dans la direction d'où venait ce bruit d'étincelles. Un danger ? De quelle nature ? Tout était désormais énigme pour Pince Vent.

Et il se disait que les autochtones étaient gens très capables de livrer leurs visiteurs, attendus ou non, aux caresses d'un agrément discutable de ces Laakkis dont Ken avait fait un si terrible portrait.

S'évader ? Cela ne correspondait à rien. Tenter de mettre quelque distance entre cet individu et lui-même ? Et puis après ? Il était perdu dans un univers ignoré, en pleine brume par surcroît sur un terrain déchiqueté et hostile, et encore tout portait à croire que ce crépitement mystérieux indiquait quelque péril qu'il fallait éviter à tout prix.

Pince Vent se sentait dans la situation d'un enfant qui ne peut plus réagir, auquel toute initiative est interdite. Perdu... perdu au sens le plus total du mot !

Il suivait donc le guerrier lorsqu'une fois encore il le vit s'arrêter et cette fois, regarder en l'air.

Pince Vent pensa tout d'abord, très vite, qu'il cherchait la situation des trois soleils pour retrouver sa route, d'autant qu'il venait de la modifier. Mais c'était bien autre chose et le mécano se sentit hautement intrigué. Inquiet aussi d'ailleurs, en raison de l'apparition qui se manifestait.

Dans la brume il voyait une silhouette, humaine incontestablement. Mais celle d'un géant, d'un colosse qui pouvait bien mesurer presque cinq mètres. Une forme d'homme, avançant lentement, comme si ce monstre cherchait son chemin.

Pince Vent évoqua des souvenirs de contes de fées lus dans son enfance et revus parfois en télécolorelief. Non ! Encore une absurdité ! Les géants de cette envergure n'existent que dans l'imagination des poètes, et encore, des plus farfelus. Ce n'était pas, ça ne pouvait pas exister, même sur une autre planète. Et d'abord les habitants de ce monde, il les connaissait. Il avait pu admirer l'anatomie intégrale d'un de ses plus jolis spécimens, d'un sexe estimé dans toutes les galaxies.

Et il y avait eu les six envahisseurs. Il y en avait encore un près de lui, qu'il reconnaissait parfaitement...

L'homme, d'ailleurs, semblait relativement inquiet. Il observait le géant, dont on ne pouvait distinguer les traits. En fait, Pince Vent remarqua qu'on en voyait seulement les contours, une ombre gigantesque, un homme-montagne, avançant vers eux mais totalement masqué par la nuée qui interdisait de le détailler plus avant.

Ce qui ahurit totalement le mécano, à un certain moment, ce fut qu'il se demanda si cette silhouette ne lui était pas familière, s'il ne reconnaissait pas en elle les lignes d'un personnage bien connu.

— Mais je suis cinglé ! Totalement siphonné !... Ah ! non ! je sais bien que j'ai dû changer d'univers... Il est vrai que j'y ai peut-être laissé ma raison... enfin, ça ne serait pas possible...

L'ombre fantastique approchait. Elle semblait dominer les deux hommes, deux hommes de mondes bien différents, mais humanoïdes intégraux l'un et l'autre.

Pince Vent hurla. Il ne savait trop pourquoi. De terreur, peut-être...

Alors, l'extraordinaire se produisit. Quelqu'un cria à son tour.

Non pas n'importe comment. Ce quelqu'un prononçait des mots, des noms plus précisément, et sa voix s'étouffait bizarrement dans le brouillard, encore que Pince Vent puisse distinguer les syllabes :

— Gilda !... Arton !... PINCE VENT !

Pince Vent ! On l'avait appelé, lui, Jo Fernat dit Pince Vent.

Le monstre titanesque (lui, c'était lui qui venait de crier) l'appelait, et cela à combien d'années-lumière de la Terre ?

Alors il crut comprendre, fit un rapprochement foudroyant avec l'apparence de cette silhouette colossale, et hurla :

— Pince Vent !... Ici, Pince Vent ! Je suis là !... Qui m'appelle ?

Le guerrier le regarda d'un air abruti. Pince Vent, sous une impulsion subite fonçait en avant, trébuchait contre un roc, s'enfonçait dans un trou, tombait, se relevait, appelait encore...

La silhouette monstrueuse s'effaça, disparut. Un rideau de brume se déchira.

Pince Vent tomba dans les bras de Kenneth Erwin.

CHAPITRE II

Sous l'œil un peu bovin du guerrier, les deux gars donnaient libre cours à une joie délirante.

Ils riaient et ils pleuraient à la fois, tout en s'envoyant sur les épaules et les joues de grandes tapes amicales, parlant tous les deux, bégayant sous le coup de l'émotion.

Parce que, l'un et l'autre ils avaient connu l'horreur de croire pendant un moment qu'ils se retrouvaient, seul chacun, dans ce monde mystérieux et redoutable, loin de la Terre, loin de tout.

Et c'était mieux encore que deux naufragés sur une île déserte, c'était deux Terriens à l'autre bout de la Galaxie, plus loin peut-être...

Ces retrouvailles changeaient beaucoup de choses, non pas sans doute sur le plan de la situation, mais sur celui du moral. C'est bien autre chose que d'être deux, quand on est perdus dans l'univers.

Cependant, presque aussitôt, Pince Vent reprenait le sens des réalités. Et c'est encore mi-riant, mi-stupéfait, qu'il s'exclamait :

— Mais... mais... tu es à poil !

Ken rit à son tour :

— Mon vieux... figure-toi que j'ai été kidnappé... avec Gilda... Et nous étions au plume tous les deux...

— Oui... j'y suis... Je me rappelle... Ah ! les salauds !...

Et tout de suite, le bon cœur du mécano reprenait le dessus :

— Tu dois geler ! Il ne fait pas tellement chaud ! Attends !

Il enlevait sa veste, la jetait sur les épaules de Ken, ému du geste. Et l'assistant du docteur Arton continuait :

— Tu es toujours aussi indécent...

— Eh bien ! Pince Vent ! Qu'est-ce que tu fais ?

Bravement, le mécano ôtait son pantalon, le tendait à Ken :

— Couvre-toi...

— Mais c'est toi qui...

— J'ai mes sous-vêtements ! ça me suffira !

Finalement, ils firent assaut de générosité et on en vint à un moyen terme : Ken enfila le pantalon et demeura torse nu, alors que Pince Vent, en slip, reprenait la veste.

Le tout avec le guerrier planétaire pour témoin. Les notions de pudeur étaient peut-être différentes pour sa race, mais il ne semblait pas comprendre, encore que tout cela eût surtout pour base un esprit fraternel qui lui échappait peut-être.

Il faut dire que les deux garçons s'étaient jusque-là fort peu préoccupés de lui. Malgré tout, ils ne pouvaient oublier qu'il faisait

partie de ce commando introduit dans l'observatoire (et exactement sur la planète Terre) par l'astuce d'une ravissante mais dangereuse créature.

Sa passivité actuelle, cependant, les rassurait quelque peu. Il semblait toujours anxieux, tendait l'oreille, semblant un gibier cherchant à éventer le chasseur.

Ken et Jo discutaient. Le mécano expliquait l'apparition du monstrueux géant, dans lequel il avait cru reconnaître la silhouette de Ken, et ce dernier s'exclamait alors :

— Je comprends, dans ce cas... Parce que moi aussi, figure-toi, j'ai vu des titans... J'en ai même vu deux, dans ce brouillard invraisemblable... Et je me rends compte maintenant... L'un, mais c'était ce type, dont l'uniforme me rappelle de cuisants souvenirs (il portait instinctivement la main à sa poitrine torturée par le Laakki) quant à l'autre...

Il s'esclaffa et tapa jovialement sur les deux joues de Pince Vent :

— ... l'autre ! mais c'était toi, mon vieux Pince Vent !...

— Alors ? Comment expliques-tu... ? Déformation dans la brume ?

— Oui... Ou peut-être un certain phénomène de ce monde, et qui nous échappe. Il est possible que ce climat que nous ne connaissons pas puisse engendrer des mirages d'un genre spécial... Ici, ce n'est pas le soleil...

— À moins que ce ne soient les trois ?

— Tu as raison ! reconnut Ken. D'ailleurs, ce fut une de mes premières constatations, dès que j'ai repris connaissance. Trois soleils ! Encore que l'ambiance soit très différente de ce que j'ai observé à mon premier voyage... si je puis dire que ce soit un voyage... j'ai eu la certitude immédiate que je me trouvais bien sur la même planète...

— Ou tout au moins sur une planète du même système !

— Juste raisonnement, maître Pince Vent. Toutefois, cet individu porte bien le costume de mes premiers tortionnaires...

— Il a pu être précipité ici en même temps que nous, disons : par erreur ! Par hasard ! Cette translation interplanétaire, et même interstellaire, peut donner des surprises... Où est Gilda Moor ? Où est mon patron ? Sans compter les autres membres du commando !

Ken se rembrunit. La disparition de Gilda, pardessus tout, l'affectait cruellement.

Ils firent le point de leur mieux. L'attitude du colossal guerrier semblait cependant prouver qu'il n'était pas absolument dépaycé. Il devait se trouver dans son monde natal. Et il redoutait un danger proche. Mais lequel ?

En attendant, il se tenait à l'écart. Il semblait toujours soucieux et à plusieurs reprises il avait fait signe aux deux jeunes hommes de le suivre. Mais eux, présentement, cherchaient à classer leurs idées, à

bénéficier de leurs observations.

— Ce gars-là veut nous emmener avec lui... Il est membre d'un commando qui avait mission de nous amener sur ce monde. Il veut aller jusqu'au bout, même seul.

Le guerrier venait vers eux. Cette fois, il semblait plus impérieux.

Conscient sans doute de sa force musculaire qui devait être exceptionnelle, il paraissait décidé à les astreindre à le suivre, encore qu'à eux deux Ken et Pince Vent représentaient une force non négligeable.

Le pugilat n'eut cependant pas lieu parce qu'à cet instant les crépitements déjà perçus peu de temps auparavant recommencèrent, cette fois avec une intensité infiniment plus grande.

Ils virent nettement se décomposer le visage de l'autochtone. Ils auraient donné cher pour comprendre ce qui se passait, et ce qui l'effrayait tellement en dépit de sa carrure. Mais un peu de vent passa, la brume commença à se déchirer et, au-dessus d'eux, ils distinguèrent un peu de bleu-vert. Le ciel. Deux soleils sur les trois, assez haut vers le zénith, répandirent une clarté qui ne cessa alors de grandir, et le paysage commença à se dévoiler sous les yeux des deux Terriens.

Ainsi que Pince Vent l'avait pressenti dès son réveil, impression qui avait été également celle de Kenneth Erwin, ils se trouvaient en un lieu montagneux assez élevé. Autour, on commençait à distinguer des pics, des rocs gigantesques, des vallées abruptes. La chaîne devait être assez vaste et s'étendait loin sur l'horizon. Des monts d'ailleurs désolés, arides, au relief terriblement tourmenté.

Partout, la brume s'effaçait. Sans doute tombait-elle en bruine sur les profondeurs. Ken et Pince Vent commençaient d'ailleurs à recevoir des gouttelettes, mais ce phénomène très naturel avait l'avantage de leur montrer le monde où ils étaient venu échouer.

Des montagnes plus ou moins fantastiques ce n'était peut-être pas tellement extraordinaire. On connaissait déjà chez les Terriens le système solaire et ses divers astres, et les planètes telluriques sont évidemment légion dans le Cosmos.

Par contre, ils ne tardèrent pas à découvrir ce qui provoquait l'inquiétude de leur compagnon forcé.

Ils dominaient une sorte de très vaste cirque rocheux dont l'aspect, avec des roches rougeâtres, d'immenses orgues naturels, des cratères multiples, attestait la nature volcanique.

Dans ce très vaste espace circulaire, qui devait avoir au moins deux mille mètres de diamètre, ils voyaient avec stupeur s'élever des geysers multiples. Mais non pas des gerbes d'eau bouillonnante, ou des jets de lave. Le sein de la planète crachait des torrents d'étincelles. Des étincelles colorées, rutilantes, esmeraldines, adamantines, montrant toute la gamme de ces couleurs qui sont la gloire cosmique, parant la

nature de grâces merveilleuses.

Et spontanément, sans même avoir à se le communiquer, les deux naufragés du cosmos eurent la même impression.

Ces étincelles évoquaient irrésistiblement celles qu'une certaine fille aux grands yeux lumineux, au sourire énigmatique, au charme certain, avait paru se divertir à faire jaillir entre ses doigts, selon des manipulations dont le sens échappait totalement aux hommes de la planète Terre.

Le guerrier voyait, lui aussi, et il faisait signe aux deux garçons de le suivre, il exprimait sa terreur. Il parlait en même temps et s'ils ne comprenaient évidemment pas les paroles, le sens du discours était net : il ne fallait pas rester là, la zone était farouchement interdite.

Mais Ken et Pince Vent restaient plantés. Parce qu'ils découvraient bien autre chose.

Il y avait du monde dans l'immense cirque. Beaucoup de monde même.

Ils distinguaient des groupes d'individus des deux sexes. Chaque groupe était aggloméré près d'un de ces cratères crachant des étincelles. Et, en regardant mieux, se communiquant leurs observations, Pince Vent et son compagnon purent déterminer ce qui suit.

Il y avait, à chaque station, un moniteur, homme ou femme, personnage d'âge nettement mûr.

Les assistants, au nombre d'une douzaine en moyenne, étaient tous très jeunes ; adolescents ou très jeunes gens, garçons et filles.

Les moniteurs, quel que soit leur sexe, portaient de ces tuniques blanches qu'on peut considérer dans tous les mondes comme ayant un sens de pureté qui confine à une certaine initiation. Ces tuniques longues et flottantes s'adornaient de points brillants, bijoux ou insignes sans doute, dont le sens devait être également ésotérique.

Ceux qu'on pouvait considérer comme étant les élèves, par contre, tous en petites tuniques courtes, d'un style évoquant le grec, avec une seule épaule couverte laissant la moitié de la poitrine à nu, n'étaient gratifiés d'aucun bijou.

Et ce que voyaient Ken et Pince Vent, c'était une véritable école, un enseignement d'un genre qu'ils n'eussent jamais osé supposer à travers le monde.

Chaque moniteur, après un exposé (ils n'entendaient pas mais l'attitude était éloquente) s'avancait vers le geyser flamboyant et commençait à jouer des mains et, autant que les Terriens pouvaient le distinguer en raison de la distance, des doigts, qui évoluaient, exécutaient des arabesques, traçaient des signes incompréhensibles pour les observateurs, mais ayant sans doute un sens précis.

Petit à petit, les Terriens émerveillés pouvaient voir alors que les

étincelles peut-être captées directement du feu de la terre, peut-être reconstituées comme l'avait supposé Pince Vent à partir de l'électricité statique ambiante, naissaient entre les paumes des moniteurs.

Ils étaient là, quasiment extasiés, regardant cela à bonne distance, mais étant pourvus l'un et l'autre de très bonne vue, ils ne perdaient guère de détails.

Ils sentirent tous deux une main sur leur épaules. C'était le guerrier qui cherchait à les arracher à leur contemplation. Il ne tentait pas d'employer la force, mais il continuait à parler, langage absolument incompréhensible en soi, démontrant bien cependant qu'il ne tenait pas à rester là, et qu'il était en quelque sorte interdit d'assister à ce genre d'opérations.

— Je crois, dit Ken, que cette école est réservée à une élite, à des récipiendaires rigoureusement sélectionnés... Le lieu est sans doute tabou, et les profanes n'y ont pas droit...

— Tu dois avoir raison !... Ah ! toi, fous-moi la paix !

Cette dernière invective s'adressait à l'autochtone qui insistait pour les entraîner. Mais Pince Vent, tout comme Ken, se refusait à perdre une seule bouchée d'un aussi surprenant spectacle.

Le guerrier les regarda encore un moment. Et puis il parut comprendre. Il n'y avait rien à faire pour convaincre de tels entêtés.

Alors il tourna les talons et subitement, ils le virent s'enfuir à travers la montagne, sautant les crevasses, contournant les roches, disparaissant parfois dans les dernières nappes de brouillard qui achevaient de se dissiper.

Enfin, il ne fut plus en vue, mais les deux Terriens ne s'en souciaient guère, tout à ce qu'ils observaient.

— Ken... tu vois ce que je vois ?

— Oui, râla Ken. C'est fou ! C'est affolant !... Quelle puissance parviennent-ils à extirper de ce feu souterrain !...

Ils avaient vu les moniteurs, puis plusieurs de leurs élèves, réussir à faire naître de ces étincelles avec lesquelles leur mystérieuse visiteuse avait réussi à les paralyser tous pour préparer l'enlèvement interastres.

Maintenant, ils assistaient à un autre prodige.

Ils voyaient une monitrice, qui avait fait un exposé à ses élèves, s'avancer vers le geyser de feu, se livrer à divers mouvements de bras, penchée en avant comme si elle s'abreuvait à cette source fulgurante.

Et puis, se rejetant en arrière, les bras en croix, ils la virent soudain qui quittait le sol, qui s'élevait légèrement. Elle parut flotter un petit moment à quelques dizaines de centimètres au-dessus du terrain. Elle monta encore, arriva à surplomber le groupe des assistants. Et elle revint au sol, après quelques instants passés en état de lévitation.

Alors, deux élèves, un garçon et une fille, s'approchèrent du foyer.

Ils exécutèrent des mouvements lesquels, incontestablement, étaient

rigoureusement semblables à ceux enseignés par le professeur.

Ken et Pince Vent, la gorge serrée, une flamme ardente dans le regard, voyaient les résultats étonnants de cette inconcevable école où les disciples apprenaient à s'envoler...

CHAPITRE III

Sous le triple soleil, c'était un bien étrange spectacle. Étrange, mais aussi féérique.

Les derniers relents du brouillard passaient comme des spectres fugitifs, jetant parfois çà et là un voile qui ne faisait qu'agrémenter la beauté de l'ensemble.

Les disciplines de cette extraordinaire université de lévitation s'évertuaient à profiter des leçons des maîtres. On voyait ces corps juvéniles gracieusement enrobés des semi-tuniques qui, souvent maladroitement, parfois avec plus d'aisance, commençaient à quitter le contact du terrain pour tracer d'élégantes trajectoires.

Les torrents d'étincelles, innombrables dans l'immense cirque, irisaient alors ces fragments de brume, et on voyait chatoyer des formes mystérieuses, fuyantes et séduisantes comme des âmes libérées.

Les moniteurs poursuivaient leur tâche, inlassables. Ils et elles s'acharnaient à encourager les plus malaisés, à dynamiser les mieux doués, à relever ceux qui, par instants, après quelque tentative infructueuse, retombaient lourdement après un semblant d'envol.

Il y avait des rires, des cris, des exultations et des pleurs.

Et puis, de temps à autre, dans cette foule blanche, parmi les tourbillons colorés des geysers de feu, il y avait une réussite.

On voyait alors le jeune corps qui, après quelques tâtonnements encore un peu gauches, parvenait soudain à la libération. Et c'était la vision d'une sorte d'archange, qui partait au-dessus de tous les autres, les bras étendus comme un funambule irréel n'ayant d'autre balancier que lui-même. L'être ainsi lancé évoluait entre les jets d'étincelles, les longues traînées de brume reflétant l'iridescence des geysers. La vision était splendide.

Tous les autres manifestaient leur joie, applaudissaient, lançaient des cris d'encouragement, de satisfaction, et l'heureux mortel qui avait enfin franchi la frontière de la pesanteur montait, montait, salué par les voix des condisciples et des maîtres.

Pour Ken, pour Pince Vent, plus rien n'existait que cette découverte sans précédent.

— Mais comment font-ils ? râla le mécano.

Ken fit effort pour répondre, cherchant les mots, tant les hypothèses se bousculaient en lui :

— Électricité statique... Utilisation du métabolisme personnel... Il ne semble pas y avoir état de transe... Certes, je ne saurais douter qu'il y a, dans cette lévitation, un apport humain très profond, très efficace.

Mais avant tout ces gens ont découvert les propriétés exceptionnelles de ce feu souterrain qui se manifeste ici de cette façon surprenante...

— Tu penses que ces étincelles... ?

— Elles correspondent à une force ignorée de nous, jamais soupçonnée par nos savants... Mais l'univers est si vaste et nous savons si peu de chose... Cette race a su capter le fluide ambiant, comme l'a fait cette créature à laquelle nous devons de nous retrouver ici... Peut-être, à l'origine, cette faculté est-elle tout bonnement puisée dans ces cratères, et n'est-ce que l'utilisation des radiations d'un genre inconnu qui émanent de la pyrosphère de la planète, dont le magnétisme n'a sans doute aucun rapport avec celui de notre planète patrie... En tout cas, c'est un fait, ils volent !

— Ouais, ronchon Pince Vent qui ne manquait pas de rancune, et ils vous endorment aussi, avec leurs cochonneries d'étincelles !

Par bonheur, dans le vaste cirque, on ne semblait nullement supposer qu'il puisse y avoir des observateurs. Les deux Terriens remarquèrent seulement que des escouades de guerriers, en combinaisons-cuirasses, passaient par instants.

Le lieu était gardé et, songeant à l'attitude effarée de celui qui avait été leur compagnon forcé, Ken admit que l'endroit devait bénéficier d'une protection particulière. Il était bien évident que ceux qui savaient si bien s'emparer ainsi de la force intrinsèque de la planète avaient conféré à ces cratères, à ces geysers un caractère sacré. Cette école était forcément initiatique et les regards profanes devaient être sévèrement sanctionnés.

Cependant, Ken et Pince Vent, du moins pour l'instant, ne songeaient nullement qu'ils puissent risquer quelque chose.

Ken souffla à un certain moment :

— Tu les as bien regardés ?

— Ben... qu'est-ce que tu crois ? Je n'en perds pas une miette !

— Tu saurais te souvenir de leurs mouvements ?

Pince Vent le regarda :

— Qu'est-ce que tu as dans le crâne ?

— Imagine, riposta Ken, que nous puissions refaire les mêmes gestes, penchés sur un de ces geysers de feu... Avec un peu d'entraînement...

Pince Vent bondit sur place :

— Quoi ? Tu penses que nous pourrions... ?

— Ce qu'un être humain fait, généralement un autre être humain peut le refaire du moins quand il ne s'agit pas de création particulière. Mais, si je comprends bien, ici il s'agit d'une étude, d'un enseignement. Il y a des élèves valables, d'autres plus médiocres, comme un peu partout...

Après ce bref dialogue, ils se coulèrent, de roc en roc, le long de la

pente qui descendait vers le cirque.

Ils se dissimulèrent dans une anfractuosité de la paroi basaltique, surplombant des orgues tombant à pic devant une partie de terrain où bouillonnaient trois geysers. Il y avait là deux groupes avec leurs moniteurs.

Des heures passèrent.

Immobiles, retenant leur souffle, ankylosés mais fascinés, Ken et le mécano observèrent minutieusement ce qu'ils s'étaient mis à appeler l'école des voltigeants.

Ils commençaient à souffrir de la faim, de la soif. L'avenir ? Ils ne savaient. Rien ne les intéressait à présent que la captation du secret de la lévitation, et Ken particulièrement cherchait à chasser l'image obsédante de Gilda, sur le sort de laquelle il était terriblement inquiet.

Que devenait la jeune reporter de « Télé-Cosmos » ? Précipitée elle aussi par le cosmoscaphe, avait-elle rejoint la planète inconnue ? Tout comme Arton disparu avec le reste du commando, étaient-ils tombés aux mains des indigènes planétaires ?

À moins qu'ils n'aient abordé un autre monde, les translations de cette sorte risquant d'être plus qu'aléatoires en ce qui concernait la précision.

Sans compter, Ken qui avait voyagé à trois reprises à travers l'immensité était payé pour le savoir, qu'il y avait la possibilité effarante de demeurer en quelque sorte « coincé » dans cet infini, entre deux planètes, perdu dans le grand vide, incorporel et intangible pour une éternité de non-être.

De toute façon, il commençait à redouter que Gilda ne fût à jamais perdue pour lui et il s'évertuait à porter toute son attention sur l'école fantastique plutôt que d'évoquer Gilda, le sourire de Gilda, les beaux cheveux de Gilda, les seins de Gilda, tout ce qui était le charme de sa maîtresse si curieusement séparée de lui.

Pourtant, l'espoir reste assez ancré au cœur de l'homme pour qu'il continue à croire retrouver l'aimée. Même si Gilda était à présent dans l'interdimensionnel, Ken se disait que, peut-être, il y aurait moyen de se rejoindre... Comment ? Cela, il était pour l'instant incapable seulement de l'imaginer sur le plan pratique.

— Dis donc, souffla Pince Vent à un certain moment, je la saute !

Ken haussa les épaules :

— Et moi ? J'ai l'estomac creux depuis... depuis quand ?

Ils ne savaient plus. Il était impossible d'estimer depuis combien de temps ils avaient été enlevés de l'observatoire du docteur Arton.

Un rêve fou passait dans l'esprit de Ken. Et peut-être, subjugué, Pince Vent lui aussi commençait-il à évoquer ce que pouvait être l'état d'esprit d'un humain capable de s'arracher à la pesanteur.

Sans préjudice des possibilités fantastiques que cela pouvait

représenter sur le plan purement pratique.

Ils oubliaient le temps, leur position si précaire. Ils ne sentaient plus la faim, la soif, la fatigue, l'ankylose aussi car ils avaient compris que, de toute façon, le lieu devant être consacré, ils avaient intérêt à demeurer clandestins jusqu'à nouvel avis.

Des heures...

Longuement, ils assistèrent aux exercices des disciples de ces moniteurs si curieusement expérimentés.

Et puis ils constatèrent que l'un des soleils glissait déjà sur l'horizon. Un autre s'y était englouti. Le dernier était encore assez haut, mais il paraissait bien qu'à son tour il était sur son déclin.

Étrange planète, soumise aux radiations de trois astres tutélaires, mais cependant qui devait bénéficier des splendeurs de la nuit, à un certain moment, selon les trajectoires de ses soleils, dans la formidable harmonie cosmique.

En effet, les leçons paraissaient s'achever. Ils entendirent les élèves de l'école incroyable qui chantaient en chœur, des hymnes dans doute, adressés on ne savait à quelle divinité. Mais sans doute ces geysers flamboyants dont l'aura permettait de telles performances étaient-ils aisément divinisés par ce peuple.

Escortés par plusieurs groupes de guerriers, les diverses classes, après les derniers exercices réalisés avec plus ou moins de bonheur, redevenaient des gens comme les autres et s'éloignaient pédestrement. Nul ne cherchait plus à tenter un envol. On pouvait estimer cependant qu'ils n'avaient, les uns et les autres, nullement perdu leur temps et qu'ils feraient usage d'un enseignement aussi exceptionnel.

Ils disparurent les uns après les autres. Le dernier soleil rougeoyait, tombait sur l'horizon. Un peu de brume reparaisait.

C'était le crépuscule, le premier que les deux Terriens allaient vivre sur un monde si différent du leur.

Alors ils s'extirpèrent de leur cachette. Ils s'étirèrent, ils étaient endoloris par la longue immobilité. Ils commencèrent à ressentir de nouveau les affres de l'estomac creux, de la déshydratation.

La nuit venait doucement, des étoiles commençaient à scintiller, mais il y avait de nouveau une légère nappe de brouillard.

Ils se mirent en route et, instinctivement, descendirent vers le fond de ce qui avait dû être autrefois un immense cratère.

À un certain moment, Pince Vent prêta l'oreille, toucha l'épaule de Ken :

— Écoute !...

— Un bruit d'eau !... Une cascade... Une source !

Ils cherchèrent et en effet, trouvèrent un filet d'eau tombant des roches. À défaut de se sustenter, ils purent au moins étancher leur soif. Ils repartirent.

La descente fut assez rapide. Ils se trouvèrent sur l'immense terrain tourmenté, creusé d'innombrables cratères, mais parsemé aussi des geysers de feu.

Ils n'échangeaient aucun mot. Ils allaient.

Ils furent tout près d'une de ces sources de feu, là où ils avaient observé comment se déroulaient les séances de cette université qu'ils pouvaient sans doute à juste titre considérer comme unique à travers l'univers.

Et, survoltés, un peu hagards, hors de tout raisonnement comme ils étaient en marge de tout ce qui avait été jusque-là la norme pour eux, ces transplantés tentèrent la folle expérience.

Ils avaient longuement, très longuement, observé les élèves du cours de lévitation. Ils avaient étudié leurs gestes, la position des mains, des doigts, et comment on s'approchait du geyser, quelle attitude prendre alors, comment effectuer la première tentative d'envol.

Ils oubliaient tout. Ils s'évadaient d'eux-mêmes. Une fièvre étrange s'était emparée des deux jeunes hommes et c'était peut-être aussi une drogue à laquelle ils se livraient pour oublier la situation effarante qui était la leur.

Au fur et à mesure que la nuit tombait, qu'une légère couche brumeuse surnageait au-dessus des cratères, le cirque prenait une allure féérique, mais d'une féerie quelque peu inquiétante.

Les étoiles se voilaient, comme l'avaient été les trois soleils lors de cette matinée de la planète qui avait vu l'arrivée des naufragés de la Terre. Les rocs étaient par contre violemment éclairés par les gerbes d'étincelles dont le débit se faisait en permanence, cependant sur des fréquences variées comme toutes les manifestations universelles des feux souterrains.

Et cela créait des luminosités changeantes, irisées de cent teintes diverses ruisselant sur les parois rocheuses, engendrant des ombres et des lumières fantastiques dans les nombreux cratères qui sertissaient le sol.

Comme deux démons exaltés, Ken et Jo Fernat poursuivaient leurs efforts.

Ils ruisselaient, demi nus dans ces lueurs fauves, rutilantes, violacées, verdâtres, ils s'agitaient, cherchant avec une louable persévérance à retrouver la position convenable du corps, des membres, des phalanges, permettant de capter l'incontestable fluide émanant du geyser.

D'ailleurs, ils ne doutaient pas que ce fût là un magnétisme particulier. Ils en ressentaient les effets dans leur organisme. Irradiés par l'approche des sources fulgurantes, les deux Terriens étaient comme électrisés. Ils n'étaient plus seulement des hommes normaux, mais se robotisaient curieusement et se sentaient dans une certaine

mesure dépendants de ce monde bizarre, en lequel s'établissait une communion mystérieuse entre l'homme et l'élément minéral.

Cependant, leur déception était grande. La nuit s'avancait. Ils s'évertuaient sans relâche à multiplier les tentatives. Parfois, ils juraient, ils s'énervaient, l'un d'eux tapait du pied avec colère, se sentant plus lourd que jamais, attaché désespérément au sol planétaire par l'intransigeante loi de la gravitation.

Et pourtant, ils avaient vu les autochtones initiés qui commençaient sur une courte distance et pendant un temps limité à évoluer comme des oiseaux.

Il était hors de doute qu'ils n'avaient assisté qu'à une sorte de cours pour débutants. Certainement, après quelque entraînement, d'aucuns devaient parvenir à des performances infiniment plus spectaculaires. D'ailleurs, à plusieurs reprises au cours de la journée, ils avaient pu admirer les évolutions aussi gracieuses qu'impressionnantes de quelques hommes et femmes, choisis parmi les professeurs d'envol, et qui avaient franchi à peu près sans toucher le sol la moitié du diamètre total du cirque.

Il fallait croire qu'un tel apprentissage exigeait certaines normes qui échappaient aux Terriens, car en dépit des radiations des geysers qui agissaient subtilement sur eux et qu'ils ne pouvaient nier, ils étaient aussi avancés après un temps qu'ils étaient incapables d'apprécier.

Ken, haletant, se laissa tomber sur le sol :

— Tu en as marre, hein ?

Pince Vent le rejoignait. Ils n'osaient plus rien dire. Ils ne se regardaient même pas.

Tout s'effondrait et ils commençaient à croire qu'ils avaient été fous d'imaginer qu'ils pouvaient imiter la gent ailée.

Pince Vent songeait à retourner vers la source. Boire, se laver un peu...

Ken bondit soudain sur ses pieds :

— On vient !...

Pince Vent appliqua son oreille au sol. En dépit des vibrations incessantes créées par le mouvement du feu tellurique, on distinguait en effet des pas.

— Une troupe en marche...

— Les guerriers ! Notre « guide » a dû nous dénoncer... On nous cherche !

Où fuir ? Ils étaient perdus et ne savaient rien de ce monde. Et puis, peut-être, ne valait-il pas mieux tenter un contact, parlementer ?

Mais Ken, à cette suggestion de Pince Vent, fit la moue. Pouvait-il oublier l'interrogatoire ? La torture par le Laakki ?

— On fout le camp ! gronda-t-il en s'élançant.

Pince Vent n'eut pas le temps de demander où, ni comment.

Dans la lueur dansante et chatoyante du geyser aux millions d'étincelles, il venait de voir son compagnon, s'agitant pour prendre le départ, qui avait fait instinctivement un des mouvements qu'il répétait depuis des heures.

Pince Vent, stupéfait, voyant ce qu'il finissait par refuser de croire, constatait que Kenneth Erwin s'envolait.

CHAPITRE IV

Des êtres bondissants, elfes fantastiques, moins hommes qu'hyperkangourous frénétiques, c'était ce qui apparaissait à travers la brume stagnant sur les vastes cratères, entre les geysers d'étincelles.

Ils quittaient le sol, fondaient un long moment, et puis retombaient, reprenaient contact avec le terrain pour prendre un nouvel élan et repartir.

De telles performances évoquaient celles des exocets, ces poissons volants dont les ailes ne sont en fait qu'illusoires, et qui ne jaillissent de l'océan que pour y replonger un peu plus loin, après une trajectoire limitée.

Et pourtant, Kenneth Erwin et Jo Fernat avaient réalisé un tel exploit.

À peine Ken avait-il, tout à fait par hasard, atteint la fréquence convenable à l'envol que Pince Vent, survolté par l'exemple, imitant presque inconsciemment le mouvement de son ami, réussissait à son tour à quitter le sol.

Une impression fugace d'apesanteur, une lancée en proportion de l'effort musculaire du départ, un super-bond plus qu'une véritable envolée, mais un bond permettant tout de même de franchir plus de vingt mètres d'un seul jet, ce n'était pas inappréciable.

Peut-être, après un sérieux entraînement, pouvait-on parvenir à intensifier une telle possibilité, augmenter la distance parcourue par un contrôle plus poussé de l'effort initial. En attendant, et sans s'arrêter à de semblables tergiversations, les deux Terriens, subitement ivres d'une joie exaltante, oubliant pour un instant l'invraisemblable position qui était la leur, se livraient avec des cris de joie, avec des rires frénétiques, à leur première course en semi-vol.

Ce faisant, ils tentaient d'échapper à leurs poursuivants.

Parce qu'ils n'avaient pas tardé à voir apparaître un véritable commando de ces guerriers mi-anciens mi-modernes (du moins si on s'en référait aux normes historiques de la planète Terre) et qui, de toute évidence, étaient à leur recherche.

Ils avaient enfreint le tabou régnant sur ce lieu sacré où l'initiation se pratiquait à l'usage de disciples évidemment très sélectionnés. D'autre part, pouvait-on oublier qu'ils étaient de ceux qu'on s'était donné la peine de ramener depuis la Terre, ce monde que, selon ce qu'en avait pu déduire Ken, les indigènes de cette planète avaient bel et bien l'intention de conquérir ?

Enfin, leur camarade d'aventure, ce guerrier qui avait échoué avec

eux en cette région, n'avait pas seulement disparu pour s'éloigner d'eux, mais certainement avec l'intention de donner l'alerte. On les recherchait, et Ken était payé pour savoir ce que valaient les relations avec de pareilles gens.

Aussi, sans trop réfléchir, tous deux cherchaient-ils à mettre le plus de distance possible entre les soldats autochtones et leurs propres personnes, aidés en cela par cette miraculeuse atteinte à la loi d'envol, qu'ils s'étaient tellement évertués à chercher en vain pendant toute une nuit.

Maintenant, ils progressaient, augmentant sans cesse la portée de leurs élans parce qu'instinctivement ils trouvaient dans le mouvement répété une maîtrise toujours plus grande, une technique qui allait en s'améliorant.

Ils trouaient les nappes de brume, ils franchissaient les cratères, ils survolaient d'énormes rochers. Parfois, sans réfléchir, ils fonçaient à travers des gerbes de feu, sentaient une fraction de seconde la chaleur dégagée par le geyser mais tout cela était trop rapide pour qu'ils en soient incommodés, et ils retombaient plus loin, pour repartir encore, en de ces immenses foulées voltigeantes qui les projetaient plus avant, toujours plus avant...

Pour aller vers où ? Vers quoi ?

Pince Vent ni Ken n'en savaient rien, n'en avaient cure. Ils ignoraient ce qui pouvait advenir désormais. Ils savaient qu'ils devaient fuir l'ennemi, c'était tout. Cette planète était vaste et, comme des fugitifs traqués qu'ils étaient, ils n'avaient présentement qu'un souci : échapper aux poursuivants.

Une partie du commando n'avait pas tardé à disparaître à leurs yeux, distancée par les évolutions effarantes des deux jeunes gens.

Malheureusement pour eux, ils étaient quand même poursuivis et, en tournant quelque peu la tête, il leur était loisible de distinguer quatre des guerriers, lesquels, initiés sans aucun doute par l'école des voltigeants, utilisaient pour tenter de les rejoindre, le même procédé de saut et de vol conjugués.

Si bien qu'il y avait maintenant dans la vaste étendue du cirque montagneux, sous les reflets multicolores des nombreux geysers, six corps vigoureux qui évoluaient à la fois au sol et dans les airs, qui se précipitaient comme des flèches vivantes, reprenaient force au sol à l'instar du géant Antée, repartaient, fendant la brume, surplombant les nombreux accidents de terrain, franchissant des rideaux flamboyants comme des démons frénétiques.

Pince Vent, qui maintenant précédait Ken de peu, cria soudain :

— La falaise !... Devant nous !...

Ils avaient traversé le cirque dans toute sa largeur et, à présent, ils s'apprêtaient à se heurter à ce qui en formait la paroi, pentes plus ou

moins abruptes, plus ou moins accidentées.

Mais, devant eux, c'était une paroi à peu près à pic, un flanc de roc dont l'escalade paraissait impossible, même pour des voltigeurs de leur acabit qui se fussent rapidement heurtés à l'infranchissable.

Ils se détournèrent donc, perdant un peu de temps, et leurs poursuivants se rapprochaient déjà. Ces quatre autochtones, de toute évidence, avaient sur eux l'avantage d'une certaine habitude de ce mode de locomotion. Infiniment moins empiriques que les Terriens, ils se contrôlaient, devaient prendre leur élan avec une dépense musculaire mesurée, évitant ainsi les efforts épuisants et stériles de ceux qui forcent leur nature.

Un instant, Ken et Pince Vent purent croire qu'ils étaient en quelque sorte enfermés dans le cirque. Pourtant, ils le savaient, en certains endroits la pente était beaucoup plus douce, la montagne plus accessible, mais leur course folle les avait amenés justement en face d'une falaise.

Ken se retourna.

La brume jouait de nouveau de ses tours et les quatre poursuivants paraissaient des titans, des colosses fabuleux, illusion d'optique d'autant plus impressionnante que l'irradiation multicolore émanant des geysers paraît ces créatures fantasmagoriques d'une aura éblouissante.

Certes, le jeune homme pouvait penser qu'il en était de même pour les miliciens planétaires, et qu'ils voyaient les deux Terriens à l'échelle gigantesque.

Seulement, accoutumés certainement aux méfaits de cette brume particulière, ils ne devaient guère en être troublés et continuer à savoir qu'ils ne traquaient jamais que deux humanoïdes d'un modèle des plus courants.

Pince Vent, qui menait encore la course et exécutait des bonds maintenant au long de la paroi, cherchant une issue, une pente plus favorable, hurla :

— Un défilé... On passe !

Ken n'avait pas aperçu plus tôt cette planche de salut. Il distinguait, en vol, une faille entre deux nuages effilochés. Et Pince Vent s'y engouffrait déjà.

L'amant de Gilda ne tergiversa pas. Il y pénétra à la suite de Pince Vent, sentant les poursuivants sur ses talons.

Le défilé était étroit mais, au-delà, Ken distinguait, après Pince Vent, une grande lueur pourpre qui montait dans la nuit.

En quelques bonds, il rejoignit le mécano, lequel s'était arrêté.

— Regarde !...

Un véritable fleuve de feu coulait devant eux.

De la lave, sans aucun doute. Cette région au relief tarabiscoté,

crachant ces geysers aux radiations insolites, était incontestablement sous l'influence des feux souterrains et cette coulée n'avait rien d'exceptionnel.

Cependant, d'un coup d'œil, Ken pouvait estimer qu'il s'agissait moins d'un phénomène volcanique isolé que d'une permanence de cette rivière flamboyante. Nul doute, pensa-t-il en cet instant, que ce ne fût là un « cours de feu », comme il est des cours d'eau, et qu'un tel courant ne descendît inlassablement des montagnes ignivomes.

On ne les distinguait pas mais quelque cratère devait donner naissance à l'effroyable fleuve. Rougeoyant, strié d'incandescences insoutenables au regard, dégageant un rideau stagnant de fumerolles, le fleuve de feu cuisait ferme et la situation sur son rivage devait être proprement intolérable.

Il glissait, encaissé par des parois d'une roche sans doute très dure, et qui résistait – depuis combien de temps ? – à l'érosion thermique.

Les deux Terriens, un instant, demeurèrent fascinés par une telle découverte.

Ken râla :

— Il faut passer !... Ils arrivent !

C'était vrai. Les quatre guerriers s'étaient engagés dans le défilé et, en se retournant, les Terriens voyaient, toujours dans la masse brumeuse, les silhouettes monstrueuses et bondissantes de leurs poursuivants.

Dans deux ou trois minutes, ils seraient là.

Pince Vent s'écria :

— Passer ? Tu es fou \$1 \$2 !

Le fleuve de feu avait bien quinze mètres de large. S'élancer était évidemment possible, mais les deux jeunes gens avaient déjà pu constater que leurs élans n'avaient pas toujours la même ampleur, et que, très souvent, ils mésestimaient leurs possibilités, arrivaient plus loin ou au contraire très en deçà du point qu'ils avaient cru viser pour le contact avec le terrain.

Une idée venait tout naturellement à l'esprit : filer au long du rivage.

Encore une fois, on ne pouvait savoir où conduirait une telle tentative. Mais d'ores et déjà, Ken, comme Pince Vent, avait pu juger d'un coup d'œil que cette tactique ne servirait pas à grand-chose.

En effet, les ennemis étaient tout proches et il était vraisemblable qu'ils allaient rejoindre les Terriens en quelques bonds.

Les attendre ? Les affronter ? Se battre ?

Les deux gars n'étaient pas manchots. Mais sans doute leurs adversaires étaient-ils armés ? D'autre part, ils semblaient en pleine forme alors que les naufragés du cosmoscaphe étaient épuisés, affamés, totalement déboussolés par cette avalanche d'événements qui

ne leur avaient guère laissé de repos.

Serrant les dents Ken évoqua la seule fuite possible à ses yeux.

Le saut.

Il le cria à Pince Vent, et le mécano, qui sondait le gouffre du regard, tentait visiblement lui aussi d'estimer les possibilités d'envol, eut un haut-le-corps.

— T'es dingue !... On va tomber dans le... dans ça ! ! !

Instinctivement, il reculait, épouvanté par cet enfer mouvant, par ce déroulement inlassable de matières en fusion. La seule idée de survoler cela pendant une seconde le terrorisait.

Mais Ken tapait du pied :

— Pas d'autre solution !... Ils arrivent !... Ils nous feront bouffer par leurs saloperies de Laakkis... Fais ce que tu veux... Moi...

Il s'élançait et Pince Vent jetait un véritable hurlement, affolé de le voir aussi audacieux.

Mais le navigateur spatial avait bien calculé son élan, ou la Providence l'avait servi. Toujours était-il qu'il prenait pied sur l'autre rive, devant Pince Vent ahuri, devant également les guerriers qui arrivaient, se rapprochant, n'étant plus qu'à deux bonds du mécano.

Ils devaient bien le connaître, ce fleuve de feu et en dépit de leur grande habileté à utiliser la force de non-pesanteur, ils connaissaient sans doute également le péril qu'on encourait en se risquant à ce franchissement audacieux.

Ken, triomphant, agitait les bras :

— Saute !... Mais saute donc !...

Pince Vent vit sur lui les ombres formidables, démesurées, des quatre autochtones que la brume lui représentait comme des monstres humains, hauts tels des gratte-ciel, s'apprêtant à abattre sur lui des mains terrifiantes.

Presque sans réfléchir, sans calculer suffisamment, il sauta.

Il s'envola.

Que pensa-t-il, pendant ce court laps de temps où, s'extirpant de la force gravitationnelle, il planait littéralement, sentait l'atroce chaleur qui montait vers lui, surplombait ce torrent flamboyant prêt à l'engloutir sans espoir ?

Sans doute Pince Vent n'analysa-t-il pas ?

Il voyait vaguement la rive opposée, quelque peu enrobée d'une brume, cette fois faite de chaleur, de la thermie grondante montant du gouffre de feu.

Il voyait la silhouette de Ken qui lui tendait les bras et courait à sa rencontre.

Il voyait le bord du rivage se rapprocher, surplombant l'abîme.

Il voyait...

Il croyait voir l'endroit rocheux où il allait poser le pied, juste au

bord, tout au bord.

Il arriva, dans un grand mouvement gracieux.

Il posa le pied à l'endroit remarqué. Au bord. Tout au bord.

Et il sentit la pierre qui se fissurait sous son talon, qui s'effritait...

Pince Vent, les yeux exorbités, partait en arrière.

La poigne de Ken le saisit, mais ne put le retenir complètement.

Ken, dans le mouvement, glissa, tomba, réussit à se tenir à plat ventre sur le bord, une main crispée sur celle de Pince Vent, lequel avait maintenant le corps tout entier dans le vide.

Un rôle inhumain montait :

— Sauve-moi !... Sauve-moi !... Je brûle !... Je brûle... Je vais tomber !...

Sur l'autre rive, les quatre hommes de la planète ne bougeaient pas. Ils ne devaient pas oser affronter le fleuve de feu, prévenus dès longtemps sans nul doute des périls que représentait une aussi folle tentative, en particulier de la friabilité d'une pierre desséchée par la chaleur et qui tombait en poussière au plus petit choc, en dépit de sa dureté originelle.

Ils avaient la vision épouvantable de ces deux hommes, qui ne pouvaient leur apparaître qu'auréolés de la clarté sanglante émanant de ce foyer fluide. Ils discernaient celui qui était couché au bord du gouffre, cramponnant désespérément un compagnon ballotté entre ciel et enfer, cherchant à s'agripper de sa main libre aux aspérités de la paroi, aspérités qui mouraient littéralement sous ses doigts crispés, toute la masse rocheuse étant maintenant fragile comme du carton, tant le feu incessant avait tout déshydraté, rongé inlassablement la dureté du roc, qui n'était plus qu'apparence, mais ne résistait pas à un moindre poids.

Et Ken, lui aussi, sentait bien que le terrain sur lequel il était couché n'avait pas de consistance, n'offrait aucune garantie de solidité. Ruisselant bien plus d'angoisse et d'horreur que de chaleur, il serrait, serrait les doigts, pour ne pas lâcher la main de Pince Vent, de Pince Vent meurtri, affolé, Pince Vent qui cuisait vivant, livré atrocement au puissant dégagement calorique.

Pince Vent qui pleurait, hurlait, râlait, suppliait :

— Ne me lâche pas ! Ne me lâche pas ! Au secours, Ken... au sec...

Il n'entendit certainement pas le vrombissement, perdu dans sa propre horreur.

Ken le perçut, lui, mais ne leva pas la tête, parce que maintenant tout lui était indifférent à ce qui n'était pas le salut de Pince Vent, le salut de Pince Vent qui ne tenait qu'à son étreinte, à cette main crispée qui étreignait les phalanges du mécano.

Une main qui sentait que l'autre commençait à glisser entre ses doigts.

L'épaule torturée, presque démise, il se disait qu'il ne tiendrait plus ainsi longtemps et que peut-être, s'il se refusait à lâcher, le poids du corps de son compagnon allait l'entraîner en avant lui aussi.

D'autant que le terrain s'effritait toujours et que la poussière de pierraille tombait dans l'abîme.

Pince Vent, lucide malgré tout, cherchait un point d'appui qu'il continuait à ne pas trouver, tout craquant à son contact.

L'engin était juste au-dessus d'eux et s'immobilisait.

De l'autre rive, les guerriers lui faisaient des signes. Mais la manœuvre s'exécutait déjà.

Rien de tangible ne sortit de l'appareil volant stabilisé au-dessus du groupe effrayant formé par les deux Terriens en détresse, mais un rayon lumineux en jaillit.

Non droit mais, au mépris des lois naturelles photoniques, il se développa en spirale.

Il descendit en tournoyant, formant petit à petit une sorte d'écheveau serré, très lumineux, dont la blancheur froide contrastait avec les sombres lueurs rouges du fleuve flamboyant.

Cet écheveau tomba sur Ken et sur Pince Vent, les enveloppa et à ce moment seulement, sans lâcher Pince Vent, l'amant de Gilda leva un peu la tête et reconnut dans cet appareil l'homologue de celui qui, une première fois, l'avait transporté lors de sa précédente incursion sur la planète, l'arrachant à la plage aux Laakkis.

Il se vit enveloppé par cette sorte de sphère luminescente ainsi formée et comprit qu'il en était pratiquement captif. D'ailleurs, le corps de Pince Vent cessait de peser et il le voyait, lui aussi, saisi dans ces rayons tournoyants, littéralement soulevé, enlevé au-dessus de l'abîme.

Ces ondes lumineuses, enserrant les deux garçons, furent ramenées vers l'engin où des mains vigoureuses se tendaient pour récupérer les naufragés. Pince Vent évanoui, Ken ne valant guère mieux.

Mission accomplie, l'engin coupa le rayonnement, prit de la hauteur, et disparut dans le ciel de ce monde inconnu.

CHAPITRE V

Ygaïll fit quelques pas sur la terrasse. Elle leva les yeux et regarda un instant les trois soleils. Longuement, la fille de la Matriarque Élué médita.

Les valeurs traditionnelles d'Elwwa, le Continent Nord de la planète Fu, lui semblaient de plus en plus factices. Le Continent Nord était, en ce monde, ce qu'il est convenu d'appeler le centre de la civilisation. Après des millénaires d'évolution, on en était aux prémices de l'envol interplanétaire et des savants de haute volée avaient même réussi le contact avec un univers lointain.

Ygaïll le savait mieux que personne. Puisque c'était elle qui avait eu pour mission d'être translatée sur cette planète Terre, et d'y préparer le rapt du génie terrien qui avait construit un appareil presque semblable au dernier-né sorti du cerveau de dix ingénieurs d'Elwwa.

Tout cela était-il compatible avec une religion qui semblait relever de la superstition ? Un régime livré au caprice d'une femme omnipotente, prenant surtout avis de ses créatures ? Et cette idée de guerre, de colonisation, savamment entretenue par une caste jalouse de ses prérogatives ?

Ygaïll contemplait la cité d'Elwwa, capitale du Continent Nord.

Au-delà des océans, il y avait d'autres continents, plus sauvages, habités de populations encore barbares, que ceux d'Elwwa exploitaient allègrement. La jeune fille regardait la grande ville, ses jardins à la végétation luxuriante contrastant avec les usines, les centrales, les innombrables bâtiments de la technique, hérissés d'antennes, de tours, d'armatures compliquées et bizarres.

Oui, si Elwwa voulait, elle partirait à la conquête de l'univers...

Ygaïll avait quitté la tenue seyante, pratique, mais étouffante à son gré qui était celle des techniciens, et qu'elle avait endossé entre autres au moment où elle avait été précipitée vers la Terre. Maintenant, elle avait repris la tunique simple des filles d'Elwwa. Courte, laissant un sein nu, dégageant le cou et les épaules. Ainsi, elle se sentait libérée des entraves pesantes d'une époque où l'envahissement de l'automation et de la robotisation n'avait nullement endigué la ruée des instincts sauvages des gens de Fu.

Trois soleils... Symbole d'une divinité trinitaire assez abstraite, réputée cruelle, et à laquelle on rendait un culte entretenu par les Matriarques Éluées lesquelles s'appuyaient au maximum sur le sacré pour perpétuer leur puissance.

Ygaïll se disait que cette religion devait être bien sommaire, bien

arbitraire. Les soleils... il y avait beau temps qu'on en connaissait la substance clinique, la texture physique. Des dieux, ces charbons flamboyants ?

L'âme délicate et pure d'Ygaïll se refusait secrètement (car elle eût été jugée sacrilège en dépit de sa filiation avec la Matriarque) à admettre qu'il n'y eût pas, au-dessus de ces étoiles, une Force, une Volonté, infiniment meilleure que ces idoles parées de tous les vices des habitants de Fu.

Ygaïll vénérât sa mère, mais elle la redoutait. Et puis, la Matriarque Éluë, héritière d'une tradition remontant à plusieurs siècles, perpétuait un régime discutable. Bien des hommes commençaient à rechigner, contestant la supériorité féminine. On accusait les diverses Éluës d'écouter un peu trop certains favoris, de succomber à des humeurs inhérentes à la physiologie de leur sexe, etc.

Enfin, Ygaïll haïssait la violence sous toutes ses formes. Partant, elle récusait la guerre, la conquête. Elwwa voulait étendre sa domination au-delà des espaces interplanétaires. Un étrange hasard avait fait que le Hlwongoo, appareil fantastique destiné aux tentatives de communications interastres, avait permis une sorte de duplex primaire avec... On avait fini par savoir qu'il s'agissait d'une planète appelée Terre, située à une distance fantastique, Fu évoluant entre ses trois soleils dans cette constellation que les Terriens appellent Verseau.

De là à vouloir étudier la Terre pour s'emparer de ses richesses...

Ygaïll était tourmentée depuis quelque temps.

La folle expédition avait donné des résultats discutables. Si elle-même et deux de ses guerriers avaient pu rejoindre Elwwa dans les conditions établies par les hypertechniciens du Hlwongoo, il n'en avait pas été de même pour les autres.

Cette fille de la Terre (Gilda Moor), le savant Arton et trois des guerriers manquaient à l'appel. Tout portait à croire, d'après les contrôles, qu'ils étaient en quelque sorte « coincés » entre les deux planètes. Avaient-ils échoué ailleurs ? C'était possible, mais peu probable. On estimait au contraire qu'ils devaient stagner en état particulier, soutenus par ces particules-vectrices nommées « aks » dans le monde de Fu, et que le Terrien Arton avait décelées sous l'appellation de métachyons.

Enfin, deux autres translatés avaient touché le sol de Fu.

Mais dans quelles conditions !

Parvenus au cratère sacré où se tenait le collège initiatique qui enseignait la captation et l'utilisation de la force mystérieuse émanant du feu central, ils avaient enfreint la loi. On les avait recherchés, traqués, pour constater avec autant de stupeur que d'indignation qu'ils avaient réussi à percer le secret millénaire, ce secret jalousement gardé par les prêtres et les prêtresses des trois soleils.

Repris, enfermés dans une prison sous-marine, ils étaient inéluctablement condamnés à mort, ce crime ne connaissant pas de pardon.

Toutefois, la Matriarque Éluë et ses conseillers avaient fait surseoir à l'exécution. De tels hommes présentaient incontestablement des qualités de courage et d'intelligence. Avant de les supprimer, il serait bon d'obtenir de leur part une somme aussi étendue que possible de connaissances concernant cette planète lointaine mais si tentante pour ces conquistadores en puissance qu'étaient ceux de Fu.

Parce qu'il y avait un autre élément qui déroutait les scientifiques. Depuis l'opération de retour, non seulement une partie des sujets s'était égarée mais encore le Hlwongoo fonctionnait mal et, présentement, le contact était perdu avec l'appareil homologue, le correspondant inventé par Arton de la Terre.

Si bien qu'on souhaitait avant tout retrouver ledit Arton, dont les lumières eussent été sans doute des plus utiles afin de réussir une nouvelle jonction avec sa planète d'origine, objet de la convoitise de Fu.

Des nefs volantes passèrent.

Ygaïll les suivit un moment du regard. Ces engins, de plus en plus perfectionnés, commençaient à quitter le sol de la planète et s'élançaient vers les mondes les plus voisins. Certes, on n'avait pas encore trouvé d'autre astre habité, et la plupart des planètes du système paraissaient hostiles à la vie.

Mais les hommes d'Elwwa ne doutaient pas de parvenir jusqu'à des mondes susceptibles de devenir d'appréciables colonies, quitte à y vaincre, voire à y exterminer les peuples qui pouvaient éventuellement y vivre.

Il y avait la Terre. La Terre si lointaine...

Pourtant, une première fois, par un prodigieux hasard, un premier contact avait été établi. Et cela parce que, là-bas, un savant génial captait une de ces « idées en l'air », qui étaient aussi des « idées dans l'espace », et réalisait le correspondant à peu près idéal du Hlwongoo.

Ygaïll avait pris sa décision : elle ne voulait pas de guerre interplanétaire.

Elle savait qu'elle allait entrer en rébellion ouverte avec la Matriarque Éluë et son gouvernement. Et les prêtres des trois soleils. Et toute une certaine aristocratie d'Elwwa. Voire avec un peuple belliqueux de nature.

Experte depuis longtemps en translation saut-vol, elle s'éleva de la terrasse du palais, glissa vers les jardins. Là, des jeunes gens, des jeunes filles, la saluèrent gracieusement. Elle rit à ses amis mais assura qu'elle avait une tâche importante à remplir. Et nul n'insista. Ygaïll avait beau être la plus charmante et la plus simple des camarades, elle

était la fille de l'Élue. Plus d'un chuchotait que, plus tard, elle aurait toutes les chances d'être Élue à son tour et quelques garçons, s'ils appréciaient sa beauté, ne la convoitaient pas moins également dans l'espoir d'atteler leur destinée au char glorieux de la future maîtresse du Continent Nord.

Bondissant, franchissant de grandes distances à travers la cité, Ygaïll était de ceux, assez rares malgré tout, qu'on initiait au mystère du feu central. Ainsi elle n'avait rencontré que très peu de volants. D'ailleurs, par principe, les membres de cette caste exceptionnelle utilisaient le moins possible leur faculté acquise à travers les cités et en général dans les lieux publics, sauf cas de nécessité absolue.

Mais Ygaïll était pressée. Ygaïll estimait, après avoir longuement balancé, qu'elle devait accomplir son dessein le plus vite possible.

Elle parvint ainsi, après avoir pris pendant les derniers stades une marche naturelle qui la signalait beaucoup moins à l'attention des gens d'Elwwa qui ne la connaissaient certainement pas tous, jusqu'à un vaste bâtiment situé non loin du rivage d'un océan qui baignait la côte où s'élevait la ville.

Elle se fit connaître et on l'introduisit aussitôt.

— Désirez-vous une escorte ?

— Non. Je descendrai seule.

— Permettez-moi de vous signaler, dit respectueusement le responsable de l'établissement, qu'ils peuvent être dangereux !

Ygaïll sourit, éleva les mains, fit jaillir quelques étincelles.

L'homme s'inclina :

— J'admire votre science, votre courage, ô fille de notre Matriarque vénérée ! Qu'il soit fait selon votre désir !

La démarche d'Ygaïll lui semblait peut-être fort peu orthodoxe, mais il se sentait peu en veine de discuter les désirs de la fille de la terrible Élue.

On conduisit Ygaïll, à travers un dédale de couloirs, de vestibules, de rotondes, de paliers, d'escaliers, jusqu'à une plate-forme qui descendit très profondément sous terre.

Elle pénétra ensuite, escortée de deux guides prévenants et respectueux, dans une salle immense, circulaire, couverte en coupole. Le centre, large d'une cinquantaine de mètres, était occupé par une piscine épousant la forme d'ensemble. L'eau y bouillonnait en permanence et des éclairs bleus jaillissaient souvent de la surface.

Alentour, avec des attaches au plafond, une sorte de grille légère était disposée, encerclant totalement le bassin.

Ygaïll voyait, dans l'eau, le grouillement des Laakkis.

Un des guides crut bon de déclarer :

— Fille de la Matriarque que nous vénérons tous, veuillez dire à votre respectable mère que les hommes d'un autre monde ne pourront

jamais s'échapper d'ici !

Ygaïll remercia d'un sourire furtif.

Elle regardait cette eau, et par instants distinguait un des diaboliques animaux que les gens d'Elwwa redoutaient tant. Oui, c'étaient, pour des captifs, les gardiens les plus redoutables, les plus incorruptibles.

Cependant, d'autres préposés se manifestaient. Tous saluaient la fille de l'Élue et, en gestes rapides, silencieux, tels des robots bien réglés, ils se livraient à diverses manœuvres. Des tableaux s'allumaient, des leviers s'abaissaient... L'eau se mit soudain à bouillonner plus que jamais. Il y eut un formidable remous et Ygaïll vit les Laakkis qui fuyaient, affolés, vers les profondeurs.

Dans un énorme clapotis, une sphère géante parut jaillir des eaux.

Une sphère de métal de vingt ou trente mètres de diamètre. Elle émergea jusqu'à l'équateur et s'immobilisa.

Les techniciens poursuivaient leur action.

Dans la sphère un panneau se découpa, s'ouvrit. Le panneau s'abaissa et forma une passerelle qui vint toucher le bord du bassin, y donnant accès.

Une autre issue fut pratiquée dans l'armature de la grille, cette grille dont le rôle était de capter l'électricité émise quasi en permanence par les immondes petits monstres aquatiques qu'on avait chargés d'entourer cette sphère.

La prison la plus infernale jamais engendrée par des cerveaux humains.

Certes, les hommes qui assuraient le service de ce lieu de détention devaient tous songer que la fille de l'Élue prenait un grand risque.

On lui amena une combinaison spéciale, isolante, permettant à toutes fins utiles d'éviter les attaques des Laakkis qui pouvaient remonter en surface. Elle l'endossa puis, ainsi équipée, franchit la grille, monta sur la passerelle, disparut à l'intérieur de la grande sphère.

L'air y était conditionné, assez suffocant, très dessiccant. Ygaïll, qui prisait fort la nature, la vie libre et agreste en dépit de ses fonctions de technocrate, sentit une légère gêne. Mais que lui importait !

Seule, elle se dirigea vers une porte qu'elle fit manœuvrer magnétiquement. Elle entra alors dans une pièce totalement cubique, métallisée. À l'intérieur, deux lits des plus simples, mais confortables. Une installation sanitaire aménagée dans un angle. Dans l'angle opposé, un semblant de table où un système automatique amenait, deux fois par jour, les rations de nourriture.

La clarté, réglée pour la durée du jour, s'éteignant quand venait la nuit de Fu, paraissait émaner directement du métal constituant parois, plafond, et sol.

Deux hommes presque nus étaient là. Prostrés, chacun sur un lit.

Ils se relevèrent en entendant quelqu'un entrer.

Kenneth Erwin, Jo Fernat, naufragés de la Terre, vivaient des heures atroces.

On ne les avait jamais torturés, ni seulement molestés. On venait, deux fois par jour, les chercher pour les emmener dans une pièce spéciale où ils étaient instruits, par audio-visuel, par de subtiles associations d'idées et d'images, en la langue d'Elwwa. Déjà, on les interrogeait, on les questionnait sans cesse sur la planète Terre et eux, faiblissant, abattus, ne savaient plus trop où ils en étaient.

Ken se leva. Il était faible mais eut un vague sourire d'ironie profonde, en reconnaissant celle qui les avait si bien piégés, dans l'observatoire des Alpes.

Pince Vent, se levant lui aussi, grinçait :

— Ah ! cette sauterelle !... Ah ! dis donc, Ken... c'est bien elle ?

Ygaïll voyait leurs regards hostiles, féroce ment moqueurs. Elle ne les craignait pas, forte qu'elle était en utilisation de l'électricité ambiante.

Mais elle s'attendait à cette réception peu chaleureuse. Tout de suite, elle voulut mettre les choses au point :

Sachant qu'ils commençaient tous deux à comprendre assez correctement le langage du Continent Nord, elle prononça, nettement :

— Ne me regardez pas en ennemie... Je viens pour vous sauver !

CHAPITRE VI

— Tu y crois, toi, à ses salades ?...

Ken fit quelques pas dans l'étroit réduit. Il respirait avec force, troublé profondément depuis l'étrange visite d'Ygaïll.

Maintenant, tous deux savaient qui elle était. Elle leur avait tout dit. Tout.

Le jeune homme se heurta à la paroi, dont la nature métallisée lui renvoyait son image, vaguement déformée. Il serra le poing et, rageur, cogna cette paroi. Il se fit mal et grimaça.

Pince Vent ricana :

— T'énerve pas, va !... ça ne sert à rien. Et puis, ta dulcinée nous a dit que ça se passerait à la nuit. La nuit, ici, on sait ce que c'est... Tout s'éteint !

Ken le regarda, l'air furieux.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— J'ai dit que la nuit...

— Non. Avant.

— Avant ? Quoi avant ?

— Tu m'as dit : ta dulcinée...

Le mécano se mit à rire franchement :

— Dis, Ken... j'ai bien vu comment elle te regardait, la fille de la Matri... de la matra...

— La Matriarque !

— Oui, si tu veux... Tu m'as dit que traduit en français ça donnait ça ! Moi je ne veux pas te flatter, mais tu n'es pas mal balancé ! Et la même Ygaïll, elle doit aimer les beaux gosses...

— Pince Vent !... Écrase !... S'il faut te parler ton langage !

— Mon pote, fit sentencieusement le mécano, moi j'ai lu des bouquins et j'ai vu des films... Eh bien, il y a toujours un gars ou une fille qui a le béguin et qui trahit par amour... même dans les histoires de science-fiction !

— Et notre situation, c'est de la science-fiction ?

Pince Vent eut un soupir à la fois douloureux et comique :

— Non... ça... je dois admettre que c'est la triste réalité !

Ken se montait :

— Et Gilda ? Où est-elle, Gilda ? Il paraît qu'ils ont fabriqué ici un appareil qui ressemble au cosmoscaphe d'Arton... C'est même comme ça qu'ils ont établi le duplex, jusqu'à ce que par accident je sois projeté sur Fu. Et tout a commencé... Leurs études, l'incursion d'Ygaïll... Mais Gilda ? Et Arton ? Et elle dit que trois des guerriers

ont disparu eux aussi...

Il se crispa pour ne pas que Pince Vent le voit pleurer.

Malgré lui, le nom chéri monta à ses lèvres et il prononça, d'une voix étranglée : Gilda...

— Ken... mon vieux Ken...

Le jeune homme se reprenait :

— Et puis, veux-tu que je te dise ? Je doute. Oui, cette fille... elle nous a avoué être la fille de l'Élue. Elle lui ressemble assez je dois dire... à cela près qu'elle a l'air agréable, douce...

— Ça, j'avoue ! dit Pince Vent sans dissimuler son admiration.

— L'autre est sans doute une abominable garce. Ygaïll redoute d'ailleurs une révolte contre sa sérénissime mère... C'est en grande partie pour cela qu'elle cherche à éviter une guerre interplanétaire qui risquerait de dresser des partisans contre la représentante d'un pouvoir trop autocratique...

— Alors, elle a intérêt à nous sauver ?

— C'est possible !...

Ils restèrent un long moment silencieux.

Tous deux évoquaient la belle Ygaïll.

Pince Vent l'avait avoué après le départ de la fille de la Matriarque. Il n'avait pu s'interdire, en jeune mâle qu'il était, d'évoquer, tout au long de l'entrevue, l'instant connu (sur Terre) où il avait pu admirer à loisir la beauté intégrale d'Ygaïll.

Il en avait eu le sang aux tempes, la gorge sèche. Oui, elle était belle, désirable, et rien en elle ne laissait filtrer une impression de perfidie, de trahison. Mais que de contradictions !

C'était elle qui les avait si adroitement piégés, utilisant ses extraordinaires facultés. Mais elle ne faisait alors qu'obéir aux ordres maternels, servir sa planète patrie. Maintenant, c'était autre chose et la jeune fille avait estimé à sa juste valeur l'idée d'une conquête interplanétaire.

Ken, lui aussi, avait été sensible à ce charme émanant de celle qu'il pouvait encore considérer comme une ennemie. Toutefois, obnubilé qu'il était par l'image de Gilda, pouvait-il être bouleversé de désir devant une autre femme ? Certes elle ne pouvait lui être indifférente, mais la disparition de sa maîtresse lui pesait terriblement. Aussi, vis-à-vis d'Ygaïll et de sa surprenante proposition d'évasion, demeurerait-il sur ses gardes.

Ygaïll semblait s'être livrée. Elle avait expliqué qu'elle allait aussi entrer en rébellion contre sa propre mère, mais que c'était pour le bien de cette dernière, autant que pour celui du Continent Nord de Fu. Et puis, ajoutait-elle : « Je ne suis pas seule. J'ai des amis, qui me serviront et épouseront ma cause. Aussi, dès cette nuit, voilà ce que vous allez faire... »

Des heures passaient. Bien mornes pour les deux jeunes gens dans leur cage de métal, sans autre horizon que ces parois polies qui ne faisaient que les refléter banalement.

On était venu les chercher pour la leçon quotidienne. Sans se concerter, ils avaient, l'un et l'autre, prêté plus d'attention que d'habitude à l'enseignement. Tacitement, ils plongeaient dans cette recherche de la connaissance, assimilant au maximum les rudiments de la langue d'Elwwa. Peut-être allaient-ils en avoir le plus grand besoin dans un proche avenir. Il faut dire que la méthode était subtile et qu'ils avaient déjà fait l'un et l'autre assez de progrès pour soutenir une conversation suivie.

Ce qui avait été le cas avec la fille de la Matriarque Éluë.

Après la leçon, et sans avoir été autrement interrogés, ce qui les soulageait, ils réintégrèrent la cellule sous-marine.

Pince Vent fit remarquer qu'il devait être tard, que la lumière ne tarderait pas à s'éteindre. Alors ils sauraient que c'était la nuit, qu'au-dehors les trois soleils seraient couchés et, comme l'ajoutait le mécano, les prisonniers n'auraient qu'à en faire autant.

Alors, que se passerait-il ?

Quand on les avait amenés vers la sphère fantastique, Ken, horrifié devant le bassin où grouillaient les Laakkis qu'il était payé pour apprécier, s'était dit tout de suite qu'avec de tels gardiens il était utopique d'imaginer qu'on pourrait s'en évader, de quelque façon que ce soit.

Or Ygaïll s'était manifestée, se faisant forte de les tirer de là pour peu qu'ils consentissent, par la suite, à servir ses plans, à savoir tout mettre en œuvre pour saboter le conflit entre la Terre et le Continent Nord d'Elwwa.

Certes, un transfert par astronefs était jusque-là impensable. Ygaïll l'avait admis. Mais les Elwaiens disposaient d'étranges pouvoirs, glanés dans les radiations du cratère aux geysers. Des commandos, amenés jusqu'à l'observatoire des Alpes pourraient petit à petit investir la planète. Mécanique et technique n'avaient plus de secrets pour ceux de Fu et ils se chargeraient rapidement de s'emparer des postes clés, paralysant et asservissant les Terriens.

Du moins en théorie, car le conflit ne serait pas aussi rapidement réglé.

Ygaïll avait aussi parlé d'Arton. Jusqu'à nouvel avis, les savants d'Elwwa regrettaient sa disparition et, par le truchement du Hlwongoo, tentaient de le rechercher à travers l'espace.

Les deux jeunes gens discutant de cela, en avaient conclu que, peut-être, Ygaïll ne souhaitait pas tellement qu'on retrouvât le savant terrien. Et, parallèlement, Gilda. Ce qui augmentait encore le souci, le doute, dans l'âme de Ken.

Le temps passait.

Pince Vent et Ken ne parlaient plus guère. Mornes, ils méditaient, exaspérés l'un et l'autre, doutant, mais naturellement voulant espérer quand même. Tout valait mieux que cette détention abominable, d'autant que Ygaïll, sans leur faire part de l'inévitable condamnation à mort, ne leur avait cependant pas caché qu'en débarquant dans la montagne sacrée, ils s'étaient rendus coupables de profanation.

Quand, par la suite, ils avaient réussi l'envol, ils avaient aggravé leur cas. Nul ne devait, en effet, sans une initiation sévère, être admis à bénéficier de l'anti-gravitation, tout comme de l'utilisation de l'électricité ambiante, technique en laquelle Ygaïll – ils ne l'ignoraient pas – était passée maîtresse.

Et puis quelque chose cliqueta.

Instinctivement, ils tournèrent les yeux vers la table où un système automatique déversait biquotidiennement les rations de nourriture.

Ils croyaient que c'était le repas du soir, de ce soir relatif de la prison engloutie.

Pince Vent gloussa. Ken éructa.

Un court instant, ils demeurèrent abasourdis, puis ils bondirent :

— Non !... c'est pas vrai !

— Moi, j'ai cru que c'étaient des bonshommes !

— Des vêtements, oui...

— On dirait... des tenues d'hommes-grenouilles... Une sorte de scaphandre !...

Ils se regardèrent.

Ygaïll avait promis de leur faire tenir les costumes nécessaires à l'évasion, grâce à certaines complicités dans la prison.

Et c'étaient ces deux costumes qu'on leur livrait par distributeur.

Cette fois, leur état d'esprit changea et ils s'empressèrent d'essayer ces tenues. Elles leur seyaient fort bien et ils purent constater qu'elles étaient parfaitement étanches, disposaient de walkie-talkie pour la communication, et aussi d'un dispositif sans doute électromagnétique dont ils ne comprirent pas l'utilité.

Un instant après, nouveau cliquetis. Mais cette fois c'était le repas.

Ils l'avalèrent avec enthousiasme, voire fébrilité. Ils étaient survoltés à présent. Ils avaient tout redouté ; finir leurs jours dans cette boîte immergée, au risque de perdre la raison ou bien, ils le pressentaient, être exécutés quand les habitants de Fu auraient extirpé de leurs cerveaux tout ce qu'ils jugeraient nécessaire quant à la connaissance de la Terre, quitte à les torturer à l'occasion.

Maintenant, la promesse d'Ygaïll commençait à prendre tournure.

Un peu après, tout s'éteignit. Et comme chaque soir ce fut, dans la cellule cubique, le noir absolu.

Étendus l'un et l'autre, revêtus des scaphandres, ils attendaient...

Impossible de dormir, et de toute façon, ce n'était pas le moment.

Des heures...

Tout est noir. Et deux cerveaux fonctionnent dans ce noir. Hallucinés.

Déclic.

Cette fois, ce n'est pas le distributeur. Mais la porte. Cette issue quasi invisible, quand elle est close, pratiquée dans la paroi.

Une lueur vague. Il est évident que partout, dans la sphère immergée, c'est la nuit, factice mais correspondant à la nuit cosmique de Fu. Une silhouette se découpe. Non Ygaïll mais un homme. Il porte une combinaison analogue à la leur.

Tous deux se sont levés. Ils regardent celui qui pénètre.

Ils le connaissent. C'est un jeune homme qui fait partie du personnel de l'étonnante geôle. Beau gars antipathique au visage le plus souvent fermé, et qui a jusque-là affiché un mépris certain pour ces extraplanétaires. Nul doute qu'il soit un de ces initiés admis à la connaissance du vol humain, et peut-être aussi du jeu électrique obtenu par manipulation dans le vide relatif.

Il braque vers eux une lampe dont la clarté est très atténuée et crée des reflets blêmes.

Sans un mot, il leur fait signe de le suivre. Ils se lèvent, ils étaient tout prêts. Ils le suivent.

Où les emmène-t-il ?

Pince Vent est sombre. Tout cela ne lui plaît guère et il commence à se méfier de la fille de la Matriarque Éluë, dont la beauté est peut-être suspecte.

Ken, lui, est tout aussi soucieux. Il le sera tant qu'il ne sera pas fixé sur le sort de Gilda, partant de celui d'Arton. Et puis, en dépit de la sympathie réelle qui l'entraîne vers Ygaïll, il a été ébranlé par l'hypothèse galante de Pince Vent.

Il se souvient des vieilles histoires de sa planète natale. N'a-t-on pas parlé d'un des plus affreux supplices inventé par les Inquisiteurs : la torture par l'espérance ? Alors, Ygaïll feignant de le trouver à son goût, organisant une évasion...

Tout cela n'est-il pas une abominable comédie ? Et ne vont-ils pas finir par se retrouver dans quelque chambre ardente, ou devant un échafaud d'un genre inédit.

Des couloirs. Clarté funèbre partout. Le silence.

La lanterne sourde, plus que sourde de leur guide est à peine perceptible mais ils ont tout intérêt à passer inaperçus.

Une porte. Une sorte d'autre cellule, très petite.

Là, l'homme presse un commutateur. Tout est clos et il fait plus clair.

Il ajuste alors le casque en matière souple du scaphandre et les

invite du geste à les imiter.

Ils n'osent se communiquer leurs impressions et se contentent d'obtempérer.

Ce type-là obéit à une consigne, mais avec une répugnance visible. Il sera bon de ne pas trop compter sur lui dans l'avenir.

Il vérifie la porte, scrupuleusement, manœuvre diverses commandes dont les deux jeunes gens ignorent le sens.

Et puis bruit d'eau.

Ils constatent tout à coup qu'ils baignent déjà jusqu'à mi-jambes et la lumière se fait : ils sont dans un sas.

Le sas se remplit rapidement. Les voilà totalement immergés.

Ainsi donc, c'est ça, l'évasion. Par eau.

Ken frémit. Mais cette eau est infestée de Laakkis !

Pince Vent doit penser quelque chose d'analogue et sans doute le mécano est-il encore assez pessimiste. Ce serait cela, le piège, la trahison ?

Ils rejettent cette idée rapidement, car le désagréable garçon qui les mène a ouvert une autre porte. Et cette fois ils découvrent le fond de cette infernale piscine dans laquelle est plongée l'immense sphère-prison.

L'eau bouillonne avec fureur. C'est un tourbillon effarant et ils distinguent des formes qui s'enlacent, s'agrippent, se heurtent, se déchirent...

La vision est atroce. Une lumière blafarde irradie, destinée sans doute à éclairer en permanence le fond du bassin gigantesque où vivent les Laakkis.

Ce sont eux qui font ces perturbations, sans doute. Oui, mais dans quelles conditions ?

Le guide, sans hésiter, s'est mis en route, se retournant seulement pour vérifier si les deux prisonniers de la planète le suivent bien. Ce qu'ils font.

Ils ne sont pas très rassurés. Pourtant, il paraît douteux que, si on veut les livrer aux Laakkis, on puisse employer un bourreau qui accepte parallèlement à leur exécution de se suicider.

Tous trois marchent au fond de la vaste piscine, dans cette clarté lugubre.

Clarté qui leur permet de voir.

Les Laakkis sont là, en grand nombre. Mais pas seulement les Laakkis.

Il y a partout une foule de petits poissons, phosphorescents, très jolis à voir, mais offrant des gueules impressionnantes, aux dents multiples, doués d'une incroyable vélocité.

Quelques-uns s'en prennent d'ailleurs aux trois plongeurs, mais les mâchoires acérées se brisent sur l'étoffe souple et incroyablement

résistante des scaphandres.

Le guide n'en a cure et, du geste, les chasse comme des insectes importuns.

Il n'en est pas de même des Laakkis.

Eux ne portent pas de combinaisons résistantes comme des armures et, en dépit de leurs carapaces, ils ont peine à se défendre contre les assauts multiples de ces ennemis féroces.

Le guide marche, impavide, et les deux Terriens, progressant derrière lui dans ce tourbillon épouvantable, voient les petits monstres aux yeux d'escarboucle qui périssent en masse, déchiquetés par ces cannibales évoquant les piranhas des fleuves de l'Amérique de la Terre-Sud.

Les corps peuvent tenir contre les dents aiguës des poissons, pas les tentacules que les autres déchiquettent avec envie. Un sang vermeil jaillit, souille les ondes, et des débris de Laakkis s'en vont à la dérive.

Ken et Pince Vent peuvent voir que, dès qu'un Laakki a perdu un ou plusieurs tentacules, les poissons monstres réussissent à pénétrer sous la carapace, fouillant sa chair et le dévorent vivant.

Des carcasses ainsi vidées tombent lentement vers le fond. En vain les démons hybrides tentent-ils de foudroyer leurs ennemis en utilisant leur force magnétique ce qui fait que des éclairs bleutés ne cessent de jaillir un peu partout. Mais il est à croire que les assaillants sont immunisés contre ce genre d'armement naturel.

Pince Vent fait un bond, parce qu'un Laakki attaqué a émis un éclair, et que le mécano en a ressenti les effets. Mais si la foudre animale perturbe l'humain, les surprenants poissons y demeurent allergiques.

Ainsi se poursuit cette marche, jusqu'à ce que les Terriens commencent à comprendre qu'ils foulent un sol sableux, où croissent des plantes ondulant au rythme de l'eau, où grouillent des animaux aquatiques inconnus...

La mer... Ils ne sont plus dans le bassin de la piscine-prison.

Ygaïll a tenu parole.

Peu enclins à parler, en dépit de la facilité que leur donnent les walkies-talkies, ils échangent un regard, derrière leurs masques transparents.

Mais le guide montre quelque chose, au loin, sous les eaux.

Cela vient vers eux. Une bête ? Une machine ? Une sorte de scolopendre qui avance, lourd, gauche, mais assez rapide, marchant sur le fond sous-marin.

CHAPITRE VII

Cela avançait vers eux et petit à petit les Terriens reconnaissaient qu'il s'agissait d'une bien curieuse machine. Un véhicule sous-marin, peut-être également capable de se déplacer sur un sol normal. Un long corps articulé, fait de plusieurs caissons qui devaient être autant de cockpits communiquant par un ingénieux système de soufflets.

Deux phares énormes à l'avant pouvaient, au premier abord, évoquer des yeux ce qui expliquait aisément la méprise. Et le tout se déplaçait sur des pilotis mouvants très agiles, eux-mêmes articulés. C'était un insecte monstrueux reconstitué, dont le maniement paraissait facile et qui devait rendre les plus grands services.

Un phare naquit dans un des cockpits, balaya les alentours, éveillant des coloris ardents, faisant fuir des milliers de bêtes aquatiques, poissons, mollusques, crustacés, et caressant les corolles chatoyantes d'énormes anémones, les élégantes flagelles des méduses, les coquilles gracieusement tarabiscotées qui jonchaient le sable.

Cela évoquait assez bien les océans terrestres, à cela près que l'évolution avait façonné des êtres animaux ou végétaux de styles un peu différents, mais relevant d'une même volonté d'ordre et d'harmonie.

Pince Vent, cependant, n'en était pas à la zoologie comparée. Il était en train de se dire que ce « mille-pattes » n'était sans doute pas là par hasard et qu'il devait venir les chercher. Il se basait pour cela sur l'attitude de leur guide qui n'avait manifesté aucune crainte à son apparition.

Bien au contraire. Il s'efforçait pour l'instant de se placer dans le faisceau du projecteur et faisait de grands gestes.

D'ailleurs, presque aussitôt, Ken et le mécano entendirent dans les micros des casques qu'une communication s'établissait.

Il y eut un bref dialogue, qu'ils suivirent à peu près, entre l'antipathique garçon et quelqu'un se trouvant à bord du scolopendre reconstitué.

Un nouveau geste les invitant à le suivre. On marcha vers le curieux véhicule des profondeurs.

Ils y pénétrèrent par un sas. Là, plusieurs personnages apparurent et les dépouillèrent de leurs scaphandres.

Et Ygaïll parut.

Elle leur sourit ; leur tendit la main. Spontanément, ils la prirent, commençant tout de même à croire qu'elle était sincère sur toute la ligne.

Le guide la salua, profondément mais assez froidement et les deux jeunes gens constatèrent qu'elle était suivie de près par un autre garçon.

Athlétique comme le guide, bel homme sanglé dans la cuirasse des guerriers d'Elwwa. Mais lui aussi avait quelque peu l'air renfrogné et ses regards, en s'abaissant sur les Terriens ne paraissaient refléter qu'une aménité toute relative.

Mais Ygaïll ne semblait guère s'en soucier. Elle invita les évadés à la suivre et ils constatèrent avec une certaine gêne que ses deux cavaliers servants, le guide et le nouvel arrivant, emboîtaient également le pas à la fille de la Matriarque Éluë.

Par un soufflet, ils passèrent dans un autre cockpit, infiniment moins conçu pour la technique que le premier. Une sorte de petit salon y avait été aménagé. C'était la première fois depuis leur arrivée en cette planète que Ken et Pince Vent découvraient un véritable confort.

Ils prirent place avec une satisfaction non dissimulée sur des coussins que baignait une lumière douce, heureusement et discrètement colorée d'orangé. Une musique inconnue filtrait, on ne savait comment. Les quatre garçons s'étaient assis et la belle Ygaïll allait et venait, préparant des coupes qu'elle emplissait d'une boisson aux tons d'émeraude, pétillante comme du champagne. Elle en offrit à Pince Vent, à ses deux sbires qui ne desserraient toujours pas les dents. Enfin elle vint vers Ken.

Elle lui tendit la coupe, lui sourit, se baissa...

Il reçut le baiser et ils demeurèrent ainsi un instant, sous l'œil goguenard du mécano.

« Je le savais bien, qu'il y avait de ça ! ! pensait-il, in petto. »

Ken pensait-il quelque chose d'analogue ? Ou soupçonnait-il encore quelque trahison ? Il eût été sans doute de bien mauvaise foi. Non seulement Ygaïll avait tenu parole en les faisant évader d'une prison infernale, mais encore elle donnait totalement raison au subtil Pince Vent.

Ken lui plaisait et, sans se gêner, sans pudibonderie, elle lui offrait ses lèvres, ce qui était sans doute en accord avec les mœurs en usage sur Fu, du moins dans le Continent Nord.

Ken, un peu éberlué, dégustait maintenant l'appétissante boisson. Il se sentait intimement troublé et il devait admettre, non sans un pincement au cœur, que l'attitude de la fille d'Elwwa faisait quelque peu rétrograder l'image de Gilda.

Pince Vent lui fit un clin d'œil et Ken réprima un sourire.

Mais tous deux virent les deux autres garçons et ils constatèrent, sans équivoque possible, qu'ils appréciaient beaucoup moins le geste tendre d'Ygaïll, s'offrant aussi franchement à l'homme d'une autre

planète.

Alors ce fut elle qui entama la conversation et si les deux Terriens, faisant effort pour appeler toute leur connaissance de la langue d'Elwwa, répondirent de leur mieux, les deux autres ne firent entendre que quelques mots brefs et encore lorsque la fille de la Matriarque les interpellait directement.

Bientôt, et à certains mouvements, certains regards, Pince Vent, qui n'était pas tombé de la dernière pluie, en vint à se demander si Ygaïll avec une belle liberté de vie, ne dispensait pas ses bontés à plusieurs de ces guerriers qui, en la circonstance, participant à son action, devenaient ses complices, puisqu'il s'agissait d'une rébellion envers le pouvoir.

Ygaïll, cependant, exposait la situation.

La concordance inouïe entre le hlwongoo et le cosmoscaphe avait permis cette jonction entre les deux planètes. Fortuitement d'abord par la maladresse de Gilda et de Ken, plus expressément dès que ceux d'Elwwa avaient pu étudier la Terre, le procédé utilisant les particules (métachyons qu'ils appelaient aks) grâce auxquelles un corps pouvait être translaté à des distances vertigineuses dans la Galaxie.

Depuis, tout allait de travers.

Cinq personnages perdus on ne savait où, dans l'espace-temps, le refus de fonctionnement du hlwongoo, et le fait que personne, sur la planète Terre, n'était désormais en mesure d'actionner le cosmoscaphe pour reprendre le contact.

D'autre part, sur Fu, cela ne s'arrangeait pas non plus. L'opposition sourde, contestant depuis longtemps le matriarcat que certains jugeaient dépassé, mettait à profit cette histoire de conquête interplanétaire. Le bruit se répandait que la Matriarque et ses favoris allaient mener Elwwa vers un cataclysme en provoquant un conflit interastres, dans une bataille perdue d'avance. Si bien que des soulèvements se produisaient déjà, dans diverses cités du Continent Nord, voire à Elwwa.

Les Terriens écoutaient cela avec le plus vif intérêt et en oubliaient presque l'hostilité des deux servants d'Ygaïll, lesquels buvaient à peu près en silence, en conservant des visages fermés qui ne disaient rien de bon.

Le cockpit comportait des hublots, entre d'élégants drapés, ce qui permettait tout en savourant une aimable boisson de contempler le paysage sous-marin.

Depuis un instant, Pince Vent apercevait une foule de poissons qui semblaient tous filer dans la même direction. Vifs, véloces, jetant des éclairs, phosphorescents comme ceux qui s'en étaient pris aux Laakkis, ils indiquaient un péril certain.

Parallèlement, ils pouvaient constater que la température

augmentait dans des proportions sensibles.

Jusque-là, cet état de fait n'était certainement pas passé inaperçu des étranges hôtes des Terriens, mais ceux-là ne paraissaient guère s'en émouvoir.

Pourtant, à un certain moment, Ygaïll pria son accompagnateur de s'enquérir de la situation. Il disparut et revint quelques instants après :

— Nous approchons, dit-il simplement.

Il se rassit, sans rien ajouter. Ken et Pince Vent étaient quelque peu intrigués et Ygaïll, avec une grâce exquise, leur expliqua de quoi il retournait.

Ils connaissaient le fleuve de feu. Ils l'avaient rencontré sur leur route alors que, traqués par les guerriers d'Elwwa, ils cherchaient à s'enfuir du grand cirque rocheux, trouvant par hasard le truc de l'envol humain.

Ce fleuve de lave, coulant en permanence depuis des siècles, s'effondrait dans l'océan au large des côtes du Continent Nord. L'engin qui les emportait pouvait évidemment le contourner, mais le détour eût été très important, le ruisseau fulgurant allant très loin. Aussi, Ygaïll estimant la situation en phase aiguë, soucieuse de rallier rapidement le point où elle se rendait avec les Terriens, avait-elle décidé de passer à portée en dépit du danger que cela pouvait présenter.

Les Terriens pouvaient admirer l'emprise que la fille de la Matriarque semblait posséder sur l'équipage. Nul sans doute n'avait protesté et le mille-pattes, ainsi que le baptisait Pince Vent, se risquerait dans des eaux quasi bouillantes, parce que la belle Ygaïll ne voulait pas perdre un iota de temps.

La conversation continuait, très mondaine en apparence, dans le salon.

Maintenant, après les fulgurances dorées et argentées des poissons, après la panique de cet arc-en-ciel vivant, ils commençaient à distinguer des lueurs pourpres.

Ce fleuve de feu leur rappelait de terribles souvenirs. Et ils allaient de nouveau avoir à l'affronter, cette fois d'une façon tout à fait différente, au fond même de cette mer où les circonstances les avaient précipités.

Il faisait atrocement chaud. Ygaïll se leva, leur sourit à tous...

Posément, elle commença à se déshabiller.

C'est-à-dire qu'elle retirait cette sorte de combinaison que tous portaient, d'un style uniforme, sorte de survêtement renforcé qui était attribué à tout ce que le monde d'Elwwa comportait dans le genre militaire. On en avait d'ailleurs doté également Ken et Pince Vent quand on les avait dévêtus des scaphandres, dans le sas.

Pince Vent se sentait transpirer et non pas seulement de chaleur. Il

regarda Ken qui, verre en main, sourcils froncés, paraissait en proie à une lutte intérieure.

Et le mécano devinait laquelle.

Non seulement le désir se manifestait en lui, comme tous les hommes, lorsqu'une créature telle que Ygaïll montre sa nudité, mais aussi sans doute le brave, le très honnête Kenneth Erwin ne pouvait pas ne pas évoquer Gilda, Gilda disparue, Gilda perdue peut-être pour jamais dans l'espace-temps, ou projetée sans espoir de retour dans quelque monde insoupçonné.

Sans doute eût-il voulu demeurer de marbre devant le spectacle qui se dévoilait à ses yeux. Mais le moyen d'y parvenir ?

Les deux cavaliers servants, eux, s'étaient levés et, à leur tour, commençaient à se dévêtir.

Les Terriens purent, un très bref instant, se demander si les coutumes sexuelles de Fu n'autorisaient pas quelque fantaisie de groupe. Mais ils comprirent très vite qu'il n'en était rien. D'autant que des techniciens du mille-pattes parurent, venant demander des ordres. Ils étaient déjà dans le plus simple appareil, et ruisselaient.

Tout cela était très naturel. On ne pourrait bientôt plus supporter la moindre chose sur ces organismes qui commençaient à cuire. Alors on enlevait tout. C'était aussi simple que cela.

Pince Vent échangea un regard avec Ken. Ils se comprirent et, aussi posément que possible pour masquer leur trouble, ils se déshabillèrent.

Nulle idée lubrique dans l'air, maintenant. On continuait à boire, à bavarder. Mais la situation devenait intenable. Tous transpiraient à grosses gouttes et l'atroce chaleur engendrait à l'intérieur de l'engin sous-marin une brume légère dans laquelle tous étaient plongés.

La curiosité emportait les deux naufragés du vide, et, aux hublots, ils regardaient l'étonnant spectacle.

Le fond marin classique mais, très loin, une sorte de mur de feu indiquant que là coulait le ruisseau de lave. On voyait assez mal, parce que les eaux devenaient bouillonnantes dans cette région. Par là, plus un animal. Poissons et autres habitants des océans ne se risquaient plus aux approches du fleuve de feu.

Par contre, cette température exceptionnelle favorisait la croissance de plantes inattendues.

Immenses, avec des algues s'étendant à des dizaines et des dizaines de mètres, ces actinies insolites irradiaient, émettant des ondes lumineuses qui engendraient une surprenante féerie.

Sur le fond écarlate du torrent fulgurant, c'étaient les taches de clarté colorée de ces végétaux inconnus. Ils luisaient, les uns discrètement, les autres avec une orgueilleuse intensité, et des opales de flamme, des pépites d'or en fusion, des rubis de sang, des

émeraudes d'espérance enchâssaient les téméraires qui se risquaient dans cet enfer au décor magique.

Et l'engin aux mille pattes avançait, avançait toujours, se hâtant, se dandinant sur ses jambes métalliques, ondulant son corps annelé, emportant vers on ne savait quel destin la fille de la Matriarque, ses amants, et ces Terriens dont on ne pouvait encore discerner s'ils étaient ses prisonniers ou tout autre chose.

Nus, tous ces hommes nus autour de la femme nue, baignés à la fois dans leur propre transpiration et dans la buée épaisse que le bain prodigieux entretenait à l'intérieur des cockpits, vivaient un moment exceptionnel. Tout était trouble, équivoque, peut-être dangereux...

Pince Vent ne put s'interdire de s'exclamer à un certain moment :

— Mince de hammam !!

Ygaïll s'égaya de sa mine et se fit expliquer par Ken ce terme qui, évidemment, ne correspondait à rien dans sa langue. Elle s'en amusa mieux encore.

Longuement, le mille-pattes longea le fleuve de feu, ne changeant de direction qu'à partir du moment où un gouffre qu'il fallait éviter à tout prix recevait la lave à peine refroidie, qui se perdait dans les profondeurs de la planète Fu.

On repartit dans la direction opposée, toujours au long du fleuve de feu mais cette fois en allant vers la côte.

Ygaïll avait expliqué qu'elle entendait ainsi gagner une sorte de vieille citadelle transformée en laboratoire, située au bord de l'océan. Là avait été construit le hlwongoo.

Là aussi, elle comptait des amis. Elle voulait prendre la situation en main, avant que sa mère ne fût débordée par la révolte grondante et sauver la situation politique et sociale à tout prix.

Ken et Pince Vent se sentaient assez peu concernés par de tels troubles, qui ne faisaient qu'évoquer tristement les stupides mouvements sociaux de leur planète patrie. Mais ils n'avaient pas le choix et devaient suivre le mouvement. Eux, avant tout, se demandaient si ce fameux hlwongoo, si semblable disait-on au cosmoscaphe, ne représentait pas une planche de salut.

Vint le moment où la température parut baisser. Ygaïll s'approcha de Ken, le prit par les épaules :

— Terrien, dit-elle, sais-tu que tu me plais...

Il ferma les yeux, fit effort sur lui-même, murmura cependant :

— Tu es belle, Ygaïll...

— Terrien, je voudrais que nous soyons le symbole de deux planètes, deux planètes qui ne devraient jamais entrer en conflit... Dis-moi que tu vas m'aider à sauvegarder la paix !

— Quel homme digne de ce nom refuserait, Ygaïll ! Je veux la paix entre les mondes comme je la souhaite sur toutes les planètes...

Elle eut un indéfinissable sourire et l'attira à elle.

Un instant après, ils s'étendaient sur un des divans du salon. La brume stagnait toujours, estompant légèrement les corps et ce voile de pudeur couvrait partiellement les amours de la fille de Fu et de l'homme de la Terre.

Les deux cavaliers servants, debout dans un angle, l'un près de l'autre, buvaient toujours. Silencieux, ils regardaient vaguement cette étrange étreinte.

Pince Vent, lui, était ahuri, en dépit du fait qu'il ait été le premier à supputer que Ken plaisait énormément à Ygaïll. Mais que cela se fasse si vite...

Bouleversé jusque dans sa chair, il tentait de noyer son désarroi, comme semblaient le faire ces deux garçons qui visiblement subissaient le caprice peut-être calculé d'Ygaïll, sans doute avec une profonde réprobation.

Un matelot pénétra en coup de vent dans le cockpit. Parfaitement nu lui aussi, et très à l'aise, il ne parut pas se soucier de l'attitude d'Ygaïll et de Ken.

— Ô fille de la Matriarque ! Relève-toi ! L'heure est grave !...

— Que dis-tu, Oxil ?

— La radio nous informe que la révolte a éclaté à Elwwa. Le palais a été investi. Il y a des blessés, des morts... Et ta vénérable mère a disparu !...

CHAPITRE VIII

Les Terriens avaient pu se demander quelle était l'utilité d'un certain dispositif attendant aux scaphandres dont se revêtaient ceux d'Elwwa pour les randonnées sous-marines.

Maintenant, ils le savaient, ayant été à même de l'apprécier.

Pour aborder, Ygaïll avait voulu éviter l'émersion du mille-pattes, bien trop repérable. D'autant que les nouvelles de télé et de radio étaient de plus en plus mauvaises. La situation n'en finissait pas de se détériorer et le règne de la Matriarque semblait sur son déclin.

L'Élue disparue on ne savait où ni comment, des conflits, des massacres, des destructions, tout ce qui accompagne généralement l'idéologie de ceux qui en appellent à la liberté et au bien public. Tout cela donnait à réfléchir.

Le mille-pattes était donc venu stopper au bas des falaises supportant l'ancestrale forteresse dont l'intérieur abritait les laboratoires les plus modernes. Là, amoureusement surveillé par quelques techniciens fanatiques, était le hlwongoo, quintessence de la science elwienne.

Donc, Ygaïll désirait joindre ces techniciens, en compagnie de ses deux chevaliers, Bylo et Wam'F. Naturellement, elle emmenait aussi les Terriens.

Tous les cinq, sanglés dans les scaphandres, avaient quitté l'engin immobilisé sur le fond marin. Et c'est alors que les appareils avaient prouvé leur compétence.

Il s'agissait de dispositifs anti-gravitation. Munis d'un tel accessoire, tout individu qui n'avait pas été initié au vol humain obtenu par irradiation à partir du feu souterrain pouvait s'élever à son gré, surplomber le sol et parcourir ainsi d'appréciables distances.

C'était d'autant plus utile en la circonstance qu'en dépit de leur connaissance de cette technique exceptionnelle, aucun des cinq n'était capable de s'envoler à travers la masse aqueuse.

On avait attendu la nuit. Dès que le troisième soleil se fut effacé, Ygaïll et les quatre garçons avaient traversé le sas, pris pied sur le fond de l'océan.

Les repères avaient été soigneusement étudiés. De là, on devait s'élever directement vers la forteresse. Par radio, et selon un code connu de ses seuls partisans, la fille de la Matriarque avait averti ceux en qui elle avait confiance parmi le personnel de la citadelle-laboratoire.

Dans la nuit de Fu, cinq silhouettes s'étaient alors extirpées des

vagues, et montant lentement, longeaient la falaise, puis atteignaient le niveau où se dressait l'énorme construction.

Ken et Pince Vent avaient alors découvert un étrange édifice, dont les divers corps de bâtiment étaient en forme de pyramides. Cela, dans la semi-obscurité, leur semblait vétuste, rongé par les intempéries, par l'air salin.

Toutefois, dès qu'ils eurent pris pied sur une sorte de chemin de ronde où des hommes les attendaient, ils furent conduits à l'intérieur, et purent constater que ces murailles vénérables abritaient des salles métallisées, toute une installation ultra-moderne. Ils virent des appareils fantastiques, entr'aperçurent des labos équipés de façon impressionnante.

Plusieurs hommes couraient à la rencontre d'Ygaïll, lui baisaient les mains.

Bylo et Wam'F demeuraient impassibles. Mais il était hors de doute que, l'un comme l'autre, ils étaient bien décidés à ne pas s'éloigner d'Ygaïll, quel que fût son comportement, fût-ce entre les bras d'un autre homme, Terrien ou Elwien.

Ils tenaient à leurs prérogatives et peut-être même étaient-ils secrètement rivaux, tous deux se croyant des droits à une éventuelle union avec une fille qu'on pouvait croire pourvue d'une destinée d'exception.

En attendant, cette destinée était quelque peu compromise.

Ygaïll n'était-elle pas la fille d'une sorte de dictatrice, présentement en fuite ou, ce n'était pas impossible, déjà assassinée par les révoltés ?

Les ondes amenaient, comme dans toute guerre civile, des informations aussi contradictoires que possible.

Ygaïll ne voulait pas perdre de temps. Elle s'en ouvrit donc sans ambages à un homme mûr, au visage souriant, un de ces savants pour qui seule compte la science et qui est au-dessus des basses contingences de la politique. Ce dernier, Imahi, acquiesça avec un plaisir visible au désir d'Ygaïll. Il la conduisit, toujours flanquée qu'elle était des quatre hommes qui ne la quittaient pas.

Pince Vent s'interrogeait sur la suite des événements. Les deux Elwiens demeuraient sur leurs gardes. Ken, lui, marchait comme dans un rêve.

Il avait encore aux lèvres le goût des baisers d'Ygaïll. Il sentait, sur tout son être, les caresses délicates et osées à la fois dont elle l'avait gratifié, sans vergogne, et devant témoins.

Floue, légère comme un fantôme un peu triste, il cherchait à se fixer sur l'image de Gilda. Mais Gilda lui échappait, si bien que ses impressions voluptueuses se mêlaient d'un étrange piment qui ressemblait à du remords.

Conduit par Imahi, le groupe parvint à une vaste salle où brillait,

sous un éclairage violent, un énorme dispositif mécanique.

Les Terriens n'avaient jamais vu ces cubes de métal, ces spirales translucides où brillaient d'étonnantes fluorescences, ces antennes incroyablement complexes.

Ils n'avaient jamais vu, ni ces niches inclinées à 45° et dans lesquelles un être humain eût tenu à l'aise, semi-couché, regardant le plafond.

Ken, lui, avait au moins un souvenir. Il découvrait des écrans ovales, très allongés, façonnés d'une matière inconnue, ne reflétant présentement que du néant sur une surface fortement convexe.

Si Pince Vent n'en avait jamais vu de semblables, lui se souvenait. C'était un miroir analogue dont on s'était servi pour sonder son cerveau, pour y faire apparaître le film de ses secrètes pensées. C'est avec un tel miroir qu'il s'était diverti aux dépens de la Matriarque Éluë laquelle, furieuse, s'était vengée en le faisant torturer, jusqu'à ce qu'Arton puisse réussir à le ramener sur sa planète d'origine.

Mais, comme le mécano, il savait qu'il se trouvait devant le hlwongoo, l'homologue du cosmoscaphe, construit à peu près au même moment, à des milliers d'années-lumière par Imahi et ses collaborateurs, inspirés tel le docteur Arton par un de ces courants mystérieux qui traversent l'univers.

C'était tout à fait autre chose, cela relevait évidemment d'une technique absolument différente. Et cependant, la base en était la même. La captation et l'utilisation de ces métachyons que les Elwiens appelaient particules aks.

Le duplex s'était produit, établi hors de la volonté des inventeurs respectifs, et cela s'était traduit, de part et d'autre, par ces images fuyantes, par ces étincelles intangibles, qui avaient tant intrigué les hôtes de l'observatoire des Alpes.

Ygaïll avait son plan. Mais elle commença par donner certaines instructions à Wam'F, ainsi qu'à Bylo. Les Terriens purent constater que les deux Elwiens se renfrognèrent un peu plus. Toutefois, ils ne devaient pas avoir l'habitude de discuter les ordres de leur maîtresse. Ils écoutèrent, acquiescèrent, disparurent...

Toujours avec grâce, elle expliqua alors à Ken et à Pince Vent qu'elle les avait chargés d'une mission de confiance : à savoir tenter de se rendre à Elwwa afin de rechercher la piste de la Matriarque. D'autres partisans tout dévoués à la cause d'Ygaïll pourraient les y aider. C'était en quelque sorte un parti intermédiaire entre les créatures de l'Éluë et les révoltés, lesquels semblaient, d'après les dernières nouvelles parvenues à la citadelle, rallier la majorité de la population, irritée à l'idée d'être lancée dans cette guerre interplanétaire encore hypothétique mais dont on avait savamment entretenu le fantôme menaçant.

Maintenant, Imahi écoutait attentivement ce qu'on attendait de lui.

C'était sans doute un doux rêveur, doublant un esprit de haute valeur. Il ne devait guère se rendre compte du tragique de la situation et Ygaïll demeurerait forte. Craignait-elle vraiment pour sa mère ? Songeait-elle que les événements servaient ses desseins ? Les Terriens étaient au moins persuadés d'une chose à présent : la jeune femme détestait cette possibilité de conflit entre leurs deux planètes et allait tout mettre en œuvre pour l'éviter.

Ils s'étaient demandé, l'un et l'autre, si elle n'allait pas tout simplement faire détruire le hlwongoo. Imahi expliquait que, de son côté, et selon les instructions précédemment reçues, il avait tenté, avec son équipe, de « récupérer » les égarés de l'espace-temps : Arton et Gilda les Terriens, outre les trois hommes d'Elwwa manquant à l'appel après l'incursion vers la Terre. Jusque-là, toujours en vain.

Pendant les heures qui suivirent, on vécut fébrilement, dans la citadelle.

On avait conduit les naufragés à une chambre très bien aménagée, avec le dernier confort. Là, deux aimables filles étaient à leur service. Ils furent baignés, douchés, massés. Elles leur offrirent ensuite un repas composé des viandes, des fruits les meilleurs de la planète, et cette boisson émeraude déjà appréciée sur le « mille-pattes ».

Ygaïll, qui les avait quittés depuis quelques heures, reparut. Ses intentions n'étaient pas douteuses et Ken, sans plus ratiociner sur ce qui était bien et ce qui ne l'était pas, lui ouvrit les bras.

Pince Vent était quelque peu gêné et, faut-il le dire, commençait à trouver que la belle Ygaïll exagérait.

Non que la pudibonderie fût son fait, et il était prêt à accepter les coutumes de Fu, étant libéral de nature. Seulement, un tel spectacle le mettait au supplice pour des raisons aisées à deviner.

C'est alors que les deux soubrettes entrèrent en jeu et lui firent comprendre avec le sourire qu'elles étaient à sa disposition, totalement à sa disposition.

Il n'avait que l'embarras du choix, encore qu'elles parussent disposées à un service double. Mais Pince Vent demeurerait monogame... du moins à la fois. Il connut alors, de son côté, de très agréables moments en compagnie de celle qu'il avait choisie, en se réservant, si l'occasion se représentait, de mettre tout en œuvre pour ne pas susciter de jalousie chez celle qu'il avait été astreint, à son grand regret, d'évincer pour cette fois.

Un peu plus tard, ils se retrouvèrent dans le labo. Imahi paraissait quelque peu surexcité :

— Fille de l'Élue, dit-il, nous avons progressé. Nos contrôles semblent attester que nous avons établi le contact avec les égarés...

Ken blêmit : Son cœur se mit à battre à grands coups et Pince Vent,

lui aussi, était sous le coup d'une vive émotion.

Les égarés...

Gilda Arton. Tout comme, peut-être, les trois Elwiens disparus.

Ygaïll sollicita de plus amples explications qu'Imahi s'empressa de fournir, avec un grand luxe de détails.

Depuis l'expérience partiellement manquée qui n'avait ramené sur Fu que la jeune femme et deux de ses sbires, après avoir retrouvé Ken et Pince Vent pour lesquels il y avait eu en quelque sorte erreur de tir, les savants n'avaient cessé de travailler sur le hlwongoo dans l'espoir, sinon de récupérer, du moins de situer en quel point du cosmos pouvaient bien se trouver les cinq translatés manquants.

Certes, on doutait de leur mort. L'opinion de ces techniciens de l'atome demeurait que les particules aks ne les avaient nullement détruits, ni abandonnés à leur sort, mais que ce véritable train de corpuscules chargé d'amener Terriens et Elwiens d'une planète en l'autre avaient quelque peu échappé au contrôle, ce qui avait provoqué ces arrivées diversifiées.

Maintenant, Imahi se frottait les mains. Les diverses expériences semblaient prouver qu'en effet, les cinq manquants n'avaient nullement été désintégrés et que leurs organismes demeuraient intacts. Ils n'avaient pas abordé une planète. Ils demeuraient, ainsi qu'on l'avait pressenti, en état second, dans un « no man's land » difficile à situer, mais cependant avec lequel un lien commençait à s'établir.

— Mais alors... alors... s'écria Ken, bouleversé, ils vivent !

Il pensait « elle vit ». La vision de Gilda reparaissait et pour un peu il en eût oublié la belle Ygaïll, cependant qui se tenait près de lui.

Elle dut en avoir conscience car elle l'enveloppa d'un regard indéfinissable, ce qui n'échappa pas au subtil mécano.

Imahi répondait :

— S'ils vivent ? Il est certain que nous avons détecté des symptômes de vie. Mais leurs corps ont atteint un stade particulier, dans l'espace-temps. Ils ont, alors qu'ici le temps se déroule exactement comme sur la planète Terre – nos duplex l'ont démontré – connu certainement un déroulement temporel différent du nôtre...

— Qu'est-ce que cela signifie ? Expliquez-vous !

L'énervement gagnait Ken. En principe, Ygaïll eût été la personne qualifiée pour poser des questions au savant. Imahi parut quelque peu surpris de cette véhémence, mais la fille de la Matriarque dit simplement :

— Voulez-vous, Imahi, renseigner notre ami de la Terre !

Le technicien expliqua :

— Je crois comprendre que ces sujets connaissent actuellement une perception de durée qui ne correspond pas à la nôtre...

Ken se mordit les lèvres avant de demander encore :

— Ce qui voudrait dire qu'ils... qu'ils avancent dans le temps... ou qu'ils reculent...

— Vous m'avez parfaitement compris. Je ne saurais dire s'ils vieillissent ou s'ils rajeunissent. Nous nous trouvons devant un tel mystère !... Toujours est-il qu'ils échappent à ce que j'appellerai nos horaires. Ils sont provisoirement sur un plan différent en ce qui concerne le temps. Cela s'explique, s'ils n'ont pas touché un astre. Ils demeurent « en réserve » de la vie...

— Dans ce cas, ils n'évoluent pas !

— Si, certainement. Mais selon d'autres normes que tous les vivants conditionnés par le mouvement astral à l'intérieur des Galaxies.

— Vous pensez qu'ils sont... hors des Galaxies ?

— Je n'en doute pas.

Ygaïll avait écouté ce bref dialogue. Elle intervint pour demander :

— Parlons pratiquement, Imahi. Pouvez-vous les ramener, puisque vous avez pu reprendre le contact ?

Imahi montra le hlwongoo et particulièrement les vastes niches transparentes :

— Nous pouvons tout au moins essayer !

— Je vous en prie, dit-elle, sans se départir de sa grâce habituelle.

Elle prit place, avec Ken et Pince Vent, dans des fauteuils des plus confortables et ils furent, pendant plusieurs heures, simples spectateurs, pendant que le savantissime Imahi et une bonne douzaine de collaborateurs des deux sexes s'affairaient autour de l'impressionnant hlwongoo.

De temps à autre, un messenger arrivait et remettait un communiqué à la fille de la Matriarque. Elle l'étudiait avec attention. Ken n'osait l'interroger, pas plus évidemment que Pince Vent. Pourtant, ils voyaient le beau visage qui se crispait fréquemment. Les nouvelles devaient être des plus mauvaises.

Une seule fois, elle dit que la révolte s'étendait, que le pouvoir de sa mère était compromis, probablement détruit. Mais on ne savait toujours pas ce qu'elle était devenue, et les deux Terriens, mal à l'aise, ne savaient que répondre.

Vint le moment où Imahi put s'avancer vers Ygaïll et déclarer :

— Nous touchons un des nôtres... le guerrier Axwi.

— Bien. Peut-on communiquer avec lui ?

— Nous l'avons tenté, sans obtenir de réponse. Toutefois, d'après notre radar à l'échelon nucléaire, tout porte à croire qu'il s'agit bien de lui.

— Peut-on alors le ramener, Imahi ?

— On l'essaye, ô Ygaïll !

Ken et Pince Vent étaient haletants. Ils fixaient, tout comme la fille de l'Élue, tout comme Imahi et ses acolytes, une des niches qui était

légèrement éclairée.

Là, si tout allait bien, on allait voir se reconstituer le corps du guerrier Axwi, un Elwien faisant partie du commando de six hommes venus s'emparer des Terriens après l'action d'Ygaïll elle-même.

Quelque chose se manifesta en effet. Très flou d'abord, puis cela devint plus dense. Des formes mouvantes, comme un brouillard vivant. Cela dura longtemps, très longtemps, et dans le vaste laboratoire, tous ceux qui entouraient le hlwongoo retenaient leur souffle.

Le grand processus nucléaire était déclenché et, normalement, il devait amener la reconstitution intégrale d'un être humain jusque-là en suspens dans le continuum universel.

Une forme se précisa, une silhouette vaguement, puis plus nettement humaine.

Certaines couleurs évoquèrent la cuirasse traditionnelle des soldats d'Elwwa et on ne douta plus. C'était bien Axwi qui allait apparaître.

Et enfin, il s'affirma, étendu dans la niche, incliné à 45°, le faciès tourné vers le plafond, surplombant les assistants.

Une grande clameur monta parmi les spectateurs, clameur ponctuée par le cri désespéré de Ken :

— Non ! Non !! ... Pas ça !... Pas ça !...

Pince Vent avait bondi et, fraternellement, entourait son ami d'une pression qui se voulait réconfortante.

Lui aussi était horrifié. Ygaïll tremblait, et seul peut-être Imahi ne paraissait pas tellement surpris de cette découverte, parce qu'il s'y attendait.

C'était bien Axwi, ou plutôt ce qui en restait qui venait de se matérialiser dans la niche transparente du hlwongoo.

On reconnaissait sa cuirasse, son équipement classique.

Mais l'homme était à l'état de squelette. Il y avait longtemps – longtemps dans l'espace-temps – que l'Elwien Axwi était mort, et le hlwongoo ne livrait désormais que son corps momifié.

CHAPITRE IX

Ken tremblait de tous ses membres. Cet homme si courageux, ce solide gars qui avait affronté tant de périls semblait un enfant effrayé, désespéré.

Si les Elwiens pouvaient quelque peu s'étonner de cette attitude, il y avait quelqu'un qui ne se trompait pas sur son origine. C'était Pince Vent.

Lui savait ce qui se passait dans l'âme de Kenneth Erwin. Le malheureux garçon évoquait ce que pouvait être le sort des translatés par les métachyons : projetés hors temps, ils pouvaient rajeunir ou vieillir, ou même dépasser le stade à eux imparti pour le déroulement de leur existence.

Si bien que le malheureux qu'on ramenait ainsi du « no man's land » intertemporel avait subi ce genre de sort. Tandis que quelques jours brefs se déroulaient, lui avait vécu des années et il y avait longtemps sur ce plan qu'il était mort, si bien que le hlwongoo ne pouvait que produire un cadavre desséché.

Et naturellement Ken évoquait Gilda.

Gilda qui, elle aussi, stagnait dans cet inconnu, dans ce non-cosmos où la science empirique et peut-être coupable des hommes l'avait précipitée.

Pince Vent lui envoya une bonne claque dans le dos :

— T'en fais donc pas ! Nous, on s'en est sortis ! Et Ygaïll aussi, et les hommes qui étaient avec elle... Il n'y a pas de raison pour que Gilda...

Ken ne répondit pas. Il était maintenant littéralement prostré.

Cependant, on retirait le triste vestige humain de l'appareil et Ygaïll demandait :

— Les autres ?

— Nos contrôles tentent sans cesse la détection, répondit Imahi. Mais d'ores et déjà, des résultats satisfaisants sont obtenus... Regarde, Ygaïll !

Il l'emmenait vers des cadrans où s'inscrivaient des chiffres, selon l'écriture de Fu. Pince Vent, intrigué, suivit, tentant vainement d'entraîner Ken qui se refusait désormais à tout mouvement.

Imahi expliqua : plusieurs nouveaux contacts étaient établis.

— Vivent-ils ? s'enquit la fille de l'Élué.

Imahi parut satisfait :

— Nous sommes à peu près certains, cette fois, que nous avons affaire à des vivants !

Pince Vent sauta sur place, ce qui faillit l'enlever vers le plafond car

il en avait oublié sa faculté extra-gravitationnelle. Il courut vers Ken, le secoua :

— Tu entends ? Ils sont vivants ! Vivants ! Gilda est vivante !

Ken leva un visage morne. Il n'osait y croire, il ne voulait plus y croire, redoutant les désillusions, les fausses joies génératrices de névrose.

Imahi et les siens poursuivaient leur tâche et, à la joie générale, on ramena un autre guerrier. Vivant, intact, qui tomba dans les bras de ses coplanétristes.

On l'interrogeait déjà sur ce qu'il avait ressenti, sur ce qui s'était passé.

Mais Imahi devenait fébrile et son entourage ne l'était pas moins. Les contrôles attestaient que la chaîne invisible était renouée, qu'on allait certainement en peu d'instant s joindre et ramener les exilés du non-temps.

Un cadran donna certaines coordonnées qui ne correspondaient pas à celles des deux guerriers encore manquants à l'appel.

— Est-ce une femme ? demanda Pince Vent.

— Non, certes. Un homme que nous ne connaissons pas, du moins sur Fu.

— Arton... ?

Ils récupérèrent Arton. Mais Pince Vent et Ken, stupéfaits, regardaient un petit garçon malingre, dégingandé, qui jetait autour de lui des regards craintifs :

— C'est... c'est Arton, ça ?

— Oui, râla Ken qui ne comprenait que trop, Arton... Il y a vingt ans... Arton alors qu'il était encore à l'école...

Arton-petit-garçon était d'ailleurs emberlificoté dans un costume qui, sans aucune contestation possible, était celui qu'on lui avait connu dans l'observatoire des Alpes, et le mécano retrouvait son patron... retombé en enfance !

C'est alors qu'Imahi annonça que, cette fois, une femme allait se matérialiser dans une des niches du hlwongoo.

— Non ! ! ! hurla Ken.

Blanc comme un mort, il fonçait sur le physicien :

— Arrêtez !... Je ne veux pas !... Je refuse de voir ça !... Vous n'avez pas le droit... Vous, et Arton sur la Terre, vous avez assez violé les normes de la vie, et le déroulement de la destinée... Votre maudite science a donné... ça !

Il montrait l'enfant Arton, un enfant perdu qui pleurnichait, et que Pince Vent, bonne âme, tentait en vain de consoler, aidé d'Ygaïll plus troublée qu'elle ne voulait le laisser paraître.

Ken voulait se jeter sur Imahi. Les acolytes du savant le maîtrisèrent et Pince Vent lui conseilla de se calmer. Ygaïll venait près de lui, lui

prenait gentiment la main, disait des mots qu'elle voulait apaisants.

Mais lui, horrifié, regardait la machine, la monstrueuse machine. Gilda allait réapparaître. Gilda vivante, Ihami l'assurait.

Quelle Gilda ? C'était tout le problème.

Immobilisé par trois solides gaillards, Ken vit le processus de retour des naufragés de l'espace-temps. Les lueurs vagues, le brouillard mouvant, la précision progressive des lignes, des formes, des couleurs.

Gilda sortit, aidée par les physiciens de Fu.

Gilda vivante.

Si c'était Gilda.

Une vieille femme. Très vieille. Gilda qui n'était plus la charmante envoyée de « Télé-Cosmos », mais une créature peut-être octogénaire, ratatinée, qui n'était que le spectre lointain de l'adorable, de la désirable fille que Ken avait fait vibrer entre ses bras.

Mais Ihami donnait des ordres. Il fallait soigner les rescapés. Et on les emmena, des laborantines les prirent en main, le guerrier intact mais perturbé, l'enfant affolé, la vieille dame qui ne semblait plus très bien savoir où elle en était.

Les derniers tests firent savoir que les deux autres guerriers étaient récupérables à leur tour, mais que de toute évidence, ils étaient déjà morts depuis longtemps.

Ihami n'en donna pas moins ses instructions pour qu'on les ramenât. Ygaïll demanda alors :

— Le hlwongoo, si je comprends bien, fonctionne parfaitement de nouveau ?

— Absolument.

— Crois-tu, Imahi, qu'il serait possible de repartir vers la Terre, là où le cosmoscaphe permet d'établir la correspondance avec Fu ?

Imahi réfléchit un instant ;

— Oui, je le crois. Le transfert me paraît possible. Toutefois, s'empessa-t-il d'ajouter, le danger subsiste... S'il y a un accident, comme cela s'est produit lors de ton précédent voyage, les sujets peuvent, tu l'as constaté, redevenir enfants, ou au contraire vieillards, s'ils ne sont pas morts tout simplement en ayant dépassé la durée de leur vie normale après une station intertemps...

— Merci, Imahi.

La jeune femme vint vers Ken.

Prostré dans un fauteuil, loin de tout, il présentait l'image de la douleur vivante. Pour lui, Gilda était perdue. Quel rapport avec cette malheureuse déjetée qu'il venait de voir, portant les vêtements de celle qu'il avait aimée, mais ne présentant d'elle qu'une horrible caricature ? Car c'est bien autre chose que le doux vieillissement d'un être humain bien-aimé, la vision brutale de ce qu'il devient après plus d'un demi-siècle.

Il sentit une main sur son épaule. C'était Ygaïll.

Doucement, elle lui parla.

Longuement, très longuement.

Pince Vent, qui se trouvait près d'eux, écoutait lui aussi, car il était vraisemblable qu'Ygaïll parlait également pour lui, escomptant sans doute que son avis ne manquait pas de valeur vis-à-vis de Ken qu'elle s'efforçait de convaincre.

Ce qu'elle disait : que la vie devenait intenable sur Fu. La révolution grondait et Elwwa était à feu et à sang. La Matriarque en fuite avait peut-être déjà été assassinée et elle-même Ygaïll était en péril, ainsi que ses fidèles.

Lui, Ken, venait de voir s'évanouir ses espérances amoureuses. Car cette malheureuse vieille qui avait été ramenée de l'inconnu par le hlwongoo n'avait plus qu'un lien relatif avec celle qu'il avait aimée.

Si bien que Ygaïll concluait qu'ils avaient intérêt, l'un comme l'autre, à utiliser l'ultime planche de salut : le hlwongoo.

Imahi estimait que le transfert vers la Terre était possible. Pourquoi ne pas tenter une fois de plus la fantastique aventure ? Ici, sur Fu, tout était perdu irrémédiablement. Tandis que, sur la planète patrie de Ken...

Il avait fini par lever les yeux. Il la regardait. Il ne pouvait pas ne pas se souvenir des voluptés qu'elle avait su lui dispenser. Elle était belle, intelligente, vaillante. Il connaissait déjà ses qualités morales. Ne pouvait-elle pas s'offrir comme une compagne acceptable ?

Il y avait Gilda. Gilda vieillie, mais une Gilda traumatisée par ce bond dans le temps et qui ne se souvenait sans doute même pas de son amant de la Terre. Si l'honnête garçon concevait encore des scrupules à son égard, et aussi envers l'enfant qu'Arton était redevenu, c'était hors de saison. Il se devait de se sauver, de sauver Ygaïll.

De sauver aussi Pince Vent.

Parce que le mécano, enthousiaste, s'écriait :

— Mais tu as raison, belle Ygaïll ! Ken ! Nous n'avons plus le choix !... C'est peut-être risqué, mais moi j'en ai soupé de Fu, d'Elwwa, et du reste ! Et que je conserve ou non la faculté de voltiger comme on le fait ici, j'aime encore mieux ma vieille Terre ! Alors, Ken, tu te décides ?... Tu viens !

Ken soupira :

— Tu vas un peu vite en besogne... Ygaïll me fait cette proposition insensée, et toi, tout de suite, tu sautes dessus...

— Dis, mon pote, est-ce que tu crois que si les révoltés s'amènent ici, comme tout le fait croire, ils vont nous faire une fleur ? Tu veux voir Ygaïll massacrée devant toi, et moi avec ? Tu trouves qu'il n'y a pas assez de victimes comme ça ?

Ken s'était levé en proie à une agitation subite, contrastant avec son

apathie des instants précédents :

— Partir !... Partir vers la Terre !

— Imahi est prêt à nous aider ! Lui et les siens ne risquent pas grand-chose, de toute façon. Ce sont des savants, et ils n'ont rien à voir avec la politique !

Pince Vent s'énervait :

— Ken !... Ken, remue-toi !... Est-ce que tu te rends compte... ?

Ken le regarda, puis reporta les yeux vers Ygaïll.

En silence, il la contempla et un sourire distendit enfin son visage tourmenté, en homme qui a pleuré sur la bien-aimée disparue.

Il murmura doucement le nom d'Ygaïll.

Quelques instants après, Imahi et son équipe mettaient le hlwongoo en action.

La préparation fut assez longue mais le physicien estimait que le transfert jusqu'au cosmoscaphe paraissait probable. Certes, il ne pouvait garantir qu'il n'y eût, une fois encore, un accident de parcours, mais un tel voyage ne pouvait se concevoir sans risques.

Pince Vent dit en riant que s'il redevenait enfant, il tâcherait de se souvenir de ce que la vie lui avait appris et que, dans le cas contraire, il se ferait une raison en prenant sa retraite un peu plus tôt que prévu.

Le premier, après avoir serré Ygaïll et Ken dans ses bras, et pris congé des Elwiens, il se glissa dans une des niches du hlwongoo.

Ken, le cœur serré, vit en transparence son ami qui lui faisait des signes, l'air joyeux. Avec autant de confiance que de courage, le mécano se préparait à la fantastique randonnée, qui d'ailleurs devait se dérouler dans l'instant, si tout allait bien.

Il avait précisé qu'il allait servir de cobaye et que, s'il ne pouvait plus donner signe de vie, si la communication ne s'établissait pas avec le cosmoscaphe, Ken et Ygaïll pouvaient encore renoncer.

Il se fondit dans une sorte de brume colorée, qui tourna au gris, s'amenuisa, s'effaça complètement.

Il n'y eut plus rien dans le hlwongoo.

Le cœur de Ken maintenant, battait à grands coups. Ygaïll, près de lui, comprenant son émotion, lui avait pris la main et le regardait tendrement.

Ils attendirent...

Imahi donnait des ordres, bousculait quelque peu ses aides. On cherchait le contact avec la Terre. Si tout s'était déroulé normalement, ainsi qu'il avait été convenu, Pince Vent allait sans tarder faire le nécessaire pour confirmer son arrivée en bon état.

Des voyants s'allumèrent soudain. Il y eut des clignotements, les contrôles fournirent des indications diverses.

Ken gronda :

— Pince Vent !... Pince Vent !... C'est lui... Il est...

Imahi montrait un des miroirs dans lequel se manifestaient maintenant des luminosités fugaces, mais brillantes.

Et Ken, extasié, retrouvait là ce miroir d'univers inventé par le génial Arton. Et par le truchement d'un autre miroir d'univers, dû celui-là à la science des Elwiens, la jonction s'établissait une fois encore. Pince Vent signalait qu'il venait d'arriver dans le laboratoire des Alpes.

Fou de joie de savoir son cher Pince Vent sain et sauf, Ken serrait Ygaïll sur son cœur. Et Imahi, à présent les invitait à prendre place à leur tour dans les niches qui servaient de rampes de départ pour la lancée que devaient favoriser ces particules aks qui étaient aussi les métachyons, plus rapides que la lumière, plus rapides que les tachyons, plus rapides que la pensée.

Ils se dirigeaient, se souriant mutuellement, vers le hlwongoo.

Un grand bruit se fit entendre. Plusieurs personnes pénétraient comme un ouragan dans la vaste salle.

Ygaïll et Ken se retournèrent et la jeune femme étouffa un cri.

Ken, d'un coup d'œil, voyait le désastre.

Une femme pénétrait la première, flanquée de deux gaillards au regard mauvais, armés jusqu'aux dents, suivis eux-mêmes de plusieurs guerriers elwiens.

Cette femme, Ygaïll en plus mûr, cette femme altière, aux yeux étincelants de colère, il ne la reconnaissait que trop.

C'était la mère d'Ygaïll, c'était celle qui l'avait livré à la torture du Laakki, c'était La Martriarque Éluée d'Elwwa, présentement traquée par son peuple révolté.

La Matriarque qui avait été retrouvée, et amenée jusque-là par Wam'F et Bylo, trop heureux de pouvoir se venger de ce Terrien qui avait séduit Ygaïll et d'Ygaïll elle-même.

L'Éluée déchue invectivait sa fille, la couvrait d'injures, avançait, menaçante :

— Traîtresse !... Fille parjure !... Je te maudis !

Ygaïll, tremblante malgré son courage, se voilait la face et, instinctivement Ken l'entourait d'un bras protecteur, l'attirait contre sa poitrine, défense illusoire d'un galant homme, sous les ricanements des deux sbires.

La Matriarque interpella Imahi :

— Qu'alliez-vous faire à présent ?

Grelottant d'effroi – il devait connaître la redoutable femme – le physicien expliqua qu'un des Terriens avait déjà regagné la Terre et que le second, en compagnie de sa propre fille, s'apprêtait pour faire un semblable voyage.

La Matriarque éclata d'un rire insultant :

— C'est donc cela !... Mon peuple contre moi... Ma fille, qui a

pactisé avec mes ennemis, m'abandonne maintenant à leur fureur... Tout est perdu pour moi, je le sais... Du moins nul ne trouvera de refuge vers un autre monde... Je l'interdis ! Nous périrons tous ici !

Elle fit un pas vers le hlwongoo, éleva les mains.

Alors, Ken vit se renouveler l'étrange phénomène en lequel Ygaïll, elle aussi, possédait une grande maîtrise.

Des étincelles jaillissaient entre les paumes de la Matriarque. Tous, comme fascinés, la regardaient.

Imahi poussa un sourd gémissement, comprenant ce qu'elle allait faire.

Une boule flamboyante, d'une intensité inouïe, quasi insoutenable à la vue, naissait aux manipulations électrostatiques de l'Élue.

Ken sentit le péril. En un réflexe brusque, il força Ygaïll à se jeter au sol avec lui. Le formidable court-circuit ébranla toute la forteresse et les deux jeunes gens sentirent passer sur eux le vent de la mort.

La sphère étincelante avait été projetée contre le hlwongoo, provoquant la destruction de cet appareil extraordinaire, fruit de recherches remontant à plusieurs générations.

Le plafond et les murs de la salle se fendillaient.

L'étincelle fantastique née du geste désespéré de la dictatrice déchue avait provoqué des dégâts considérables, tuant un certain nombre d'assistants.

Quelques survivants se relevaient péniblement, parmi les corps noircis, à demi consumés par le feu électrique qui avait tout ravagé.

Ygaïll et Ken, tremblant encore, portant des traces cruelles de la déflagration, s'appuyaient l'un sur l'autre, regardant avec horreur, autour du hlwongoo détruit, l'horifique spectacle de ces cadavres carbonisés.

La Matriarque, Imahi, Wam'F, Bylo, étaient au nombre des victimes.

La jonction avec la Terre était coupée à jamais.

Titubant, les deux rescapés avancèrent parmi les ruines.

Un des guerriers survivants s'approchait, parlait :

— Ô Ygaïll !... Tout n'est pas terminé... Celle qui dominait Elwwa et le Continent Nord n'est plus... Il n'y aura pas de guerre interplanétaire... Il en est temps encore... Toi, et toi seule, peux nous sauver...

Ygaïll le regarda avec surprise :

— Que veux-tu dire ?

— Montre-toi... Parle au peuple !... De toute façon, le matriarcat doit continuer. Tu es aimée, appréciée... On a déjà parlé de toi pour devenir l'Élue future... Je pense que le moment est venu...

— Que je... que je succède...

— À ta mère, oui. Un courant favorable se dessine en ta faveur... Déjà, les Elwiens sont horrifiés par la révolution... Viens, Ygaïll !

Elle parut balancer un instant, puis :

— Soit !... Je vais essayer !...

Ken regardait, dans les décombres, un petit objet cabossé, brûlé par l'étincelle finale. Une caméra qui avait été construite sur la Terre et qu'on avait ramenée avec Ygaïll et ses compagnons.

La caméra en trois D plus un qui avait appartenu à l'envoyée de « Télé-Cosmos ».

Un flux de souvenirs, de chagrin, monta en lui. Gilda, Pince Vent, c'était fini pour lui.

Et aussi la planète patrie. Désormais, il devrait vivre sur Fu.

Mais Ygaïll lui tendait la main :

— Viens ! dit-elle. Je voulais fuir... mais c'était indigne, je le comprends... Peut-être un peuple a-t-il besoin de moi...

Ken repoussa toute pensée triste. Il ne savait pas ce qui allait se passer. Peut-être le peuple d'Elwwa allait-il élire Ygaïll Matriarque. Ou, tout au contraire, ne voyant en elle que la fille de la dictatrice abhorrée, allait-il la lapider.

Il prit avec fermeté la main que la jeune femme lui offrait, et ils partirent vers leur destin.

FIN



ANTICIPATION-FICTION

Maurice LIMAT

Transféré sur la planète Fu par le moyen du cosmo-scaphé du docteur Arton, Ken va connaître de cruelles épreuves. Surtout, il saura que ces gens qui n'ont pas hésité à le torturer, le prenant pour un espion de la Terre, songent à envahir sa planète patrie.

Revenu sur Terre, avec Gilda, sa compagne, le mécano Pince Vent et Arton lui-même, ils doivent faire face.

Mais le cosmo-scaphé amène jusqu'à eux une créature bien séduisante dont Gilda prendrait vite ombrage. Ygaïll, fille de la Matriarque de Fu, réussira à les faire kidnapper par un commando venu de sa planète. Et c'est là que tout se complique. Parce que le cosmo-scaphé fonctionne assez mal.

Gilda et Arton restent «coincés» on ne sait trop dans quel univers.

Ken et Pince Vent, arrivant fortuitement dans la zone des cratères sacrés de Fu, découvrent le secret de la lévitation, réservé aux seuls initiés, et en font leur profit. Sacrilège qui les fera incarcérer dans une prison sous-marine gardée par les monstrueux crabes-pieux électriques, en attendant leur mise à mort.

Cruel dilemme pour Ygaïll, qui s'est éprise de Ken...

Et qu'adviendra-t-il lorsque Gilda et Arton réussiront enfin à arriver à leur tour dans le monde de Fu?

ISBN 2-265-00222-4

Imp. Royer, Paris